soit permis de découvrir et de vouloir l'homme où qu'il se trouve" fanon

SANS FRONTIERE

ISSN 0223-078M - 2792-87-10F

N° 87-10F-JUIN 1984

Jeunes de l'immigration, capitale: Lyon

La carte de 10 ans: vote unanime

VAVAVOUM GASTON, 22 V'LA L'RAMADAN

ALGERIE 7D – CANADA 1,50$ – COTE D'IVOIRE 400CFA – MAROC 5,00DH – TUNISIE 6,00M – SENEGAL 400CFA – SUISSE 250FS

SANS FRONTIERE

PRESENTE

L'ALBUM DE LA MARCHE

▪MONTELIMAR

Brahim Chanchabi

▪BELFORT

Brahim Chanchabi

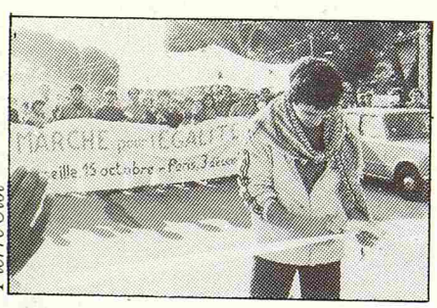
▪MONBELIARD

▪AMIENS

Brahim Chanchabi

▪CHAMBERY

▪AVIGNON



Pierre Ciot

▪ROUBAIX

Brahim Chanchabi

▪STRASBOURG

▪VALENCE

Brahim Chanchabi

▪GRENOBLE

▪MULHOUSE

▪LYON

L'album souvenir de la marche va paraître pendant la première quinzaine de juin.

Cet album photo de 48 pages, format (30 X 42) sera envoyé à tous les abonnés et à tous ceux qui l'ont déjà commandés.

Si vous souhaitez le recevoir, il faut envoyer un chèque de 50F à l'ordre de Sans Frontière.

Sans Frontière : 33 Boulevard Saint Martin — 75003 Paris.

SOMMAIRE

SOCIAL

Les élections européennes du côté des communautés..8
Carte de dix ans: un vote unanime.....12
Lyon: vers une coordination des jeunes issus de l'immigration.....13
Aix/Mont-Rouge, silence on flingue.....15

Echos du tam-tam Page 46

Profils Page 40

CULTURE

LIVRES

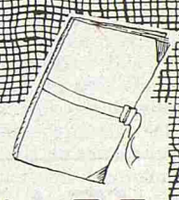
La fin de l'hospitalité.....33
Leila Sebbar: de la tendresse malgré tout...35
Bonnes feuilles: les ANI du Tassili.....41

CINEMA

L'Afrique filmée 43
Festival du cinéma arabe.....44

MUSIQUE

Africa fête.....47
Sélection disques 48



Dossier

ISLAM

bon ramadan monsieur Defferre

SOCIAL Driss Khamar El Yazami • Mamadou Dia • Fabienne Messica • Fatima Belhadi • Dimitri Provis **INTER** Macodou N'Diaye • Farid Bey • Patrick Randretsa • Aline N'Goala • Arlette Bravo **CULTUREL** Leïla Sebbar • Mustapha Ammi • Anne Vallet • Henri Kalalobe • Birham N'Diaye **AGENDA ET SERVICES** Fatima Belhadi **PHOTOS** Amadou Gaye • Brahim Chanchabi **PUBLICITE-ABONNEMENTS** Driss Mourad • Amadou Gaye **CONCEPTION GRAPHIQUE ET MAQUETTE** Sophie Zagradsky **MONTAGE ET ILLUSTRATIONS** Claire Blanchar **PHOTOgravure** Bruno Pietrantoni **PHOTOCOMPOSITION GERMINAL** **REDACTION PARIS** 33, bd Saint-Martin Paris. Tél. : 278-44-78 **FONDATEUR DE L'ASSOCIATION** « Editions Sans-Frontière » Louis Gallimardet **REDACTEUR EN CHEF** Méjid Daboussi « Ammar » **DIRECTEUR ADMINISTRATIF** Saïd Bouziri **DIRECTEUR DE PUBLICATION** Farid Aïchoune
Commission paritaire n°61715 • Diffusion N.M.P.P. Librairies Diffusion Populaire, 14, rue de Nanteuil, Paris 15e.
Imprimerie E.T.C.— 76 Yvetot.

ABONNEZ-VOUS!

OFFRE SPECIALE

N'hésitez pas à vous abonner, ou à abonner des amis, même en plein mois de juin.

Car tous ceux qui s'abonnent à partir de ce numéro jusqu'au mois de septembre, verront leur abonnement pris en compte à partir de janvier 1985, soit près de six mois d'abonnement en plus.

Par ailleurs, tous les abonnés recevront gratuitement tous les spéciaux qui sont prévus: l'album roman-photo de la marche, et, à la rentrée, d'autres spéciaux..

SANS FRONTIERE

TARIFS D'ABONNEMENT

A L'ORDRE DE «SANS FRONTIERE» - 33 BOULEVARD SAINT-MARTIN
75003 PARIS - CCP : 420900F PARIS

Soutien à partir de 400francs

FRANCE : 1 AN .....220F 6 MOIS 120F
PAR AVION : 320F ET 170F

NOM ..... PRENOM .....
ADRESSE .....
CODE POSTAL ..... VILLE..... PAYS .....

Courrier

AU TERME DE CE VOYAGE A TRAVERS « S.F. »...

depuis que vous existez, il m'est souvent arrivé de lire « Sans-Frontière », à l'occasion, ou, de plus en plus, pour y rechercher l'information sur un thème spécial. Votre dernier numéro d'avril, celui du 5ème anniversaire, est d'une telle qualtité et arrive tellement à point, que je ressens le désir de vous écrire et... je n'y résiste pas.

J'aurais beaucoup de choses à dire, mais il se peut qu'au bout du compte, j'en ai perdu quelques unes en route !

D'abord, votre éditorial et le titre : « Alors tchao l'immigration ! ?... La lecture du titre au kiosque à journaux m'a plongée dans le doute et l'inquiétude, avant de vérifier le contenu. Tchao, au revoir ? Qui ? Quoi ? Alliez-vous tous nous quitter tellement on a été méchants avec vous ? J'ai été heureusement rassurée. Ce n'est pas votre style de déserter et pourtant...

Merci de la rubrique « Crimes racistes », ce qu'à l'exposition de Beaubourg on a intitulé « Le patrimoine commun ». Ce patrimoine, je le revendique avec les victimes innocentes, leurs familles, leurs amis. Avoir tué des enfants a scellé notre unité, notre solidarité envers et contre tout. Pères et mères de France, tous ensemble, nous refusons qu'on tue NOS enfants, nous refusons de continuer à trembler pour leur vie. Mais nous refusons aussi que la France les rejette de l'école, du travail, de la vie ensemble pour les mettre de côté en prison ou les renvoyer au delà de la mer.

Nous refusons aussi que des jeunes continuent à dire : « C'est où chez moi ? ou encore : « Je suis algérien ; un jour ou l'autre, il faudra bien que je retourne dans mon pays. Et puis, quand j'y serai, je sais bien que j'aurai envie de rentrer en France... c'est dur de quitter un pays où on a pris racine » (interview diffusée aux « Enfants de l'Immigration »).

Nous, pères et mères qui aimons ces enfants, nos enfants, exigeons que le choix leur soit donné de partir, s'ils le désirent, si leur vie est plutôt « là-bas », ou de rester ici, *chez eux*, pour que nous continuions à vivre ensemble, mais mieux qu'avant. Nous revendiquons, avec eux, que l'Egalité devienne une réalité, qu'ils aient aussi le choix de leur nationalité. Mais, ce que nous voudrions surtout, c'est qu'un jour, pas trop lointain, la nationalité française ne soit plus synonime de reniement, le signe d'un « vol » ; qu'elle soit simplement le signe de l'appartenance à une communauté, parmi tant d'autres, de la Famille humaine.

Votre éditorial appelle tant d'autres réflexions ! Et je vais essayer d'en livrer quelques unes :

— Merci à votre journal d'avoir effectivement donné la parole à tout ceux qui voulaient s'y exprimer. Vous avez été et êtes un espace de liberté et un trait d'union ;

— Votre « bazar multi-racial » a interpelé beaucoup de gens et a beaucoup apporté à la société métisse de demain ;

— Ne peut-on pas, en même temps, favoriser les espaces communautaires, nécessaires et bénéfiques, et ensemble commencer à aborder le stade d'un échange inter-communautaire et inter-culturel. Le temps presse. Il faut vivre ensemble et mieux qu'avant. Il faut d'urgence s'y mettre afin de donner à nos enfants le « chez-moi » dont ils ont tant besoin ;

— Les « immigrés » sont-ils un enjeu de société ? Je ne le crois pas. Ils sont un prétexte à la société ? Je ne le crois pas. Ils sont un prétexte à la société pour ne pas aborder ses vrais problèmes et s'en tirer, une fois de plus avec un « bouc émissaire ». Les enjeux de société sont le chômage, le refus de partage, la peur d'inventer pour remplacer tous les modèles qui font faillite, le refus de se remettre en cause soi-même, individuellement et collectivement ; le manque d'un grand souffle porteur d'espoir, d'un idéal à poursuivre ensemble. Les « immigrés » qui, aujourd'hui, font beaucoup parler la société française, sont sans aucun doute (du moins dans mon esprit !) la chance de cette société.

En effet, ils la forcent aujourd'hui à voir en face une réalité sociale qu'elle ne voudrait pas voir : inégalités sociales, crise génératrice de chômage, inadaptation de l'école à tout ceux qui ne sont pas la copie conforme du modèle dominant... Et tous ces problèmes, nous les avons tous en commun, habitants de ce pays.

Et demain, cette société leur sera redevable d'un « supplément de cœur » et de sens communautaire, véhiculés par les cultures du Sud.

Peut-être pourrais-je, juste en passant, dire que comme tant de français, j'ai deux grand'parents étrangers, de la rive nord de la méditérrannée... ce qui est le début du Sud. « L'Afrique commence aux Pyrénées » !

— Effectivement, c'est une autre aventure qui commence, pour nous tous, difficile et passionnante, comme toute aventure vraie, où les choses ne se passent pas comme au cinéma.

Nous avons à inventer une nouvelle manière de vivre ensemble, en mettant en commun tout ce qui fait notre patrimoine commun, en nous enrichissant mutuellement de nos singularités, en nous respectant mutuellement. Nous devons choisir la fraternité et briser les « catégories ». Tout ceux qui ont déjà eu dans leur vie la chance de faire ce pari là ne l'ont jamais regretté.

Quant aux autres rubriques :

« L'Immigration de 1970 à 1984 » est un excellent rappel de chronologies essentielles qui, sans vous, sombrent parfois dans l'oubli. Elle a aussi le mérite de ne pas faire l'impasse sur le retour, les syndicats, les filles, la religion, etc.

Je retiens, en particulier, quelques phrases de l'article de Mohamed Ramdani sur les « Enfants de la nuit » : « Otages d'un vécu miné par les contradictions, déchirés entre deux cultures qui cohabitent difficilement ensemble, incapables de choisir leur route, les enfants de la nuit sont cependant habités par une révolte sourde et diffuse. Pareille à la force d'un torrent qu'on croit dompté par les digues, cette révolte est porteuse d'avenir ».

Intuition prophétique puisque depuis lors, des Minguettes, est partie la Marche de l'Egalité qui n'a pas fini d'entrainer du monde sur son chemin et de dire que les enfants de l'Immigration, « accouchés par l'Histoire et aussitôt reniés par elle, (qui crient) à la face du Monde : Qui sommes nous ? ».
Ils sont en fait le germe d'une nouvelle fraternité, d'un nouveau peuple qui est l'espoir de demain.

Merci d'avoir publié la dernière lettre de Taleb Hadjad qui, dans d'autres circonstances que Djamel d'Argenteuil, est parti sur un cri d'amour raté, lui aussi. C'est simplement déchirant.

De la rubrique « Culture », je retiens, vous n'en serez peut-être pas étonnés, le livre de Mehdi Charef. Parce qu'il raconte la vie des cités, la vie de tous ces enfants et jeunes élevés en France. Parce que je l'ai lu et relu pour mieux comprendre. Parce que j'ai même écrit à son auteur, tant « le thé au harem » et ce qu'il en avait dit à Apostrophe m'avaient touchée.

Dans son interview à Sans Frontière, plusieurs phrases appellent réponse.

« De toute manière, ou on s'en sort, ou on disparaît. Les gens vont repartir chez eux et ceux qui ne veulent pas repartir, parce qu'ils ne savent pas où aller, ils crèveront ». Et, « c'est où chez moi ? » Si ce n'est pas « là-bas », c'est forcément ici, là où on a vécu, là où on est né. Alors, une fois de plus, disons clairement à ces enfants et à ces jeunes qu'ils sont ici « chez eux », et à leurs parents aussi, cela va de soi, s'ils le désirent ainsi. Et puis : « Le racisme, c'est mon réveil, le déclic ». Déclic pour tous les anti-racistes de tous poils qui sentent leur sort étroitement lié à celui de ces jeunes et qui comptent sur eux, *ensemble*, lutter pour une France respirable, vivable.

Encore : « Les immigrés de la seconde génération ne savent pas

ce qu'ils attendent. Ils ne peuvent s'en sortir que par l'art. En inventant leur propre culture, en la vivant ».

Cette culture avance à pas de géants. Elle s'invente à foison, elle éclate en musique, en poèmes, en dessins et peintures, sculptures, en pièces de théâtre et un splendide échantillonnage de tout cela vient de nous être offert à Beaubourg depuis le 23 janvier dernier. Tous ces artistes qui sont venus ont établi avec le public une communication parfois miraculeuse. Il s'est aussi créé des liens personnels entre les acteurs de l'expo et des visiteurs, sous de multiples formes. Si bien que maintenant, il me semble bien que la France toute entière (sans le savoir peut-être !!!) est embarquée dans cette aventure et ne sera plus jamais comme avant. La semence est jetée, elle va grandir. C'est la semence d'une nouvelle culture, d'un métissage qui est l'évènement capital de ce XXème siècle. D'une rencontre si belle que, si tous les gens le savaient, ils frapperaient à la porte pour en avoir leur part.

Conclusion ? Ouvriers, à nos outils... Vous à votre journal pour faire savoir tout ce qui se passe. Et, de grâce, ne dites plus que « la culture, c'est en plus, frivole, superflue, de l'impensé, désordonné, c'est moins grave » (comme vous l'écrivez, certes avec désespoir, à la page 65). Il faut à tout prix que tout le monde sache ce qui se passe, qu'il existe de multiples groupes et troupes qui créent à Aubervilliers (singulièrement riche), dans la banlieue lyonnaise, à Saint-Chamond, dans les quartiers Nord de Marseilles, pour ne citer que quelques exemples. Il faut aussi que ces groupes et troupes puissent présenter leurs créations à un public plus large que celui du quartier, au niveau de la ville, de la région et de la France, sans oublier hors frontières.

Et chacun de nous, là où il/elle est, doit mener inlassablement le combat de l'information, de la persuasion, par tous les moyens. Bien que vous sembliez d'un avis contraire, je crois — et ce n'est pas une « pirouette pour être sympathique » — que les « Beurs » (ou les Gris, comme on dit à Lyon, entre autres) doivent effectivement « investir les médias », parce que si vous attendez que les médias investissent... on risque tous d'attendre trop longtemps.

Me voici au terme de ce voyage à travers Sans Frontière et de cinq pages qui, j'en suis sûre, vous ont noyés.

Mais comment être brêve alors trop gravement mise en danger, c'est notre survie qui en dépendrait.

De tout cœur avec vous tous.

Bernadette Hétier

NI DE LA POLITIQUE, NI DE LA PUBLICITE, NI UN ROMAN !

je tiens à remercier avant de commencer cette lettre tous les responsables de votre journal, depuis deux ou trois ans que je l'achète, je le lis avec beaucoup de sens propre. J'apprécie votre vérité et votre diffusion dans les librairies. Beaucoup de vos articles m'ont touché sur le numéro de mars 84, sur l'Islam en France, les petits textes m'ont fait comprendre que l'Islam est en relations avec les autres religions. Bien sûr certains musulmans ne comprendraient pas qu'un dialogue entre musulmans et chrétiens est une chose de bonne intention. Sur le racisme également l'enquête réalisée sur les gosses de 8 à 12 ans qui commencent à former leur parti, qui d'ailleurs est très bien.

Mais à mon avis, je crois que c'est à nous les adultes à dialoguer entre nous. Pourquoi ne pas faire comme les marcheurs de 83. De toutes races, de toutes religions, je crois que les gens doivent se réunir souvent, très souvent, se connaître, faire connaître leurs idées, problèmes sociaux. Déjà beaucoup de choses ont été gagnées par les immigrés, d'autres ont perdu leur emploi où veulent renter chez eux. Oui mais ce ne sont que quelques exceptions. Je ne veux ni faire de la politique, ni faire de la publicité, ni faire un roman simplement m'exprimer. Je suis anti-racistes pour l'immigration, pour le tiers monde, pour les pays en voie de développement, pour la paix au Liban, Amérique latine, liberté des noirs Américains, pour la Palestine, pour tous les autres pays qui ont besoin de compréhension et d'aide. Aussi je tiens à souligner que j'aimerais si c'est possible voir « Sans Frontière » se développer au niveau national français. C'est à dire faire parler à la radio et à la télé de votre journal, pour que les gens l'achètent et le lisent avec attention. Oui il se vend bien « *mais* » il faudrait mieux faire. La seule émission qui a parlé de votre journal c'est « Mosaïque ». Pourquoi ne pas faire parler de « Sans Frontière » dans « 7 sur 7 », pendant une heure, dans « Dimanche magazine », ou dans d'autres émissions intéressantes. Pourquoi ne pas laisser cinq minutes par quinze jours dans le journal de « J.C. Bourret » où « Christine Ockrent ». Si d'autres personnes ne vous écrivent pas les mêmes choses, faites quand même un article sur ma lettre ou bien diffusez là mot par mot. Les français oublieront peut être le racisme envers l'immigration si la continuité de toutes les différences s'efface. Les émigrés sont égaux entre eux et envers les français ou européens.

Les problèmes sociaux, culturels, financiers, de logements et autres doivent être résolus pour les immigrés et les français qui vraiment ont besoin d'aide. Je suis moi-même dans un cas social très grave, seul sans ressources, au chômage depuis 81, à la charge des parents retraités, âgé de 25 ans, et soutien de famille. Si un jeune gars ou une fille veulent m'écrire ils le peuvent j'en serais content, car je suis vraiment à bout, ne serait-ce que pour me donner une adresse de boulot, peu importe l'emploi, juste pour gagner le S.M.I.C. n'importe où, plongeur, vendeur en fruits légumes, ménage, garde d'enfants, coursier, serveur dans une cantine, magasinier étiqueteur. Je n'ai pas de métier mais je suis capable de travailler sérieusement et honnêtement. Moralement je suis pas bien fort, alors si on m'aide je peux remonter et me rattrapper. Jamais je n'ai manqué de respect à quiconque, jamais je n'ai volé, jamais je n'ai fait ou commis de délit ou connu la délinquance. Je viens de vous écrire cette lettre avec confiance, si ceux qui lisent Sans Frontière veulent m'écrire qu'ils m'écrivent, quelque soit leur race ou leur idéologie, si quelqu'un ou une fille veut m'encourager peut être trouverais-je, la moral ou l'emploi et même plus encore. Qui sait peut être parmi ceux qui liront ma lettre, certains comprendront et auront envie de partager mes idées et de m'aider pour un emploi. Merci à tous et à toutes. Bonne continuations à Sans Frontière. Cordialement vôtre ».

Daniel Mtouati
73 avenue du Lac
Appt 46
Fontaine d'Auche
21000 Dijon

PS : J'essaierais de répondre à toutes les lettres.

LE FUTUR EST A NOUS !

d'accord avec vous pour faire évoluer les choses, notre réalité, notre vie quotidienne en France. Débarrassons nous des clichés. Pour cela il faut une mobilisation formidable de tous et de toutes : arabes, africains, asiatiques... Créons des lieux de rencontres, d'expressions, de découvertes réciproques. Pour créer et animer ces lieux de vie quotidienne en contact avec les cultures différentes il nous faut des moyens financiers. Il faut nous les donner. Organisons nous, réfléchissons ensemble et mobilisons nous pour définir des actions, réunir les moyens et les mener à terme, région par région, organisons nos forces et mettons à profit nos richesses, nos espoirs, notre rage de vivre. Si nous n'avons rien ce n'est pas uniquement de la faute de la société et de la France. Notre liberté personne ne peut nous la donner, prenons la ensemble, vivons libre.

Mohamed Akrout

EDITORIAL

LES CHEMINS DE LA CITOYENNETE

PAR MEJID DABOUSSI « AMAR »

Un mois de mai bien paradoxal, marqué par le débat fleuve qui a divisé la France, sur l'école publique et l'école dite privée. Un débat qui a permis aux différentes communautés de souffler, pour une fois qu'une campagne électorale ne les prenait pas comme cible principale, une campagne pour les élections européennes qui s'annonce assez tendue malgré tout.

Les communautés différentes qui composent le champ social français ne se sentirait pas trop concernée et c'est dommage. La non-présence de membres de leurs communautés sur les listes n'explique pas tout. La discrétion des différents partis de gauche (le PSU excepté) dans ce domaine risque bien d'être incompris, surtout qu'ici et là on parle de l'occasion perdue par le P.S. de présenter un candidat « d'origine » qui fasse un peu bouger les choses. Celà ne se fera pas, malgré les promesses. Car il semble qu'on soit à une étape intermédiaire, parfaitement illustrée tant par la composition des différentes listes, que par le débat qui a eu lieu sur la carte unique au Parlement.

Cette étape, qu'on le déplore ou pas, qu'on y agrée ou non, est une situation qui montre bien qu'on est dans un transitoire qui dure, entre une situation d'étrangers, sans droits et une situation de véritables citoyens, avec une égalité certaine de droits.

L'enjeu, bien sûr c'est le devenir de la communauté maghrébine en France. Faut-il le rappeler. Il est acquis que la communauté portugaise par exemple, est sinon acceptée, du moins de plus en plus tolérée. Les Maghrébins eux se cherchent encore. Ils sont sous le feu de l'actualité. Le mois dernier, un dossier dans l'Express et un numéro spécial des « Temps modernes » viennent leur rappeler qu'ils sont encore l'objet d'un débat intense, qu'ils sont un sujet d'études, de polémique et de pas mal de non-dits.

Faut-il s'étonner alors qu'ils essaient un peu de faire le dos rond, de se replier un peu sur soi, après avoir durant des mois défendu l'idée « d'inter-culturalité ».

Les assises des jeunes issues de l'immigration qui se tiennent début juin à Lyon permettront certainement d'y voir plus clair et donnera certainement le ton des futures batailles.

A cet égard, il n'est pas présomptueux d'affirmer que ces assises seront un véritable test pour ces jeunes d'abord et pour la communauté dont ils sont issues ensuite.

Pour en finir avec ces élections, avant de conclure, il est clair que le débat des droits civiques passe naturellement par l'inscription sur les listes électorales et celà passe tout aussi clairement par l'implication de ces différentes communautés dans le jeu électoral. Et qu'il soit bien clair pour tout le monde qu'aujourd'hui la situation est transitoire mais que pour 1986, le chemin de la citoyenneté passe par tous les chemins et que ce n'est pas là l'affaire de pouvoirs publics uniquement, mais d'objectifs précis à atteindre. ◆

SOCIAL

Les élections européennes ne passionnent pas encore les foules. Mais, de chaque côté de l'échiquier politique, on affute ses armes. Le 17 juin prochain, on votera certes pour l'Europe, mais les résultats en seront disséqués par les observateurs politiques pour en voir les conséquences sur le plan intérieur français

ELECTIONS EUROPEENNES

On épiloguera longtemps au soir des résultats, sur la signification du vote des Français. On parlera certainement très peu de l'analyse des voix, du côté des minorités. Et pour cause, ces communautés ou minorités apparaissent discrétement sur les listes des « 4 grands », alors que le débat sur le droit de vote des immigrés est plutôt absent.

Il nous a semblé utile de faire le point des élections du côté des minorités et alors que plusieurs associations immigrées lancent à leur tour une campagne de sensibilisation sur les « quinze millions d'immigrés » qui composent l'Europe, et qui resteront fatalement bien silencieux. Car le débat sur l'éventuel droit de vote des populations dites immigrées ne peut avancer que si les Français d'origine immigrée étaient mobilisés à leur tour lors des consultations électorales, pour faire au moins que le débat s'entame sur de nouvelles bases.

Les listes proposées par l'opposition, liste unie du RPR et de l'UDF, ne comportent qu'un nom d'une origine immigrée. Il s'agit de M. Paulin Brugné, qui est de la Guyanne et dont le nom ne semble pas convaincre, ce qu'on peut appeler la communauté antillano-guyannaise. Aucun autre nom, selon les responsables de la campagne de Mme Veil ne représente aucune autre communauté, en tant que tel. La même discrétion est observée du côté du P.S, mais il y a deux candidats d'origine antillaise : Jean Crusol (Martinique) et Jean Claude Fruteau (de la Réunion). Un meeting, présidé par Lionel Jospin a été organisé pour débattre de l'Europe et des DOM-TOM. Mais le débat ne semble pas là non plus, déterminer ces communautés à sortir de leur traditionnelle réserve pendant les élections quelles qu'elles soient. D'autant que traditionnellement, il y a toujours des consignes d'abstention données par ce qu'on appelle le milieu indépendantiste. Il n'y a pas sur les listes du P.S. de représentant de Français Musulmans, alors que le bruit avait couru qu'il y en aurait un et qu'il serait situé en début de liste. Jean Crusol, quant à lui est situé en 22 ème position, avec des chances d'être élu, ce qui ne semble pas être le cas pour Claude Fruteau.

Le P.C. quant à lui ne propose que M. Vergès, en 4ème position, il est vrai, mais il ne faut pas oublier qu'il est Secrétaire Général du Parti Communiste Réunnionnais.

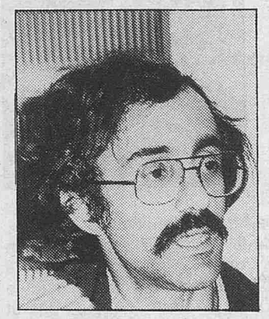
C'est finalement la 3ème liste de Gauche qui se distingue, tant par l'originalité de sa démarche, que par les candidats proposés. En effet deux hommes et une femme, d'origine immigrée sont sur la liste Depaquit-Fizbin.

Ourida Lahbib, Albano Cordeiro et Rachid Touil seront donc pour cette liste, un symbole pour mieux affirmer la présence positive de la question de l'immigration.

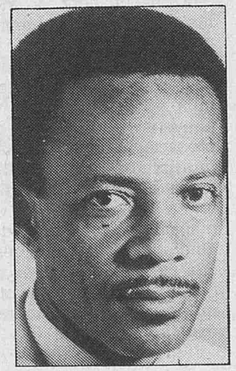
Mais celà sera-t-il suffisant pour enclencher une dynamique inter-communautaire, et mobiliser les communautés maghrébines et portugaises

SUITE PAGE 10 ▶

Ourida Lahbib



Albano Cordeiro



Jean Crusol

▶ SUITE DE LA PAGE 9

qui ont de par la nationalité française, le droit de vote. La question des jeunes, qui ne semblent pas s'être inscrits en masse sur les listes électorales est toujours posée, et sera un handicap certain. Certains observateurs estiment que toute bataille sur la question des droits civiques est à mener, d'abord et avant tout en amont, de manière à faire que tous ceux qui ont le droit de vote puisse s'inscrire d'abord sur les listes à temps, afin de pouvoir ensuite poser la question de « pour qui voter », et incidemment du droit de vote des immigrés pour les municipales prochaines qui peuvent être un objectif lointain certes, mais à préparerr dès maintenant. Car ce droit de vote ne peut être posé dans une situation abstraite, mais uniquement dans une dynamique concrète. Et l'exemple des Etats-Unis, o la communauté noire, qui dispose pourtant du droit de vote et qui a attendu le pasteur Jackson, avant de se sentir impliquée dans les élections nous rappellent bien la complexité des

situations, en particulier de la complexité de la situation française, où on retrouve une même communauté maghrébine, à avoir une partie avec le droit de vote et qui ne l'exerce pas et une autre moitié qui ne l'a pas et qui le revendique.

A chacun donc de montrer par les résultats que vont obtenir ces Français d'origine immigrée, que le débat peut être engagé de cette manière et qu'il ne saurait être occulté. Il ne reste donc qu'à voter pour ceux du moins qui peuvent le faire et d'engager le processus qui semble inévitable, de la multiplicité de candidatures de manière à impliquer d'avantage les

manière à impliquer davantage les différentes communautés. Il ne sera que plus facile alors de se battre pour ce droit de vote, inéluctable pour ce qu'on appelle encore les « immigrés »...

M.A. ◆

TRIBUNE LIBRE

Européennes: pasquestionde « bouder » notre droit

Il est de coutume en France, et dans toutes les démocraties de solliciter, plus que d'autres, les suffrages des minorités nationales, lors des consultations électorales, aujourd'hui les Européennes. Minorités, en fait qui donnent la majorité à l'un des deux échiquiers de la scène politique française : stabilisation du régime en place par les institutions, bipolarisme bien sécurisant.

Seulement ces minorités sont-elles conscientes du pouvoir qu'elles détiennent ? Pour ma part, je serais tenté de répondre par la négative, car le manque de maturité, d'études stratégiques, de conscience, de plan à long terme spécifiques leur permettant d'accéder à négocier convenablement leurs voix, font qu'à chaque fois, ils se font « récupérer » par des promesses n'ayant aucune équivalence avec l'impact et l'enjeu qu'ils peuvent produire.

S'agissant de la communauté française de souche maghrébine, et plus précisément celle que l'on dénomme volontiers sous le vocable de « Français-Musulmans » (anciens Harkis et leurs familles et d'autres...) le constat est d'autant plus vrai que ceux-ci en plus restent très divisés. Entrer dans le détail serait un autre débat.

En effet, il y a incapacité d'accorder « les violons » à des moments importants (consultations électorales par exemple) pour parler un même langage au profit de la communauté dans son ensemble, à l'instar d'autres minorités nationales. Nous nous devons de déjouer, par une solidarité fondée et basée sur nos spécificités culturelles et cultuelles « la politique de diviser pour mieux régner » que certains manient avec une dextérité à toutes épreuves.

Au mois de juin prochain, nous serons amenés à nous rendre aux urnes pour élire les députés français au Parlement Européen. Que constatons-nous ? Dans les listes de candidats déjà publiques, pour ce qui nous concerne aucun candidat français-musulman ne figure sur ces listes en position d'être élu, à l'exception semble-t-il d'un parti dont il n'est pas permis de parler. Nous prend-on pour des mineurs pour être éligible, et majeurs pour mettre un bulletin de vote ?

Pour ma part, je dis que cela a trop duré ; la citoyenneté nous confère des devoirs (que nous assumons pleinement et nous avons déjà suffisamment donné à ce suiet), mais aussi des droits. Très clairement, nous disons que nous ne pouvons accepter davantage cette mise à l'écart... Pourtant, nous avons notre mot à dire sur la gestion du pays, sur les axes de la politique française à tous les niveaux.

Devant ce dur constat, au mois de février dernier « quelques illuminés » ont jugé utile la création d'un parti politique spécifique. En l'état actuel des choses, je crois que c'est une erreur stratégique qui nous marginaliserait davantage, compte tenu de cette mise à l'index de toute personne qui traine derrière elle quelque « nature d'origine étrangère ».

Dans la rue quelle différence y-a-t-il entre un français-musulman et un immigré ? Aucune, sinon les papiers qu'ils peuvent détenir. Le physique est semblable, le statut différent. Il n'est pas exclu qu'un jour, « la bêtise » aidant, que certains demandent tout haut aux français-musulmans aussi de « retourner dans leurs gourbis d'outre-méditerranée ».

Pour être réaliste, jusqu'à présent, c'est vrai, nous sommes incapables de comptabiliser nos voix (absence totale de statistiques précises pour nous permettre réellement de mesurer notre force. Peut-être est-ce une manière délibérée de nous laisser dans le noir. Pourtant au regard des chiffres qui circulent, nous pouvons dire que notre représentativité à l'échelle nationale atteindrait la barre des 5 % ; j'en suis persuadé à la condition qu'il y ait front commun.

Pour nous il n'est pas question de « bouder » notre droit. Nous voterons aux Européennes. Mais comment évaluer notre force ?

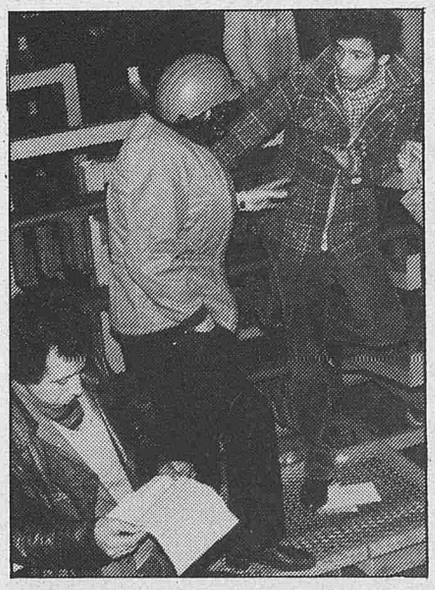
Voter pour les uns ou pour les autres n'est pas une solution entièrement satisfaisante, mais si nous faisions de cette consultation l'« année du blanc » en votant tous massivement blanc, peut-être, pourrions-nous évaluer par interpolation notre potentiel électoral.

Il est devenu de plus en plus malheureux de voir que la dignité, l'honneur, le respect le plus élémentaire ne peuvent s'acquérir qu'en terme de force électorale.

Maghrébins français, relevons le défi, construisons notre avenir dans le présent car demain il sera trop tard en investissant toutes les structures politiques, étatiques, électives etc. Et ce dans le respect des lois et institutions de la République.

Boufhal Smaïl ◆

Renault-Billancourt reste en France



Renault-Billancourt reste en France, écrit ci-après Farouk Belkeddar, qui connaît bien la Régie pour y avoir travaillé depuis plus de dix ans. La formule est plus qu'heureuse, et deux travailleurs de Billancourt que nous avons pu rencontrer en témoignent. Ahmed et Arezki ont été parmi les premiers à s'inscrire pour le retour ; Le premier, la quarantaine, a déjà travaillé à Citroën — « J'en suis parti à cause de la CFT » — et trime sur les chaînes de la Régie depuis plus de 13 ans. Ahmed s'est toujours refusé à faire venir femme et enfants, et habite en foyer ; Toute sa vie d'OS durant, il a concocté son retour et s'apprête à le réaliser. Ouf !!

Arezki part... parce que, depuis 10 ans, qu'il cherche un logement pour faire venir sa famille, il voit littéralement toutes les portes se fermer devant lui. Arezki s'en va donc parce qu'il n'a pu obtenir d'appartement. Son père qui est depuis 30 ans à Citroën, reste, lui...

Les premiers départs sont annoncés ! Un groupe de salariés devraient quitter Renault-Billancourt, c'est à dire le territoire français. Mais qui sont-ils ces partants que leurs collègues et compatriotes assaillent de questions pour entendre une information, trouver un indice qui les aideraient à exorciser leur propre indécision ?

Il y a d'abord « les planificateurs », véritables fourmis, travaillant d'arrache-pied, faisant des petits boulots en dehors des heures d'usine, économes forcenés souvent au détriment de leur santé, ils tentent d'organiser et de préparer leur retour : construction d'une maison, disposant d'un local pouvant servir pour une activité artisanale ou commerciale, achat d'une voiture taxi, d'une camionnette ou d'un tracteur, à charge pour un proche parent de fructifier ce petit capital.

L'annonce faite de l'aide au retour ne fait qu'avancer ou précipiter la date d'un retour programmé dans leur vécu en France. Ils sont très nombreux. Il y a les autres, l'écrasante majorité, les victimes du « ras le bol », déstabilisés à la fois par le climat social et politique, perturbés, jusque dans leur dernier carré — l'entreprise — par la publicité systématique et démesurée faite dans l'entreprise sur « l'aide au retour ».

Ceux-là, préoccupés par la dégradation du climat économique social et politique inquiets d'un éventuel licenciement qui ne leur laisserait comme alternative que le pointage à l'ANPE suivi d'une déchéance irrémédiable, puis le départ au pays dans des conditions financières et surtout morales désastreuses. Alors, ils « choisissent » de partir et de « bénéficier » du pécule. Ceux là n'ont pas choisi, ils s'engouffrent dans le seul passage qu'on a bien voulu leur ouvrir : le départ. Combien sont-ils ?

Les chiffres officiels, ne sont pas encore connus, mais selon certains bruits qui courent le long des chaînes, ils ne sont pas plus de 100 candidats au départ ; ce qui ne veut pas dire que tous seront partants.

Ces chiffres, s'ils sont confirmés, démontrent que l'ampleur donné à « l'opération retour » ne correspond nullement à la réalité globale de l'immigration, car la plupart d'entre eux désirent rester en France. Cela est valable pour la Régie Renault.

Face aux défis auxquels elle doit faire face, il était pour le moins mal venu de courir le risque de démotiver les salariés immigrés et de les faire « décrocher » de l'entreprise.

J.J. Servan-Schreiber, président du centre mondial de l'informatique ne déclarait-il pas à l'issue d'une rencontre avec le ministre des affaires sociales : Mr. Pierre Bérégovoy qu'il était tout à fait possible de former les salariés immigrés aux nouvelles technologies grace justement aux techniques informatiques.

Farouk Belkeddar ◆

Environ 17% du personnel régie

Au 31 décembre 1983, la Régie Renault employait 17 152 personnes de nationalité étrangère, de plus de cinquante pays différents, avec certaines communautés fort peu représentées (15 Américains, par exemple, ou 2 Japonais), les plus nombreuses étant constituées par les Marocains (5 847), les Algériens (3 669), les Portugais (2 062), les Sénégalais (1 619), les Tunisiens (839), les Espagnols (838), les Italiens (576), les Yougoslaves (497), etc.

Les travailleurs étrangers sont employés surtout dans les établissements de Billancourt (un peu plus de 7 000) et de Flins (environ 7 000 également). Ils sont en moyenne un peu plus âgés que les Français. Moyenne d'âge des Français : 38 ans ; des Algériens et des Espagnols : 43 ans ; des Marocains et des Tunisiens : 42 ans ; des Portugais : plus de 40 ans. Leur ancienneté moyenne est sensiblement égale à celle des Français (13,7 ans), les Portugais se situant assez nettement en dessous de la moyenne (11,7 ans) et les Espagnols légèrement au-dessus (14,7 ans).

La carte de 10 ans: un vote unanime

C'est voté. Toumi peut être totalement rassuré, la promesse obtenue du Président de la République a été tenue, en ce qui concerne la carte de 10 ans, accordée à tous les immigrés, résidant en France depuis plusieurs années. C'est fait, le collectif de plusieurs associations, qui s'était battu longtemps pour cette revendication peut ranger ses banderolles, fiers d'avoir remportés enfin une victoire sur ce terrain de lutte qu'est le champs de l'immigration où les échecs passés et présents ne sont pas oubliés.

Ils étaient du reste tous là, vendredi 25 mai dernier, pour assister enfin à l'épilogue dans l'enceinte du palais Bourbon, et ils semblaient bien écrasés par la majesté des lieux, mais le sourire au coin des lèvres, Paul, Suzanne, Louis, Albano, Ahmed, Denis et d'autres encore n'avaient pas hésité à occuper les bancs du public, assez nombreux, afin de ne manquer aucun détail de ce moment qu'ils attendaient depuis si longtemps, et des milliers d'immigrés avec eux.

Pourtant, jusqu'à la veille encore de ce débat parlementaire, ils étaient inquiets et avaient faits un dernier pressing, en envoyant des lettres à différents députés de diverses régions pour les déterminer à défendre d'avantage le projet de loi déposé par Mme Dufoix qui circulait depuis quelques jours, et en passant tenter de les convaincre de corriger certains aspects du projet qu'ils jugeaient bien négatifs, et en particulier les inévitables références à « la menace d'ordre public ».

A 15 heures le débat commence. La surprise est énorme. Il n'y a pas plus de 10 députés pour participer à ce débat. Oui, dix personnes perdus dans l'immense salle, pour discuter le projet de loi. Bien sûr, tout le monde savait que le gouvernement en programmant ce débat un vendredi après-midi, et le lendemain du débat fleuve sur l'école, ne voulait prendre aucun risque et avait bien verrouillé son projet.

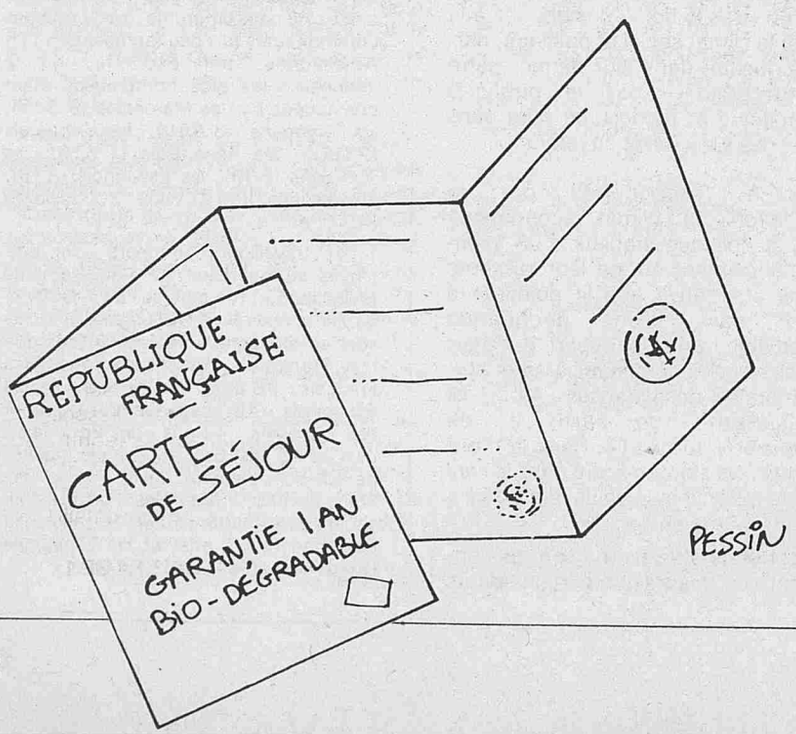
Seconde surprise : Françoise Gaspard, n'est pas le rapporteur de cette loi. Elle est là assise gentiment au fond de l'hémicycle, en train de préparer son intervention dans le débat.

Mme Dufoix prendra la parole après les rapporteurs des deux commissions qui ont examiné ce projet, pour exprimer sa fierté de déposer la loi qui régira la carte de 10 ans. Parlant à voix basse, d'une voix grave, la Secrétaire d'Etat, cherche visiblement à calmer le débat et à tout faire pour qu'il n'y ait pas de vague. Et il n'y en aura pas. Plus — et ce fut l'énorme surprise du jour — l'opposition par la voix, toute latine de M. Jean Foyer va créer l'évènement en annonçant que son groupe (le RPR) et lui même allait voter le projet, et que la France s'honorerait de tout faire pour intégrer ces nouvelles composantes de population..., et que et que...

Incroyable mais vrai. L'unique représentant de l'UDF présent, suivra bien vite l'ancien garde des sceaux et annoncera que son groupe votera le texte, en ajoutant qu'il souhaitait que sur les nouvelles cartes attribuées aux immigrés, soit mentionnée la phrase suivante : « les immigrés s'engagent à respecter la nation française... » (Sic), OUI tel quel. Ce fut la participation de l'UDF à ce débat.

L'euphorie est générale. Enfin parmi les quelque élus présents et les membres du cabinet de Georgina Dufoix. Françoise Gaspard ne pourra plus engager la bataille qu'elle avait déjà perdu en commission, puisque son amendement visant à supprimer l'article trois et l'expulsion des multi récidivistes, n'a pu être présenté.

Dans l'euphorie générale, celà était perçu comme une simple concession au ministère de l'intérieur. Mais ce fut là la seule fausse note qui a pu entacher ce projet de loi, devenue en l'an de grâce 1984, loi régissant l'attribution automatique de la carte de dix ans renouvelable de plein droit à tous ceux qui ont une carte de résident ordinaire ou privilégié. Les détenteurs de cartes d'un an pourront obtenir à certaines conditions la carte de 10 ans. A 19 heures, il ne restait qu'à voter. Branle bas de combat, les dix députés s'amusent visiblement à appuyer sur tous les boutons. Résultat : 488 votants. 488 pour. C'est fini. Une belle victoire pour Mme Dufoix. Mais encore faudrait-il que cet essai soit transformé, et la discrétion dans laquel le vote a eu lieu n'y a pas forcément aidé. Dommage. Une petite erreur d'appréciation à moins de le voir sous l'angle d'un petit tour joué par les amis de Chirac.



Méjid Amar ◆

Christian Brunner

Manifestation commune des « Talbot » et du « Collectif jeunes issus de l'immigration » le 14 janvier dernier à Paris.

JEUNES ISSUS DE L'IMMIGRATION CAPITALE : LYON

Une coordination pour quoi faire?

Les 9, 10 et 11 juin prochain, Lyon connaîtra une animation particulière.

Près de 400 jeunes issus de l'immigration vont en effet y tenir, à l'appel du comité Rhône-Alpes, une coordination — et c'est une première — nationale pour faire le point six mois après la marche.

Comment traduire, dans notre quotidien, nos revendications quant à l'égalité des droits ». C'était au lendemain de l'arrivée de la marche, une ultime réunion avait lieu entre les « marcheurs », et le « collectif jeunes issus de l'immigration » de la région parisienne. « Rien ne sera plus comme avant », revenait comme un leitmotiv... « Tout, mais pas se quitter comme ça ». Et dans l'euphorie générale, les propositions pleuvent notamment, « préparer les états généraux de la jeunesse immigrée ». Et bien cela sera chose faite, pluisque les « assises des jeunes issus de l'immigration » — et c'est une première —, vont se tenir durant le long weekend de la Pentecôte soit les 9, 10 et 11 juin, à Lyon. Ce n'est pas moins de 400 personnes qu'attendent les organisateurs (le collectif Rhône/Alpes) à ces assises qui représenteront leur association ou les différents collectifs qui sont pour la plupart des regroupements d'associations en plus des inorganisés. Ce sera donc l'occasion — entre autre — de faire le point sur, maintenant, trois ans de vie associative, mais surtout, de réfléchir sur l'engagement d'un grand nombre d'entre elles aux côtés des marcheurs ; et par conséquent pour la bataille de

SUITE PAGE 14 ▶

LA FIN DES IMMIGRÉS

"La France aux Français, les immigrés dehors !" Parce que la crise, le chômage, l'insécurité, ce serait de leur faute à eux, les immigrés.
La première ambition de ce livre courageux est, en partant des faits, de nous aider à venir à bout de quelques redoutables idées reçues. Et de proposer des solutions, même si elles dérangent.

LA FIN DES IMMIGRÉS
Françoise Gaspard
Claude Servan-Schreiber
Seuil

69 F
SEUIL

▶ SUITE DE LA PAGE 13

« l'égalité des droits ». Car c'est bien ce mot d'ordre qui sera au centre des débats durant ces assises.

Reste à savoir, si la tenue de ces assises n'est pas prématurée. Est-ce que tout le monde sera au rendez-vous ? La dernière réunion préparatoire qui s'est déroulée à Dreux le 12 mai semble indiquer qu'il ne devrait pas y avoir de défections même si certains ont émis des réserves sur ce qu'ils appellent le « forcing de Lyon ». Car bien des problèmes n'ont pas été résolus, notamment celui de la participation de non-Maghrébins à ces assises. Pour le collectif Rhône/Alpes ces assises doivent être celles des jeunes maghrébins. Quant au collectif parisien, il est plutôt divisé sur ce problème, mais s'est gardé de trancher sur la question.

Le problème qui est posé donc, est de savoir, si ces assises doivent être ouvertes à tous ceux qui se battent — quelque fussent leur origine — contre le racisme et l'égalité des droits ?

La position de Lyon, peut paraître teintée d'ostracisme, sans compter le risque de vouloir réduire la lutte contre le racisme en un affrontement entre les maghrébins et les racistes, surtout à un moment où cette communauté est montrée du doigt. Cependant, il est évident — et pour les mêmes raisons — que le sentiment communautaire est de plus en plus fort dans cette communauté, et qu'il est tout à fait légitime que certains ressentent le besoin de se retrouver. Les différents meurtres de jeunes arabes ces dernières années — même lorsqu'ils n'étaient pas clairement à caractère raciste, n'en étaient moins vécus autrement par la communauté maghrébine.

De même, — et ce n'était pas un hasard — durant la lutte des « Talbot » le rapprochement entre le « collectif jeune » (cf. SF n° 83) et les ouvriers s'est fait sur un sentiment d'appartenir à la même communauté ; surtout après les manifestations ouvertement racistes de la maîtrise. Les cris de « au four et à la Seine » n'ont pas encore été oubliés, jusqu'à aujourd'hui.

Alors il peut paraître paradoxal à un moment où l'on sert de l'interculturalité à toutes les sauces que l'on assiste à une sorte de crispation — de repli sur soi — de la part de certains jeunes. Mais peut-être est-il nécessaire que le mouvement de la jeunesse maghrébine passe par cette étape pour redéfinir cette notion de France multiculturelle et que sais-je encore ? Histoire de remettre les pendules à l'heure.

Farid Aïchoune ◆

Un millier de manifestants en soutien à la famille Grine

Dans la nuit du 9 au 10 août 1983, Selim Grine, jeune apprenti de 18 ans est tué, à quelques mètres de sa maison, par un commando raciste. Arrêtés, les 10 membres de ce commando, sont inculpés d'assassinat, de complicité d'assassinat ou de tentative d'assassinat. Durant le premier trimestre 1984, ils sont libérés l'un après l'autre, à l'exception de l'un d'eux.
C'est contre cette justice particulière que se sont mobilisés la famille et les amis de Selim.

Ce samedi 5 mai 84 à 10 heures, place de la Rotonde à Aix en Provence, s'était donné rendez-vous « tout ceux et toutes celles qui se refusent à partager la responsabilité et la honte de ces assassinats racistes », qui éclaboussent de sang l'honneur de la France.

Les organisateurs étaient inquiets, angoissés même ; le peuple de France épris de Justice, viendrait-il au rendez-vous fixé ? Ce jour là, en descendant la rue du Cours Mirabeau, on pouvait croiser des passants, un tract à la main, qui remontaient le Cours. C'était un bon signe.

En arrivant à 10 heures au lieu fixé, 500 à 600 personnes étaient déjà là ; de nouvelles têtes, beaucoup de jeunes, surtout maghrébins, venus de toutes les cités, de tous les quartiers ; jusqu'à 10 H 30 des gens arrivent et se regroupent en groupes compact ; quelques uns passent dans les rangs pour collecter de l'argent (un pourvoi en cassation coûte cher, sans compter les tracts et les affiches, 28 000 distribués dans toute la ville).

A 11 heures, le cortège, après avoir fait le tour de la célèbre fontaine remonte le Cours Mirabeau ; à cet instant, nous sommes bien entre 1 000 et 1 200 personnes : le P.C.F. et le P.S. banderolles ostensiblements pointées à la suite de celle du Collectif qui rappelle les faits avec sobriété : « Justice pour Salim, les assassins aux assises » avec le portrait de Salim tenu par ces deux jeunes sœurs, en tête du cortège.

Arrivé place Forbin, face au siège local de deux grands quotidiens régionaux, un arrêt solennel et émouvant qui rappelle au militant que je suis, l'émotion ressentie à Paris le 3 décembre 83, à l'arrivée de la Longue Marche.

Je ne peux m'empêcher d'avoir une pensée pour l'avocate Me Colette Pascal dont les bureaux sont juste en face de nous.

Puis le cortège reprend sa marche en continuant de scander quelques mots d'ordre dont le plus important était : « Justice pour Salem, les assassins aux Assises ».

En effet, le 9 mai un arrêt doit être rendu par la Chambre d'accusation pour savoir si les « inculpés » seront jugés en correctionnelle ou en assises, comme tout criminel. C'est ce doute qui est intolérable ; trop de précédents judiciaires ont banalisé les crimes racistes, pour ne pas être inquiets devant cette justice. On voudrait bien la voir juger ces crimes avec équité et force, comme elle sait le faire pour tant d'autres affaires.

Le cortège arrive place des Prêcheurs, lieu du marché ; ce jour là il y avait un monde fou ; il faisait beau (la veille il pleuvait à « pierre fendre » ; ce fut un temps fort, à ce moment d'autres personnes ont rejoint le cortège qui pouvait être évalué entre 1 500 et 2 000 personnes ; il y avait bien longtemps qu'on n'avait pas vu ça à Aix, même le 1er mai il n'y eu qu'entre 500 et 600 personnes.

Le cortège est passé devant l'Hôtel de Ville et s'est regroupé sur la place des Cardeurs, où les jeunes ont pris la parole à tour de rôle avant de prononcer la dispersion, vers 13 heures. Il faut rappeler que cette manifestation faisait suite à deux appels pour un rassemblement devant le Palais de Justice qui le 14 mars et le 3 avril, décidait de relâcher les neufs complices du meurtre de Salem, sans garanties judiciaires, au grand scandale de la population immigrée qui, elle, voit ces enfants condamnés à de lourdes peines de prison pour des crimes bien moins graves que ceux qui causent la mort d'un homme.

Je me suis réjoui de voir tant de monde, dire NON à l'injustice ; c'est un signe de bonne augure pour l'avenir. Cette affaire doit solliciter notre vigilance et nous rappeler toujours : « que le racisme n'est pas une opinion, mais un délit » et comme tel il doit être sévèrement jugé.

J. Montagard◆

Pierre Ciot

POLICE

SOCIAL

Silence on flingue

Le 20 avril dernier, deux jeunes Français de Genevilliers sont tués par un policier (une seule balle de 11,43 suffira) à l'issue d'une course-poursuite. Le tueur vaque aujourd'hui tranquillement à ses affaires. Il n'a pas été inculpé.
Dans la nuit du 6 au 7 mai, boulevard Suchet dans le 16ème arrondissement, Zouaoui Ben El Mabrouk, 23 ans, est abattu par un policier dans des circonstances pour le moins troublantes. Côté police, c'est le silence total ; l'affaire est confiée à l'IGS, qui ne divulguera ni le nom du tueur, ni son corps d'affectation.

C'est pourquoi, dès le 10 mai, la famille de Zouaoui porte plainte contre X, avec une constitution de partie civile ; ce qui obligera le Parquet de Paris à ouvrir une information judiciaire quatre jours plus tard.

Zouaoui Ben El Mabrook assassiné à l'âge de vingt-trois ans.

Il pleut ce samedi 12 mai sur Montrouge, pour peu, on se croirait à la Toussaint. « Il pleut sur la ville, comme il pleut dans leur cœur ». Combien sont-ils à s'être rassemblés place Jean Jaures pour rendre un dernier hommage à la mémoire de Zouaoui Ben El Mabrouk tué six jours auparavant par un policier. Cinq cents, peut être un peu plus, qu'importe... Des jeunes Maghrébins bien sûr... mais aussi des jeunes Français. Quelques vieux immigrés, ont quitté le café et sont venus témoigner aussi. Il est environ 14 H 30, lorsque le cortège s'ébranle. Une voiture le précède, sur laquelle a été montée une gerbe de fleurs. Derrière, la famille, — spectacle insoutenable — bras dessus bras dessous avance... visages sans vie, tailladés par la douleur. Et surtout, il y a la maman de Zouaoui ivre de douleur, complètement cassée, qui marche soutenue par deux autres femmes. D'ailleurs elle fera tout le trajet ainsi, ne quittant pas des yeux la couronne de fleurs jusqu'au boulevard Suchet, là où est tombé son petit. Cette marche silencieuse a été décidée par les amis de Zouaoui dans un souci de dignité et par respect pour les parents. Pas de slogan donc, juste trois banderolles sur lesquelles ont pouvait lire : « Pour Zouaoui et tous les autres ». « Aujourd'hui Zouaoui demain qui ? », « Zouaoui assassiné par la police ». Cette dernière banderolle occasionnera quelques incidents avec les forces de l'ordre. Tout d'abord, à la porte d'Orléans où le cortège est bloqué par un cordon de CRS armés et casqués. « Retirez la banderolle sur la police et vous pourrez continuer votre manifestation » s'entendent dire les organisateurs de la marche par le responsable de la police.

La banderolle jugée « injurieuse » par les policiers est retirée, mais elle est redéployée un kilomètre plus loin. De nouveau le cortège est bloqué par les CRS. La tension monte... on frôle l'incident, les policiers sont nerveux, les fusils lance grenades sont prêts à servir ainsi que les matraques. Chacun restant sur ses positions l'affrontement paraît inévitable. Puis par respect pour la famille de Zouaoui il est décidé de replier la banderolle. Le cortège s'ébranle de nouveau et poursuivra son chemin sans encombre jusqu'au boulevard Suchet dans le XVIème arrondissement là où a été tué le jeune Zouaoui dans la nuit du 6 au 7 mai.

Brahim Chanchabi.

Départ de la marche silencieuse à Montrouge

Après avoir déposé la gerbe de fleurs et observé une minute de silence à la mémoire de Zouaoui, l'ordre de dispersion est donné. Alors que s'est-il passé cette nuit là ?

« Le dimanche 6 mai au soir, Zouaoui, Richard, Philippe, trois amis fêtent l'anniversaire d'Huguette, la sœur de Richard. A cours de cigarette, Zouaoui propose à Nadia, avec laquelle il vit, de l'accompagner, ainsi qu'à Richard et philippe. Nadia fatiguée, préfère les attendre chez Huguette. Arrivés à Etoile, les trois amis décident de boire un verre avant de rentrer sur Montrouge. Sur le trajet du retour, avenue Georges V, ils se garent, car Richard doit se rendre aux toilettes.

A ce moment là, une estafette serre la Peugeot 504 de Zouaoui et bloque le passage, empêchant celle-ci de repartir. Peu de temps après, l'estafette repart et les deux véhicules s'immobilisent place de l'Alma. Les trois amis vont voir les occupants de l'estafette afin de comprendre leur comportement. Le conducteur de l'estafette frappe Richard avec un tuyau de robinetterie en cuivre.

Après une courte altercation, il y eut un attroupement et les trois jeunes gens de la 504 sont repartis vers Montrouge. Sur le trajet, quelques minutes plus tard une 4L leur bloque le passage. Trois individus sortent de la voiture et braquent leurs armes sur les passagers de la 504. Pensant qu'il s'agissait des amis des occupants de l'estafette, les trois amis prennent peur, et Zouaoui fait marche arrière. Au même moment, une autre voiture s'arrête à la hauteur de la 504, un individu en sort et s'agrippe à la vitre du conducteur. Zouaoui accélère, l'individu lâche prise. Zouaoui fait demi-tour. Richard entend tirer. Zouaoui lui dit : ''Je suis touché dans le dos''.

Richard prend sa place au volant en hurlant. Trois cents mètres plus loin, il aperçoit une voiture de police et lui fait signe de s'arrêter. Les deux véhicules stoppent côte à côte. Richard et Philippe sortent de la 504 et demandent protection aux policiers.

Aussitôt, leurs poursuivants arrivent sur les lieux, sortent de leurs voitures et montrent des cartes de police à leurs collègues. Puis, ils braquent Richard et l'un d'eux lui dit : ''Si tu bouges, je te bute'' et ils imposent à Richard et Philippe de mettre les mains sur le toit de la 504. Zouaoui est allongé sur les deux sièges avant. Les secours arriveront 15 minutes après. Richard et Philippe, menottes aux poignets, mains dans le dos, sont embarqués dans une fourgonette. »

Telle est la version de l'affaire qui a été donnée par les témoins (Richard et Philippe) le jeudi 10 mai lors d'une conférence de presse pour le moins insolite, puisqu'elle s'est déroulée dans la cour de la **préfecture de police** de Paris.

Tout porte à croire, que les « agresseurs » n'ont pas fait — et ce à aucun moment — état de leur qualité de policiers ; et qu'ils ne portaient pas non plus le brassard — obligatoire — lors d'interventions. De plus, un animateur de radio qui a entendu sur son scanner la conversation échangée par les gardiens de la paix et leur PC, avant et après la fusillade, fait état de la confusion ambiante qui régnait chez les « flingueurs » : « Vous aviez bien votre brassard ? » « Oui oui, on l'avait au poignet ». Pour l'heure, aucune information judiciaire n'a été ouverte.

L'affaire était toujours entre les mains de l'IGS jusqu'à ce mardi 15 MAI ; où le parquet du tribunal de Paris, s'est enfin décidé, à ouvrir une information contre X pour « coups ayant entrainé la mort sans intention de la donner ».

C'est pourquoi, dès le jeudi 10 mai, la famille de Zouaoui portait plainte contre X avec constitution de partie civile pour « coups et blessures mortels » ; afin de pouvoir doubler l'enquête administrative par l'ouverture d'une information judiciaire confiée à un magistrat instructeur.

Reste, — et c'est inquiétant — qu'aucun syndicat de police n'a pipé mot de cette affaire, ni le syndicat de la magistrature. Seul le SAF pour les avocats s'en est inquiété.

Quant au silence — de mort —, du ministère de l'intérieur ; il y a longtemps qu'il n'étonne plus personne. Par contre, le mutisme du ministère de la justice, nous laisse perplexe.

F.A. ◆

Amadou Gaye

Opération couinage

Un témoignage reçu de Lyon. Un jeune, Abdelkader Belbahri, essaie avec humour de décrire les réalités de vie des jeunes dans la banlieue Lyonnaise.

Un témoignage sensible, émouvant et hélas trop vrai de ces rapports entre jeunes et institutions, entre jeunes et béton.

Un texte qui ne donne aucune leçon, qui ne tire aucune conclusion. Un texte à savourer...

Eh bien ! puisque c'est comme ça, je vais couiner moi aussi ! ». C'est ainsi que s'exprime un jeune habitant d'un quartier des Minguettes à Vénissieux. Il vient d'apprendre qu'il n'a pas été accepté dans un stage de formation. Le mode de sélection dû, entre autres, à l'insuffisance des places offertes, encourage certains jeunes à la pratique du couinage comme seule manière de plaider leur cas. Le lancement de programmes spécifiques de formation en direction de certaines populations de l'Est Lyonnais n'est intervenu qu'après « le beau festival de couinage de l'été 81 ». Cette période est restée gravée dans les esprits. De mémoire de Zupien, on n'avait jamais vu défiler dans nos allées bétonnées autant de gens importants et de journalistes. Ils étaient tous là, surtout ceux de Paris. La Z.U.P. à la une des journaux. Pour une fois, elle est sortie des faits divers locaux et elle est devenue célèbre dans le monde entier. Simple comme bonjour ! Il a suffi à une bande de « lascars », accompagnés de « conducteurs en herbe », d'emprunter de belles BMW toutes clinquantes aux ghettos des riches, et de les faire couiner en bas des tours sur la place goudronnée. Sans faire de mal à personne. Simplement Couiner : prendre la pente goudronnée à toute allure, accélérer, toujours accélérer et puis freiner net et continuer à tourner le volant ; les pneus, au contact de l'asphalte, crissent, émettent un bruit aigu, assourdissant ; lorsque la bagnole fait son dernier tour sur place, avant qu'elle ne s'arrête, rétrograder en deuxième vitesse et accélérer de nouveau. Cette course folle est d'autant plus valorisante pour le lascar, masqué à la palestinienne, qui se trouve au volant, que les crissements aigus des pneus contre la chaussée rompent la douce quiétude nocturne et fait sursauter les plus « mollassons ». Quoi de plus excitant que cette foule au balcon admirant les exploits de « ce cow-boy des années 80 ». Tout le monde rigole et applaudit : les pères aprés quelques insultes timides en arabe regardent, en scrutant l'horizon, pour apprécier, en habitués des rodéos, les réactions lointaines. Les barres de l'autre côté de la

SUITE PAGE 19 ▶

SOCIAL

▶ SUITE DE LA PAGE 18

route, se présentent comme d'énormes damiers. Il suffit de voir le nombre de cases qui s'éclairent. Les mères de famille sont nerveuses, elles ne savent pas à quel marabout se vouer, s'il faut crier au secours ou accompagner le couinage par leurs splendides youyous. Elles ne savent plus si c'est le feu ou la fête. Cela dépend de la position où elles se trouvent. Dans ces tours aux étages infinis, plus on est haut et plus on est tolérant et plus on ne pense qu'à la fête et à la jouissance de l'instant présent. « Les loisirs sont si rares dans ce bled ». Les sœurs, elles, admirent, applaudissent et ne regrettent qu'une chose : ne pas être un garçon. Sait-on jamais ! Peut-être que le Chevalier servant qui fait souffrir la BM est un frère ou un cousin ? Impossible de le savoir. A trois heures du matin, tous les garçons du même âge, sont dehors à rouiller, à rouler les mécaniques et à se réchauffer les uns les autres. Ne restent dans les tours que ceux qui peuvent encore écouter leurs vieux, c'est à dire les petits frères. Pour eux, le couinage, c'est un peu l'école d'été comme d'autres ont leur université d'été. Chacun a sa façon de partir en vacances. Les uns vont dans un club méditerranéen à Djerba, font méchoui sur méchoui, filment les indigènes, draguent, dansent, noient leur année de boulot dans des verres de whisky, et se brûlent la peau à n'en plus finir, pour faire moins blancs. Les autres « nomadient » dans une direction Nord-Sud et troquent, pour un mois, un F4 contre une place dans un camping sur la côte. Les petits frères, eux, n'ont pas besoin de se déplacer pour s'évader. Dans la communication interculturelle, le voyage devient inessentiel, disait Leclerc.

Le couinage, entre autres réjouissances estivales, occupe une partie du temps dans la Z.U.P. Et ça, certains enseignants ne le savent pas, lorsqu'à la première rédaction de la rentrée, ils demandent aux petits bambins de raconter leurs vacances. Mais tout le monde n'applaudit pas les opérations rodéos. Tout le monde ne crie pas Ollé à chaque cri de détresse de la BM expatriée. Certains font allo ! et alertent le « 17 ». C'est la deuxième partie du spectacle. Les sirènes annoncent l'arrivée de spectateurs inattendus. Les « Hnoucha » (1) arrivent ! Et c'est le clou de la soirée : la BM, agonisante, alimente un feu de joie. Tout le monde se terre dans sa cachette. « Les rats ne couinent plus ». Les tours sont encerclées. La police municipale et la brigade urbaine sont rejoints par des cars de CRS. L'officier descend de son véhicule, va rejoindre les autres personnalités de la sécurité urbaine : adjoints, commissaires, préfets, responsables HLM. Tout le beau monde est là. De mémoire de CRS il n'y a pas eu un tel regroupement de matraques et de képis depuis longtemps. Pour si peu de choses. Il faut dire qu'il n'y a rien de tel que « le couinage » pour attirer tant de personnalités en si peu de temps. Sans parler des millions de paires d'yeux qui, à travers le journal ou le petit écran, suivent les évènements. Même la France profonde s'est réveillée. Jamais, de mémoire de français moyen, la concordance de vue entre le bon citoyen honnête, le flic et le journaliste à sensation n'a été si parfaite.

Les lendemains d'une longue nuit de couinage sont particulièrement difficiles. Cela ne vient pas de la conduite. Au contraire, dresser une belle BM sur autoroute pendant une vingtaine de kilomètres et ensuite la ramener au quartier comme un trophée de guerre pour la hurler d'avoir appartenue à quelqu'un d'autre que vous, est une vraie partie de plaisir. Ce qui est harassant, c'est le surmenage « intellectuel ». Mettez-vous à la place des lascars ! Ils sont cernés par les journalistes le local, le régional, le national de gauche, le national de droite, l'indépendant et le satirique, tous en veulent aux têtes frisées ; tout le monde veut des photos, des vraies, dans un décor nocturne et authentique. Il y en a qui en veulent tellement qu'ils vont jusqu'à payer comptant. Le témoignage est aussi une valeur sûre. On peut vous promettre tout, même l'eldorado, pourvu que vous témoigniez. Il ne s'agit pas de parler des rodéos, bien sûr ; les photos suffisent. Non. Ce qu'ils veulent savoir, les Conquistadors de banlieue, c'est votre vie, toute votre vie... et rien que votre vie. Alors, les lascars ont tellement lu de vies d'immigrés dans les journaux, dans les revues, ils ont tellement regardé les reportages à la télé, qu'ils excellent dans l'art des biographies exotiques. Le scénario est facile. D'abord, il faut dire « Je suis un jeune immigré ». Ensuite il faut aligner ceci : « J'étais là quand ça a commencé ; on était là, tranquilles, et tout à coup qu'est-ce que j'entends ? Mon frère Nasser qui arrivait en courant et qui criait : oh ! les gars, les voilà, c'est eux, lahnoucha, planquez-vous ». Il n'a pas eu le temps de finir sa phrase que les flics étaient déjà sur nous à coups de matraques. Après nous sommes montés dans les tours et, une heure plus tard, qu'est ce que je vois à la fenêtre ? Tout le quartier encerclé par des CRS. « Oh ! c'est la guerre d'Algérie ou quoi ? ». Cela devrait suffire en principe. S'il insiste, il faut lui ajouter : « si on avait du travail comme tout le monde, on ne serait pas là à rouiller. Et d'abord, on n'a pas de locaux pour des activités à nous. Pas de boulot, pas de locaux et on n'arrête pas de nous faire des promesses. Au lieu de nous accorder ce que nous demandons, on nous envoie des flics ». Il faut arrêter là le témoignage. Mais il arrive qu'un journaliste soit plus sympathique que les autres et il peut en vouloir plus, une histoire à froid, pas à chaud, une histoire de vie. Mais cet entretien a besoin de plus de calme, il a lieu après toutes « les réunions de concertation avec les jeunes ». Il faut alors parler du père venu du bled il y a 35 ans ? En 63, tu es arrivé tout petit dans les bras de ta mère pour le rejoindre. Vous avez logé dans un appartement sombre, minable, avec des WC à l'étage et l'eau qui dégouline du plafond. Dix ans après, l'appartement HLM, le confort et tout ; et petit à petit, les pieds noirs sont partis et nous ont laissé dans ce « ghetto ». Certains ont fait les mêmes itinéraires que nos parents. Ils sont passé par des cités de transits et autres quartiers délabrés ». Plus tu parleras de ghetto et plus les journalistes seront contents. Quant à Harlem et le noir qui frime à l'intérieur avec son walkman, c'est pour les sociologues qui ont peur de l'ordinaire. Ce sont d'autres clients. Le ghetto c'est l'encerclement conjonctuel des quartiers, c'est le discours policé des politiques, repris par les extrêmistes de droite. Le ghetto c'est ce qu'on dit sur Dreux, et Aulnay-sous-Bois. Ce n'est donc pas une affaire d'espace clôturé et entouré de mystères. Il traverse toute la société française, indépendamment de l'origine de la parole. Car enfin, le ghetto mène jusqu'au bout de sa logique l'idéologie du droit à la différence et a horreur des frontaliers, des métissés, des exhibitionnistes, des étalages colorés et épicés des mutants et des transfuges, des « entre-deux », des « pas clairs et pas nets ». Par contre, il raffole de racines, de terroirs, de drapeaux, d'uniformes, d'ordre, de bornes, de gones et d'hexagones.

Certains sont nos amis, essaient de nous comprendre mais font trop dépendre notre destin de celui des murs. Ils cassent la muraille que nous avons quittée depuis belle lurette et qui n'est plus pour nous qu'un repaire, pour la rendre plus jolie, pour la réhabiliter. Ces personnes que nous comptons parmi nos proches et qui avec nos parents peuplent les coulisses de béton, nous les retrouvons dans les grands rassemblements qui succèdent aux opérations de couinage.

Avant le rush des journalistes, c'est le passage des responsables municipaux qui est le plus marquant. Ils passent juste après la bataille ; et quand ils arrivent c'est sur eux que les jeunes déversent leur colère verbale. C'est pour cela que le premier convoi municipal est celui des exécutants. Ils

ressemblent à ces « flak catchers » dont parle Tom Wolfe :

« Son boulot consiste à détourner sur lui les tirs destinés au type numéro un. Il est comme les pleureuses professionnelles que vous pouvez louer à Chinatown... De la même façon, ce bureaucrate à vie est prêt à prendre sur la gueule tout ce que vous pouvez lui envoyer ».

Ils sont au nombre de trois : Le chef, un français expérimenté, un maghrébin ancien prolo qui connaît plus les subtilités des débrayages d'atelier que les effets du couinage, et enfin un lascar issu du milieu, rusé et qui arrive toujours le premier pendant la bataille pour informer ses collègues ensuite.

Ce jour là, le quartier est désert. Quelques Conquistadors de banlieue sont perdus. C'est bien ici Monmousseau ? Disent-ils, inquiets en consultant pour la nième fois le plan de la ZUP fourni par les autorités : « Oui, c'est ici ! » leur répond un vieillard, « mais en ce moment tout le monde est à la réunion au Centre Social ».

Dans une salle immense, près de deux cents personnes se pressent, se serrent, tellement ils sont nombreux. Ils forment tous un grand cercle et leurs regards attentifs sont rivés à un orateur qui se trouve au centre, en face du micro. Il y a plusieurs catégories de personnes ; chacune est dans une posture particulière. Debout, contre le mur ou juchés sur des tables, les parents des « lascars », des travailleurs sociaux, des étudiants, des militants d'associations, des syndiqués, des écoliers.

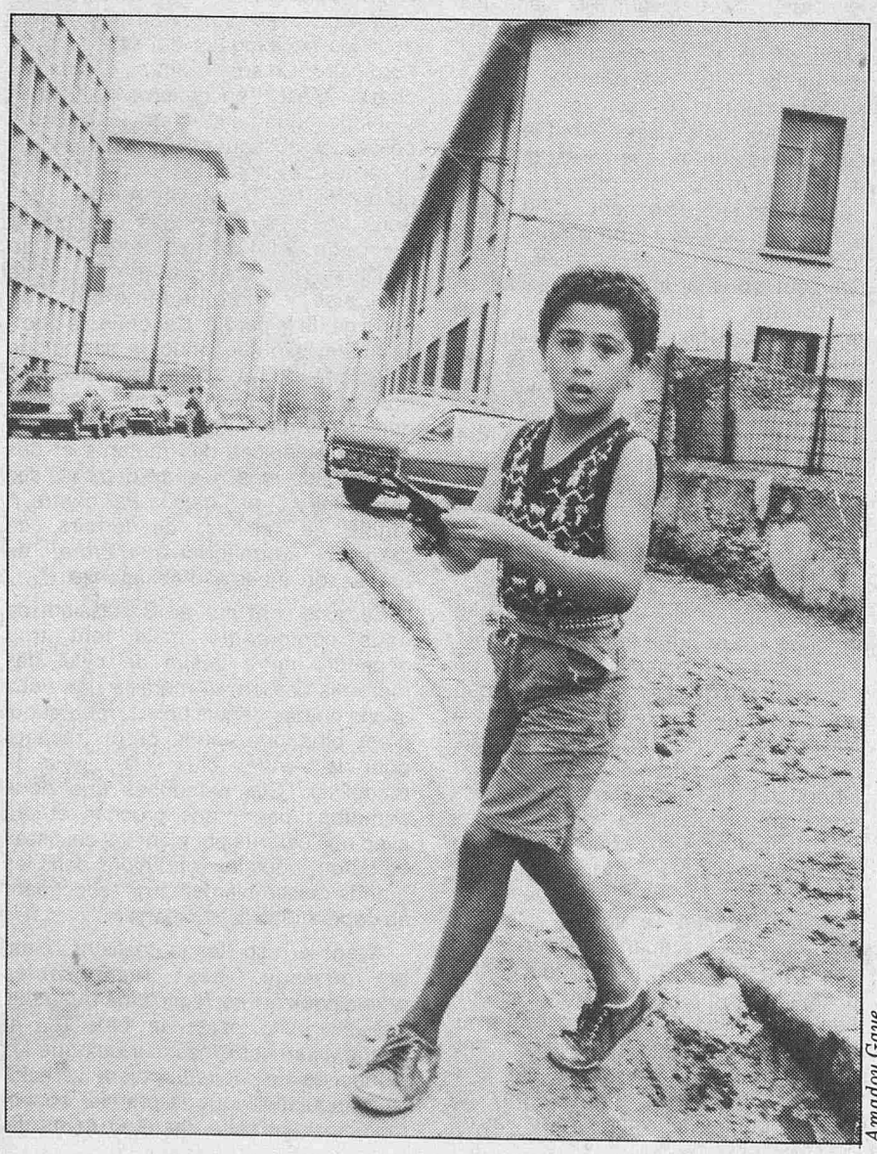
Au deuxième plan, assis, à même le sol, des jeunes des différents quartiers des Minguettes, de Bron, de St-Fons. Et enfin, les officiels sur des chaises : avocats, députés, médecins, prêtres, journalistes et les leaders du moment. Dans la foule qui entoure la scène où se trouvent les acteurs, beaucoup ont l'air perplexe et désolé qu'une fois de plus la ZUP soit au premier plan de l'actualité. Les visages sont de toutes les couleurs. Il y a des bruns, des blonds, des noirs, des bronzés, des jaunes. Les très rares étudiants maghrébins regrettent l'absence de cadres politiques capables de juguler le spontanéisme débordant et si frais de cette jeunesse désemparée. Les travailleurs sociaux sont solidaires par principe, mais préfèrent en donner confirmation à l'issue d'une réunion extra-professionnelle entre collègues. Pour l'instant, ils trouvent que cet incident vient encore remettre en question leur travail quotidien en vue de régler les problèmes. Les militants politiques de quartier jubilent parce qu'ils retrouvent enfin des « couches populaires exploitées » qu'ils recherchent depuis que mai 68 n'est plus qu'un souvenir.

Ces couches savent en plus « ce que c'est qu'une ville gouvernée par le PC ». Ils ont déjà téléphoné à leur centrale de Lyon pour commander un tract ultra rapide. Le texte peut-être du genre :

« Notre conviction c'est que laisser agresser les immigrés, ne rien faire ou le nier, c'est n'être plus rien, n'avoir plus rien à dire sur rien. Notre conviction c'est que ce n'est pas l'habit qui fait le moine, mais que l'on appelle ''Racisme ce qui est fait !'' »

Pas étonnant après ça que les Stirbois et autres Le Pen de province marquent des points. En principe, les utilisateurs des chaises doivent se lever à tour de rôle, aller vers le micro et prononcer les mots qui conviennent pour la circonstance. Mais ils préfèrent ne pas parler longtemps pour laisser la parole aux jeunes. Et comme ces derniers sont sortis très tôt de l'école et qu'ils n'ont eu le temps d'étudier ni Saint-Simon, ni les philosophes du XVIIIème siècle, ils se contentent de se présenter et de remercier l'assistance d'être là en ces durs moments. Règne un long silence ; personne n'ose parler... C'est alors qu'un organisateur génial pense au principe des histoires de vies. Et si on faisait témoigner les mamans ? se dit-il, en se grattant la tête nerveusement. Ainsi soit-il ! Et le couinage reprend de plus belle.

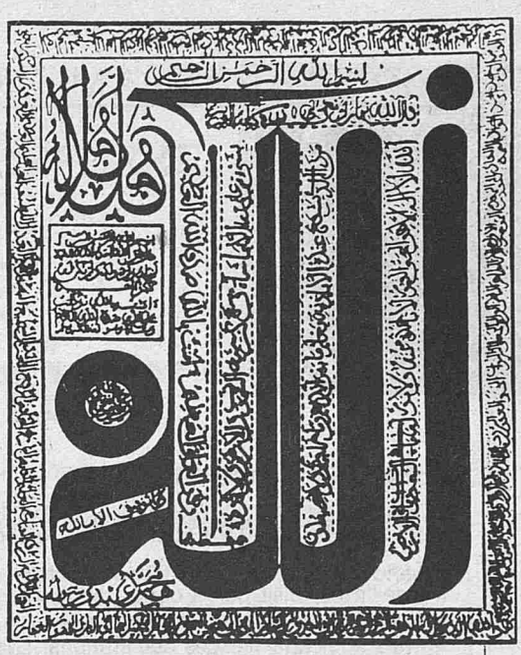
Abdelkader Belbahri
Lyon



Amadou Gaye

(*) Couiner : « Pousser des petits cris. Dire sur un ton aigu ». Larousse. Les jeunes des Minguettes l'utilisent pour dire : « faire des rodéos ».

(1) Les flics.



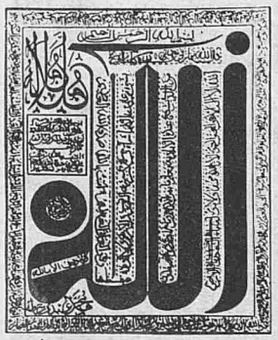
Gaston defferre repart en croisade. Dans une longue interview accordée à M.Lanzmann à l'occasion du numéro spécial des « Temps Modernes » consacré à l'immigration maghrébine, le Ministre de l'Intérieur affirme que l'intégrisme menace la France et que le développement de L'islam gêne la cohabitation entre les communautés. Presque en même temps, l'Imam Belmekki Mohamed Mekki annonçait la création d'un Consistoire Islamique de France, avec l'ambition de représenter tous les musulmans de ce pays et de s'opposer aux « menées extrêmistes ». Le débat et les polémiques reprennent ainsi de plus belle à la veille du Ramadan que des centaines de milliers de musulmans de France entament ce premier juin 1984.

BON RAMADAN, MONSIEUR LE MAIRE

L'opération a fait grand bruit, et ce fut ma foi, une très belle initiative. Elle s'appelait « l'Orient des Provençaux » et consistait en une série d'expositions, de débats et de rencontres étalées sur plusieurs mois et disséminées dans toute la ville de Marseille, retraçant l'histoire des relations entre la cité phocéenne et « l'Orient ». Quelque mois avant son inauguration, je rencontrais un ami animateur lors d'un déplacement à Marseille. L'exposition me dit-il, risque de ne pas avoir lieu car le Maire n'est pas d'accord sur son intitulé. Faut-il rappeler que le titre initial de l'exposition était : « Marseille et l'Islam », et c'est évidemment le mot islam qui aurait effarouché Monsieur le Maire. Vraie ou fausse, je n'ai jamais pu vérifier la confidence, mais elle révèle l'étrange rapport qu'entretiennent les Maghrébins de Marseille et « leur » maire, rapport fait de crainte, d'indifférence et de coups de gueule. Quant au premier magistrat de la ville, on a l'impression que ne sachant plus comment gérer ce nouveau Marseille qui est entrain de naître, il tente d'exorciser les faits... en se cachant derrière les mots. C'est ce qu'un autre ami, un français qui connait bien et l'immigration marseillaise et la municipalité appelle « le syndrome de la palissade ».

Mars 1983, un groupe de jeunes architectes érige, en plein « quartier arabe » de la Porte d'Aix une palissade devant un foyer Sonacotra fait de baraques préfabriquées. Sur la palissade, destinée à durer le temps des travaux entamés au quartier, une fresque représentant entre autres motifs, des palmiers. Colère du maire, réunions et engueulades matinales et la palissade est enlevée dans les 24 heures. Le palmier (motif islamique ? oriental ?) aurait, parait-il, choqué les Marseillais de souche. Là aussi, la démarche tient plus de la magie que d'une véritable politique : enlevons les palmiers

SUITE PAGE 22 ▶



▶ SUITE DE LA PAGE 21

et les électeurs seront rassurés. La violence de la campagne électorale de mars 1983 démontrera le contraire.

Les propos de M. Gaston Defferre sur « l'intégrisme » à Marseille ne faillit pas à cette tradition : refuser de voir les réalités en face et dire n'importe quoi car il n'y a pas d'autres termes pour qualifier ces déclarations. L'indignation ne servant à rien dans cette affaire — et un peu plus encore dans cette ville —, voyons les faits.

Près de cent mosquées et lieux de prière existent à Marseille, dont la plus importante, gérée par l'association Errahmania, se situe Boulevard Camille Pelletan. Il y a quelques années, cette association avait acquis un autre local, beaucoup plus important et sur lequel la mairie avait un droit de préemption. Le délai était passé depuis longtemps lorsque l'association avait fait l'acquisition du local qu'elle comptait transformer en mosquée mais aussi en école, bibliothèque..., les dirigeants étaient pour la plupart des commerçants honorablement connus et comptant des amis parmi les responsables proches de la municipalité. Pourtant Gaston Defferre refusera de les recevoir, tout comme il s'emportera lorsqu'il apprendra que l'association a acheté ce fameux local.

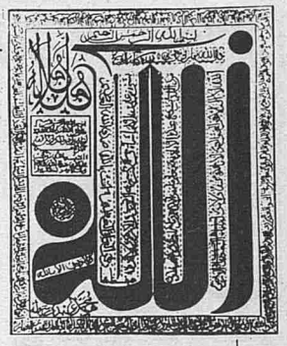
Errahmania est priée de renoncer à sa nouvelle acquisition et de se rabattre sur un lieu plus modeste ; elle accepte et c'est ainsi que la mosquée de la rue Camille Pelletan voit le jour. Ce ne fût pas de gaieté de cœur que les responsables d'Errahmania renoncèrent à leur projet de centre cultuel et culturel islamique, et aujourd'hui encore, ils espèrent bien l'édifier un jour. Après les récentes déclarations de M. Defferre, l'attente risque d'être un peu plus longue.

Le 31 décembre dernier, lorsque les deux bombes sautent à la gare Saint-Charles et dans le TGV, une rafle est organisée dans divers milieux islamistes à Aix et Marseille (cf. SF n° 84 mars 1984). Principale cible, L'ACOEIF, association 1901 proche du Mouvement de la Tendance Islamique tunisien. Trois mois après, quel est le bilan de cette affaire ?

Des sans-papiers ont été refoulés et les personnes en règle qui ont été arrêtées et inculpées ont été libérées pour être expulsées en vertu d'un arrêté d'expulsion pris par le Ministre de l'Intérieur. La justice n'a rien trouvé dans le dossier qui lui a été présenté, et sous le prétexte de lutter contre le terrorisme et l'intégrisme, on s'est débarassé de quelques opposants tunisien dont l'activité incommodait de plus en plus le consulat tunisien. La section aixoise de la Ligue des Droits de l'Homme et quelques avocats marseillais se sont émus de la procédure, mais qui en a entendu parler ? Bref, les dossiers officiels dans cette affaire semblent bien légers, comme l'étaient les déclarations de l'année dernière concernant « les chiites déstabilisant Citroën et Talbot ». Mais il y a cet entêtement à ne pas voir, rencontrer et discuter avec ces musulmans marseillais. Tout simplement parce que dans cette question de l'immigration à Marseille, il n'y a pas, ni en cette matière, ni dans les autres aspects tels le logement, le racisme... de réflèxions à long terme. D'autres personnes, y compris dans l'entourage proche du maire savent (et ne se privent pas de le dire) que l'islam, tout comme d'autres sensibilités et courants de l'immigration, fera inéluctablement partie du visage du « Nouveau Marseille » cher à M. Defferre. Alors bon ramadan, M. Le Maire.

Driss El Yazami Khammar ◆

Amadou Gaye



EXTRAIT DE L'INTERVIEW DE GASTON DEFFERRE

Le terrorisme en arabe coutumier

GASTON DEFFERRE. — Et puis nous assistons aujourd'hui à l'émergence d'un phénomène qui domine tout cela, et qui a changé les données des problèmes que nous connaissions déjà avec les immigrés, c'est le phénomène de l'intégrisme. Car, lorsque des Polonais, des Italiens, des Espagnols, des Portugais vivent en France et se font naturaliser — qu'ils soient catholiques, protestants, juifs ou athées, peu importe, ça les regarde...

CLAUDE LANZMANN. — Parce que ça a été le cas par exemple des Italiens : il y a eu un grand mouvement de naturalisation des travailleurs Italiens, des Polonais aussi.

— Cela ne pose pas de problème. Actuellement vous avez des descendants de Polonais, d'Italiens, d'Espagnols qui occupent des postes importants, un peu partout, qui ont des noms étrangers.

La religion musulmane a pris un caractère nouveau, en partie tout au moins, depuis que l'intégrisme s'est répandu. Aujourd'hui, et cela je l'ai constaté dans mes fonctions actuelles de ministre de l'Intérieur, les consignes venues d'Iran, traduites d'iranien en arabe banal (sic), coutumier (sic), sont des consignes d'agression, de violence.

Par exemple, à Marseille, dans les mosquées, on célébrait le culte musulman et c'était une excellente chose. Dans les quartiers où des mosquées ont été installées, notamment la mosquée principale, les Français, au début, ont beaucoup protesté, et puis après, au contraire, ils m'ont dit : c'est un élément de calme, de détente, etc. Mais, peu à peu, les intégristes prennent pied dans les mosquées, en deviennent les responsables ou les dirigeants, font du prosélytisme et de la propagande. C'est dangereux car ils peuvent être des relais quand des attentats sont perpétrés, et ça c'est vraiment intolérable. D'ailleurs, personne ne le tolère plus, et à juste titre. Cela rend, en outre, la cohabitation des communautés beaucoup plus problématique. Pour ne pas dire beaucoup plus difficile.

Elles prennent ces consignes ?

— Hélas, oui.

Et sur qui ?

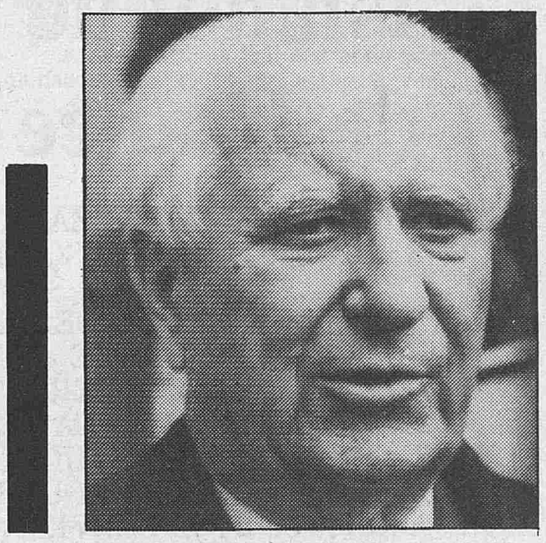
— Sur des musulmans.

Sur des musulmans de la première génération ? Des jeunes ?

— Sur des gens de toutes les générations. Et cela crée un véritable problème. Parce que les règles de l'Islam ne sont pas simplement des règles religieuses. Ce sont des règles de vie qui concernent le droit privé, le code civil, le mariage, le divorce, la garde des enfants, le comportement des hommes, le comportement des femmes, exactement à l'inverse de ce qu'ont voulu faire les féministes depuis un certain nombre d'années, par exemple, des conquêtes féministes. Ces règles vont à l'inverse de toutes les règles du droit français sur la garde des enfants en cas de divorce, à l'inverse des droits des femmes par rapport à leur mari. Et puis, en France, nous n'avons pas les mêmes habitudes de vie. Vous savez qu'à Beyrouth, les intégristes, dès qu'ils sont arrivés, ont vidé les caves des cafés, des restaurants, ont tout brûlé, ont commencé à brûler des livres, etc. Nous ne pouvons pas accepter un système d'intolérance intellectuelle, de pareils principes de vie. Le comportement des intégristes va alimenter le racisme, va aggraver la situation.

Donc, pour vous, c'est un véritable danger, réel, existant ?

— Outre les soutiens logistiques, l'aide matérielle apportée à ceux qui commettent des attentats, cela va vraiment provoquer un trouble, une inquiétude, une colère chez les Français, à cause des changements dans le comportement d'un certain nombre de musulmans qui, jusqu'alors, pratiquaient simplement leur religion, la pratiquaient pacifiquement. Et cela, les Français ne peuvent pas le supporter, personne ne peut le supporter.



Attentats, vous voulez parler de quels attentats ?

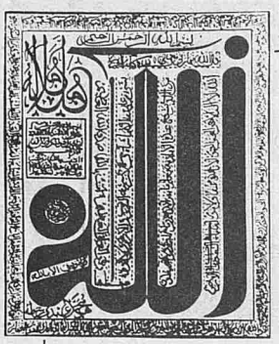
— L'attentat de la gare Saint-Charles à Marseille le 31 décembre dernier qui aurait pu provoquer des dizaines de morts. Pour l'attentat du TGV, si la bombe avait éclaté quelques minutes plus tôt ou quelques minutes plus tard, à l'occasion par exemple d'un croisement de trains, si les deux trains avaient déraillé, cela aurait été une catastrophe affreuse.

Est-ce qu'on ne peut pas imaginer que ce soient des Iraniens qui soient venus spécialement ?

— C'est possible. Si les exécutants n'avaient pas, quand ils sont venus en France, trouvé une aide matérielle, n'avaient pas été logés, hébergés, si leur fuite n'avait pas été facilitée, ils n'auraient peut-être pas pu agir.

Le gouvernement algérien est très conscient de tout cela : le grand grief du gouvernement algérien contre Ben Bella, provient de ce que Ben Bella était devenu l'agent de l'intégrisme et qu'il menaçait de déstabiliser l'amicale des travailleurs Algériens en France. J'ai aidé cette amicale à s'installer dans un local près de la gare de Marseille. Mais si cette amicale qui est très tenue par le FLN tombe sous l'influence de l'intégrisme, cela se retournera contre le gouvernement algérien.

SUITE PAGE 24 ▶



▶ SUITE DE LA PAGE 23

Moi, j'avais le sentiment que les Maghrébins, aussi bien d'Algérie que de Tunisie ou du Maroc, étaient quand même moins sensibles à cette pression intégriste iranienne, khomeiniste, que les autres.

— Et bien, ça commence !

Si on pouvait imaginer un Islam non intégriste, est-ce que cela changerait beaucoup les choses ? A votre avis, intégrisme et Islam sont-ils fondamentalement liés ?

— Non, l'Islam n'a pas toujours connu l'intégrisme. Et pendant longtemps, les pays islamiques intégristes n'ont pas cherché à exporter leur type de foi. Mais maintenant, avec Khomeini, c'est le cas. Je voudrais d'ailleurs ajouter une chose. Comme Khomeini a déjà fait beaucoup de propagande dans les pays d'Afrique du Nord et dans les pays du golfe, en Arabie Saoudite, dans les émirats, etc., si demain il réussit à renverser ces régimes, c'est-à-dire à interrompre la fourniture de pétrole en Occident il créera un risque sérieux de guerre. Le vrai danger de guerre, ce n'est pas le Liban, ce n'est pas le Tchad, c'est l'intégrisme et le Golfe Persique.

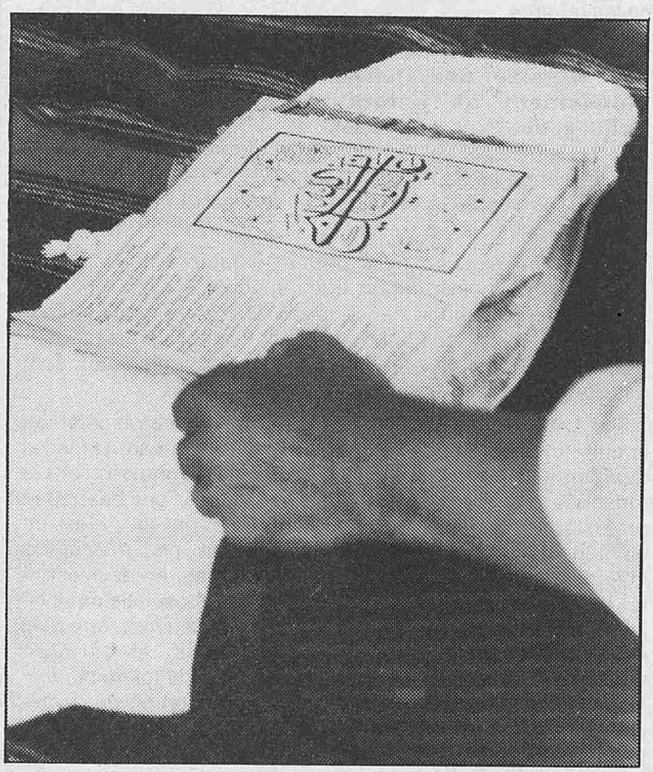
Consistoire islamique de France

IL Y A TROIS ANS, SI HAMZA BOUBAKEUR, RECTEUR DE LA MOSQUEE DE PARIS, TENTAIT DE METTRE SUR PIED « LE CONSEIL SUPERIEUR DES AFFAIRES ISLAMIQUES DE FRANCE ». CE FUT UN ECHEC. LE 9 MAI DERNIER, L'IMAM BELMEKKI PRESENTAIT A LA PRESSE « LE CONSISTOIRE ISLAMIQUE DE FRANCE », UNE INITIATIVE QUI SUSCITE DEJA REMOUS ET RESERVES.

Pour l'Imam Belmekki, l'islam de France souffre de trois maux principaux : les ingérences étrangères qui veulent « implanter en France des idées et favoriser des actions n'ayant aucun lien avec les préceptes de l'islam », l'absence de formation des imams, et enfin l'inexistence d'une structure représentative et reconnue comme telle par les autorités françaises. Le Consistoire Islamique de France (CIF) serait donc né pour pallier ces déficiences et pour s'occuper, au passage, du marché des produits « hallal » (licites) destinés aux consommateurs musulmans, un marché fort juteux, et qui intéresse apparemment beaucoup de monde.

Face à cette situation, des dizaines d'imams « de la base », a expliqué l'Imam Belmekki, se sont réunis et ont créé le CIF, une association 1901, dont le bureau est composé exclusivement de musulmans de nationalité française. Un conseil supérieur religieux, composé de vingt imams, complète la structure, et quelques personnalités, dont le cheikh Abou Bakr Jaber Al Jazairi (théologien et imam à la mosquée de Médine en Arabie Séoudite) soutiennent l'initiative.

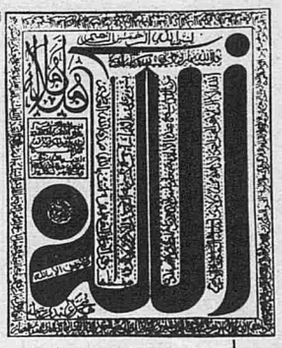
Premier objectif du CIF : se faire reconnaître par les autorités françaises comme un interlocuteur crédible ; l'Imam a ainsi sollicité une audience au Président de la République.



Deuxième ambition : créer un institut religieux pour former des imams, s'occuper de l'instruction religieuse des jeunes et des pélérinages à la Mecque. Enfin, les initiateurs du CIF entendent établir « une normalisation des produits alimentaires destinés aux consommateurs musulmans ». Cinq pour cent, seulement, de viande consommée par les musulmans de France, a expliqué M.Belmekki, est licite. C'est à en croire certains, l'unique dessein du CIF et c'est cela qui expliquerait la présence fort active d'un certain M.Chapuis tant dans la préparation de la conférence de presse que lors de son déroulement. Ce genre de rumeurs laissent froid l'Imam Belmekki qui semble beaucoup plus préoccupé par la présence « d'étrangers » à la tête de la Mosquée de Paris, une fonction qui, à l'entendre, lui revient de droit puisqu'il a été « élu imam des musulmans français par de nombreuses associations ». De rumeur en polémique, le Consistoire est décidement mal parti.

DEK ◆

Marianne et...



LA CREATION DU CIF, CONSISTOIRE ISLAMIQUE DE FRANCE, INTERVENUE AU MOMENT OU LE DEBAT SUR L'ISLAM HEXAGONAL EST RELANCE PAR LES DECLARATIONS DE M. GASTON DEFFERRE AUX « TEMPS MODERNES », POSE DE NOUVEAU UNE QUESTION QUE DE NOMBREUX MUSULMANS ET OBSERVATEURS EVOQUENT ASSEZ SOUVENT : EST-IL POSSIBLE DE CREER UNE STRUCTURE REELLEMENT REPRESENTATIVE QUI PARLE AU NOM DE TOUS LES ADEPTES DE LA DEUXIEME GENERATION DE CE PAYS ?

En d'autres termes, l'islam de France peut-il s'institutionnaliser, se fondre en une instance unique et indépendante des états ? Le gouvernement français souhaiterait, nous a-t-on dit, l'émergence d'une telle institution qui aurait le double avantage de contrecarrer les agissements des gouvernements musulmans et de contrer « les menées des groupes intégristes ». Le CIF semble à première vue correspondre à cette double exigence, et l'imam Belmekki, son principal initiateur, n'a pas manqué d'insister lors de toutes ses interventions, sur son opposition aux gouvernements « étrangers » et aux groupes « extrêmistes ». L'offre de services du CIF au gouvernement français a ainsi été clairement affirmée. Le hic est qu'il n'est pas certain du tout que ces autorités aient une position unifiée. Entre Gaston Defferre pour qui la cause est entendue (« les intégristes sont partout ») et le Quai d'Orsay, qui a commandé une étude sur les musulmans de France, il y a plus qu'une différence d'approche et de sensibilité.

Entre le Ministère de la Culture et Mme Georgina Dufoix qui se retranchent derrière la laïcité de la République, et M. Courrière, Secrétaire d'état aux rapatriés qui, de Carcassone, finance pratiquement l'émission islamique de TF1, il y a deux démarches radicalement différentes ; les uns s'abstenant d'intervenir, les autres se préoccupant des voix de ces électeurs extèrieurement français mais de plus en plus musulmans (croyants).

Les gouvernements des pays d'origine des immigrés musulmans ont eux aussi, et de tout temps désiré coiffer cet islam expatrié, tout comme ils avaient mis en place, dans les pays mêmes, des organismes de contrôle et de régulation. Dans les années soixante, cette politique se limitait à l'envoi périodique d'imams et au soutien à la création de quelques lieux de culte. Avec l'émergence, ces dernières années, des mouvements islamistes (surtout au Maghreb) ces états sont passés à une phase plus active, dont l'exemple le plus éloquent a été la succession, à la tête de la Mosquée de Paris, du Cheikh Abbas, de nationalité algérienne, en remplacement de Si Hamza Boubeker: Là aussi, il y a loin entre les désirs et les réalités. On peut bien contrôler telle grande mosquée, et ne rien saisir des divers mouvements et acteurs qui animent la scène islamique de France, et la Mosquée de Paris n'est plus depuis longtemps le centre principal de toutes ses activités. L'islam s'est développé dans l'hexagone loin des calculs des uns et les craintes des autres, empruntant des itinéraires souvent non prévus et épousant les réalités sociales et économiques des communautés d'origine musulmane, mais confrontées à une societé radicalement différente.

Cette diversité, qui fait toute la richesse de l'islam en France, est à mettre en parrallèle avec la diversité des pays d'origine eux-mêmes, pour ne pas dire des différentes régions d'origine, sans oublier de tout replacer dans le contexte dans lequel ces musulmans vivent et le statut social qui est le leur. Tous ces éléments font que cette communauté (ces communautés serait plus juste) est plutôt « bigarrée », et qu'elle constitue à elle seule une sorte « d'arc-en-ciel » (au sens où l'entend Jessie Jackson), difficilement réductible à

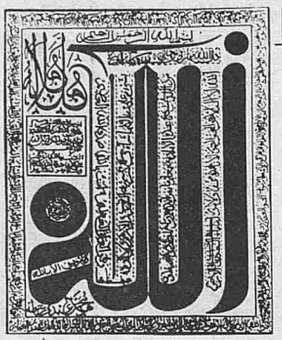
SUITE PAGE 26 ▶

Belmekki Mohamed Mekki: adjudant-chef et Imam

Agé d'une quarantaine d'années, l'imam Belmekki est né en Algérie. Après des études coraniques dans son village, M. Belmekki fréquente les cours des Oulèmas à Constantine et part suivre en « auditeur libre » les cours de l'Université théologique de la Zeitouna où il restera deux à trois ans. Revenu en Algérie, il entame une carrière militaire dans l'armée française qui l'amènera après 1962 en RFA puis au Tchad. Instructeur à l'école militaire de Montpellier durant sept ans, l'adjudant-chef Belmekki est en même temps imam de la mosquée de la ville ; ce lieu de culte, une salle prêtée par l'évêché, ne va bientôt plus suffire, vue l'affluence des fidèles, et les musulmans de Montpellier désirent construire une véritable mosquée. En septembre 1979, le maire socialiste de la ville, M. Georges Frêche leur promet un terrain. Le dossier traine, et l'imam Belmekki appelle à de nombreuses marches contre le maire, accusé par l'imam de « défavoriser les Français musulmans ». Monté à Paris il y a un an et demi, il est actuellement employé de la Ville de Paris et fréquente de nombreuses mosquées, puisque « ma mosquée, celle du Vème arrondissement est occupée », dit-il, « par des étrangers ».

Animant deux émissions hebdomadaires sur Radio Arabe de Paris, une radio libre non-dérogée, M. Belmekki se retrouve à plusieurs reprises à latête de manifestations revendiquant une « fréquence musulmane ». Avec la création du CIF, cet homme à l'itinéraire singulier, se trouve propulsé sur le devant d'une scène particulièrement complexe, et à un moment où les pires délires sur l'islam de France côtoient les meilleures initiatives.

D.E.K.◆



▶SUITE DE LA PAGE 25

un seul « type » réfractaire à toute tentative d'unification, qu'elle vienne « de la base » comme l'affirme M. Belmekki, ou qu'elle vienne « d'en haut », comme on a l'habitude de désigner les tentatives de contrôle émanant des différents états.

Et pourtant, et ce n'est pas le moindre des paradoxes dans cette affaire : M. Gaston Defferre, Belmekki et les autres pays d'origine se retrouvent dans la même démarche ; qui consiste à tenter de réduire l'Islam en France, à un seul de ces aspects, alors qu'il s'entête à demeurer varié et multiforme.

Car comme le dit joliment un ami mouride : « l'Islam est comme un liquide, qui prend la couleur et la forme du récipient qui le reçoit ; comme il a épousé la marmite arabe et la calebasse africaine, il épousera la casserole française. »

Il faudrait être bien naïf pour espérer fondre dans un seul moule des sensibilités aussi différentes que celles d'un Français « de souche », converti à l'islam par séduction intellectuelle pour une des nombreuses écoles soufis, avec la démarche d'un fils de « Français Musulmans » qui recherche avant tout dans cette religion, une identité que l'histoire et le destin de ces parents ont quelque peu malmenée.

Tout comme il est difficile de concilier l'expérience d'un étudiant qui cherche dans l'islam, une réponse à l'arriération et au despotisme dans son pays, avec celle d'un travailleur africain, qui ne surmonte les difficultés de l'exil que grâce à la solidarité mouride, ou du travailleur maghrébin isolé qui trouve, en général dans les rangs du mouvement « Foi et pratique » une compensation à l'échec de son projet migratoire.

Autant de visages, d'itinéraires et d'approches très différentes, qui n'autorisent personne à continuer ce genre d'amalgame.

Car, et à supposer qu'il existe « une internationale intégriste » elle ne pourrait que se perdre dans le champ social français. Alors que dire de M. Gaston Defferre, ou même de M. Belmekki et d'autres...

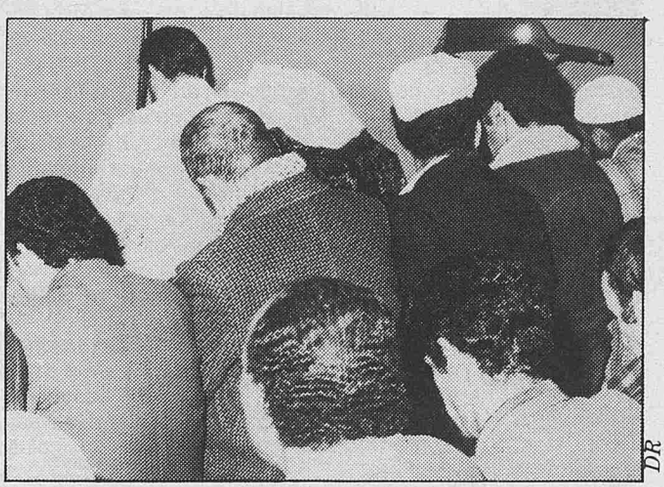
D.E.K.◆

La France, l'Islam et le Tiers-Monde

SE REND-ON ASSEZ COMPTE DE NOS JOURS, EN FRANCE, PARMI LES HOMMES POLITIQUES, DANS LES MEDIAS, DANS LES EGLISES, QUE LA FAÇON DONT TROP SOUVENT ENCORE ON PARLE DE L'ISLAM, CONTRIBUE A SUSCITER DANS L'OPINION PUBLIQUE UNE ATTITUDE NEGATIVE ENVERS LA COMMUNAUTE MUSULMANE ET EN PARTICULIER ENVERS LES MUSULMANS QUI VIVENT DANS NOTRE PAYS, QU'ILS SOIENT FRANÇAIS OU ETRANGERS?

Je ne citerai à ce propos qu'un seul exemple. Il y a quelques semaines, sur une des chaînes de la télévision française, tandis qu'on nous expliquait que les attentats terroristes du 31 décembre dernier, à Marseille et dans le T.G.V. « étaient sans doute l'œuvre des intégristes Musulmans », on nous montra des images représentant des Maghrébins dans les rues de Marseille, une mosquée de cette ville et des Musulmans en prière. J'ai pu constater que de telles images accompagnant un tel commentaire, ont conduit certains téléspectateurs à faire un désolant amalgame entre terrorisme, religion musulmane et immigrés. Et l'on pourrait hélas multiplier de tels exemples.

Il ne s'agit pas de nier que dans les sociétés musulmanes — comme dans toutes les autres, quelles que soit leur religion ou leur idéologie — il existe des courants qui utilisent abusivement la religion pour justifier l'injustifiable.



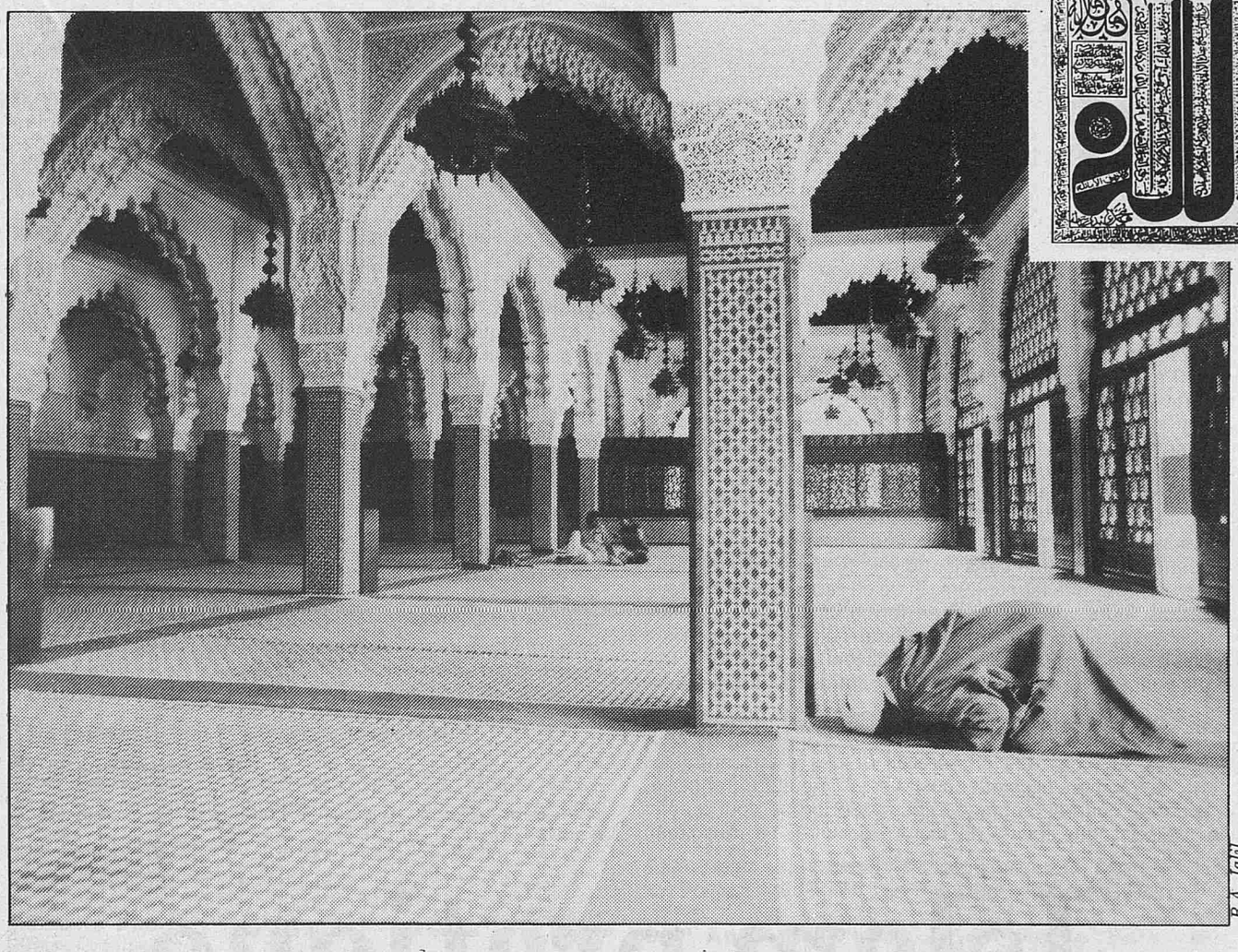
DR

Mais la vérité, est que le coran appelle à la justice, à la miséricorde, à la paix, et que d'un bout du monde à l'autre, des centaines de millions de musulmans et musulmanes trouvent dans leur foi la source des plus hautes valeurs morales, sociales et spirituelles.

La communauté musulmane qui vit dans notre pays a certes, des liens culturels et religieux avec le monde Arabe, le Maghreb, l'Afrique noire, le Tiers-Monde. Mais bien loin d'être inquiétante, cette situation constitue pour la France une chance et un appel. Car les musulmans qui vivent parmi nous peuvent nous aider à mieux comprendre les relations Nord/Sud, le drame du Proche Orient, et la juste cause du peuple palestinien.

Comme les autres familles spirituelles de notre pays — et avec elles — la communauté musulmane a beaucoup à nous apporter. Saurons-nous accueuillir ses valeurs et entendre sa voix ? C'est là une question fondamentale, non seulement pour l'équilibre de la société française, mais pour l'avenir des relations internationales.

Père Michel Lelong◆



B.A. Jahl

Pour une maison de l'Islam

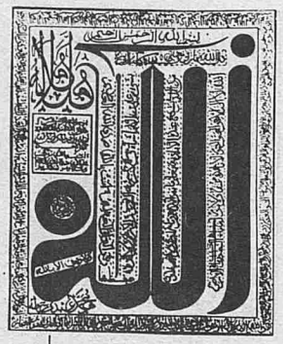
LA COMMUNAUTE MUSULMANE EN FRANCE, SI SINGULIERE SOIT-ELLE, SE DIVISE EN DEUX CATEGORIES: CELLE QUI EST FRANÇAISE PAR LE CHOIX DE LA NATIONALITE OU DU FAIT DE LA NAISSANCE DES MEMBRES LA CONSTITUANT.

L'autre communauté sœur, elle en émigration, est composée de différentes nationalités : maghrébine, arabe, pakistanaise, turque... Il faut dire que ces deux communautés sœurs puisent leur référence dans les mêmes sources pour leur vie quotidienne et sociale. Mais il existe une différence de taille dans les rapports et les relations avèc l'Etat français laïc de l'une de ces communautés, à savoir la communauté musulmane française. Cette communauté qui a fait ce choix (qui reste à définir) d'ordre culturel, social, politique ou tout simplement de circonstance fait partie intégrante de la nation. On constate par contre une absence dans la vie politique française de cette communauté, qui reste une communauté muette quant à son expression politique.

Elle se trouve tout simplement marginalisée, et absente de la scène politique nationale. Certes il existe des associations cultuelles, culturelles et sportives, etc., mais elles sont tellement hors circuit que cela ne vaut même pas la peine d'en parler. Quant à la concertation sur les problèmes importants, il y a mise à l'écart de cette communauté, dont il ne faut pas oublier qu'« elle vote et qu'elle représente un capital important en nombre de voix ». Malgré cette force électorale, la reconnaissance de sa singularité et de son droit à l'existence en tant que partie intégrante de la communauté nationale, n'apparait pas très clairement dans les discours politiques et économiques. Il faut dire que dans l'inconscient des politiques restent gravée l'idée de l'indigénat de cette communauté et de son état second d'éternel « assisté ».

Pourquoi cette communauté « ghettotisée et « gourbisée » ne dispose d'aucune structure ni de lieu pour vivre et affirmer cette existence culturelle. Aux demandes formulées auprès des autorités pour l'attribution de tels lieux, la réponse est toujours la même « vous avez des mosquées ». Ce qui laisse apparaitre un grand paradoxe et qui évite que l'on réponde concrètement. C'est là du grand art, pour réintroduire la confusion dans les esprits et faire l'amalgame entre l'identité culturelle et la pratique rituelle aussi louable soit-elle. Que Messieurs les responsables de ce pays se rendent compte que l'islam n'est pas simplement « un phénomène religieux. C'est une civilisation de l'universel ». On constate, par ailleurs, l'existence d'une maison du rapatrié (pied-noir),

▶



▶ SUITE DE LA PAGE 27

l'ouverture tout dernièrement d'un institut kurde à Paris, avec l'aide du ministère de la Culture et, c'est là une bonne initiative. Est-ce une vue de l'esprit que de penser à la création d'une maison de l'Islam ou des musulman(e)s de France à Paris ? Il y aura bientôt un Institut du Monde Arabe, création de la France et des gouvernements Arabes avec des fonctions et une mission précises qu'il ne faut pas confondre avec la demande de la communauté. Celle-ci souhaite un organisme dont la gestion lui reviendrait, et où les membres de cette communauté dans leur diversité viendraient apprendre et comprendre leur culture. Et de ce lieu, ils pourront faire entendre leurs voix, mettant en forme et élaborant ce que certains appellent déjà la « troisième culture », expression réelle d'une identité singulière retrouvée qui serait à la fois musulmane et française à l'instar des autres communautés.

A ce moment on passerait du projet et des promesses à la réalité concrète. Dans un tel lieu, s'il existe un jour, pourront se créer des passerelles et des ponts entre les cultures traditionnelles et ancestrales et la culture française. L'échange culturel tant recherché et tant prôné pourra enfin se réaliser, cette fois-ci de façon égalitaire. Le musulman français de par son histoire a souvent été réduit à l'état d'indigence et de quémandeur, on lui a maintes fois dit qu'il était l'intrus, celui qui venait prendre et ne rien donner. Il se trouve mis dans une situation d'infériorité qui fait naitre en lui un complexe. Qui l'amène à occulter sa propre origine civilisationnelle. Il ignore ou feint que sa civilisation a contribué à l'essor culturel et scientifique de l'humanité de son temps. De ce fait, qu'il le veuille ou non, il demeure le dépositaire d'un patrimoine culture important, et, il peut apporter sa contribution à côté des autres sans aucun apriori imbécile et sectaire. Le langage insolite sur cette communauté par les membres du GRECE a de quoi nous inquiéter, c'est ainsi, que pour eux, la présence de cette communauté est perçue comme une menace « pour la France pure » de M. de Benoist.(1)

Le musulman français, conscient de son rôle de médiateur entre les deux cultures, participe par cette simple démarche de dialogue à abattre les symboles de l'oppression et de l'intolérance dans sa vie de tous les jours. Que les adeptes de la gachette facile, ceux de la « race pure » aillent faire un tour dans les cimetières où reposent les « sacrifiés » de la première et de la seconde guerre mondiale, et qu'ils lisent les noms inscrits sur les pierres tombales... Oui, ces morts, sont les grands-parents des enfants de la nouvelle génération qui vous posent problème ! Ces morts qui ont donné leurs vies pour ce pays qui à l'époque n'était pas le leur ! Ils ont participé, ainsi, à votre libération. Ils sont morts en luttant contre l'horreur et le fascisme qui opprimaient la France. Cette réalité ne doit pas être oubliée, elle fait partie de l'histoire de ce pays.

Dr. Ahmed Fouatih ◆

(1) Article de Robert Solé, Le Monde du 17/4/84 « Le ''tiers-mondisme'' de la nouvelle droite ».

Islam pratique

ASSOCIATIONS CULTURELLES ET LIBRAIRIES ISLAMIQUES, SOCIETES SAVANTES OU INSTITUTIONS PARA-GOUVERNEMENTALES, VOILA LE REPERTOIRE DES PRINCIPAUX LIEUX DE DOCUMENTATION ET D'ACTIVITE « ISLAMIQUES » EN FRANCE.

Association pour l'avancement des études islamiques 28, rue de Bourgogne — 75007 Paris.
Fondée en 1957 à l'initiative de Régis Blachère, l'association a pour but « la promotion de toutes les activités à caractère scientifique et culturel susceptibles de contribuer au développement des recherches concernant le monde et la civilisation islamiques de l'Islam », notamment par la tenue, tous les deux ans de colloques internationaux. Cinq colloques se sont ainsi tenus, dont le dernier a eu lieu en septembre 1983 et portait sur : « L'Islam en Europe à l'époque moderne ». Les travaux de ces rencontres sont publiés et peuvent être obtenus en s'adressant à l'association.

Société d'études Ismaeliennes 147, boulevard Raspail —75006 Paris. Tél. : 326.74.10.
Cette association a pour objet de « promouvoir l'information et la formation sur l'Islam spirituel, et plus particulièrement sur ses écoles chiites ismaéliennes mais aussi sur la spiritualité comparée ». L'adhésion à la société est ouverte à tous, indépendamment de l'appartenance confessionnelle. En mai 1983, la société avait organisé à Chantilly le « premier séminaire sur la pensée ismaélienne et comparée » et elle prépare actuellement son deuxième séminaire qui aura pour thème : « le concept d'Imamat en Islam » (Octobre 1984). D'autres activités (conférences, projections de films, lectures publiques en présence des auteurs...) sont proposées aux membres et au public ; se renseigner auprès de la société.

Groupe de Recherche Islamo-Chrétien : GRIC :
Groupe de réflexion d'intellectuels musulman(e)s, de chrétien(ne)s et de protestant(e)s sur des thèmes actuels. Le GRIC se veut à la fois forum et carrefour où peuvent s'élaborer des réflexions communes sur les problèmes que connaissent les musulman(e)s et les chrétien(ne)s.
Actuellement le groupe travaille sur la sécularisation, débat déjà ancien pour le christianisme mais qui interpelle les musulman(e)s vivant en France. Cette question d'actualité intéresse ceux qui ont à affronter des systèmes de pouvoir se voulant laïcs. Au sein du groupe, la confrontation, l'esprit d'écoute et le sens critique animent les débats. Chacun des membres avec sa personnalité, son savoir, son passé, ses préoccupations apporte une dimension nouvelle à la connaissance des problèmes posés. Le respect est une règle absolue, chacun respecte l'autre dans sa totalité en sa qualité

B.A. Jalil

de différent, de ce fait une compréhension mutuelle s'établit sans problème. Y participent des intellectuels tels le père Lelong, Ahmed Fouatih, Sadel Sellam, le père Serain, le père Cuoq...

LES LIBRAIRIES ISLAMIQUES DE PARIS

Librairie Sabek, 6, rue Christiani, 75018. Métro Barbès Rochechouart ou Chateau Rouge.

Librairie El Najah, 91, rue Jean-Pierre Timbaud, 75020. Métro Couronnes.

Librairie Badr, 106, rue Jean-Pierre Timbaud, 75020. Métro Couronnes.

Librairie Nefertiti, 95, rue Jean-Pierre Timbaud, 75020. Métro Couronnes.

Dar Al Karawan, 3, rue Morand, 75020. Métro Couronnes.

Librairie Al Maarifa, 3, rue Léon, 75018. Métro Chateau Rouge.

Librairie Islamique, 3, rue Caplat, 75018. Métro Chateau Rouge.

Librairie Islamique, 106 Boulevard de Ménilmontant, 75020. Métro Ménilmontant.

Dar Assalàm, 20, rue Daubenton. 75005.

MAISONS D'EDITION SPECIALISEES

Editions de l'œuvre, 56 bis, rue du Louvre. 75002. Tél. : 556.10.17.

Editions Touggy, 30, rue René Boulanger. 75010. Tél. : 206.06.13.

Association française des arabisants : 40, avenue d'Iéna — 75016 Paris.
L'AFBA créée en 1973 regroupe 300 adhérents environ, chercheurs, journalistes, enseignants, etc., travaillant au sein d'institutions françaises, et pour qui, l'arabe est un élément professionnel décisif. Son but principal entre autres est de promouvoir les études arabes en France. Elle organise chaque année des journées d'études, participe à diverses manifestations intéressant le monde arabe, et intervient auprès des ministères, celui de l'Education Nationale en particulier, comme force de suggestion et de dialogue... Ne bénéficiant d'aucune subvention, en dehors des cotisations de ses membres, l'association publie un annuaire et un bulletin : « l'arabisant » qui paraît deux fois l'an.

Secrétariat des relations avec l'Islam : 71, rue de Grenelle — 75007 Paris. Tél. : 222.03.23.
Le S.R.I. dont le père Serain explique par ailleurs dans ce dossier les objectifs, organise trois fois par an des sessions de connaissance de l'Islam et publie trois fois par an, une lettre d'information. Abonnement annuel : 20 francs.

Association pour la promotion des recherches sur l'Islam et les Musulmans d'Occident. 22, rue Joliot-Curie — 69005 Lyon.
Présidée par M. Ali Merad, elle publie un bulletin : « L'Islam en Occident — aujourd'hui-demain — ».

Association des étudiants islamiques en France : 23, rue Boyer Barret — 75014 Paris. Tél. : 542.86.32.

Les Amis de l'Islam, 54, avenue Henri Barbusse — 93700 Drancy. Tél. : 832.86.74.

France-Islam : 59, rue Claude Bernard — 75005 Paris.

Scouts et guides musulmans de France. Association des jeunes musulmans de France : 58, avenue de Choisy — 75013 Paris.

Commission « Eglise-Islam » Fédération protestante de France — Président/Pasteur Pierre Chrétien : 47, rue de Clichy — 75009 Paris. Tél. : 874.15.08.

Institut du monde arabe : 40, rue du Cherche Midi — 75006 Paris. Tél. : 549.04.30.

Ligue Islamique mondiale : 22, rue François Bonvin — 75015 Paris. Tél. : 273.05.48 ou 306.79.22.

L'Association des étudiants et des stagiaires Mourides : 41, rue Robespierre — 93170 Bagnolet.
Créée en 1974, elle édite un journal bi-mensuel : « N'Diggel ». L'association organise des conférences et des sessions de formation sur l'Islam, et surtout, sur la pensée du Cheikh Ahmadou Bamba. Les centres du mouridisme sont des écoles de vie où l'on apprend le sens aigü de la solidarité par l'adage « chacun pour tous et tous pour chacun ». L'aspect social est mis en avant dans la doctrine du Cheikh, et le travail et la pensée vont ensemble.

A.F. ◆

Vénus Khoury-Ghata

Anne Pinson

«Je traîne mon Orient avec moi»

Vénus Khoury-Ghata est Libanaise, poétesse et romancière. Elle vit en exil à Paris depuis plusieurs années. Elle a froid. Vénus Khoury-Ghata est chrétienne mais elle répète qu'elle est arabe, que ses poèmes écrits en français sont de la poésie arabe, que ses romans de langue française sont des romans arabes. Le travail de passage d'une langue à l'autre lui permet de supporter l'exil. C'est la mer dit-elle, qui l'a réconciliée avec la France... Elle parle ici de son exil au quotidien, avec humour et gravité.

Les deux premières années, j'ai traîné dans cette maison, enveloppée d'une grosse robe de chambre en laine des Pyrénées, de châles, de bas de laine. Je répétais — qu'est-ce que je suis venue faire dans ce pays ? — Le soleil, je le guettais, je disais — voilà le soleil, le soleil s'est couché, le soleil se lève, on n'a pas vu le soleil aujourd'hui... — Un jour j'ai décidé de ne plus m'occuper du soleil de Paris. Ici le soleil n'est pas le soleil. Je supportais mal la discipline des queues de cinéma, se mettre en ligne derrière les autres à la boulangerie... Ces petites choses me rendaient malade. Je voulais rentrer chez moi. Dans cet appartement très parisien dès que je suis entrée, j'ai jeté mes tapis par terre, des coussins arabes. J'ai exposé des cuivres comme dans une tente de bédouin. J'ai une maison dans le midi où je peux écrire. Elle est pleine de divans comme chez nous. C'est une maison sur la Méditerranée. Je vois les vagues, je me dis que la même vague va au Liban et je peux écrire huit heures par jour. J'ai besoin de la même vague, de la même ligne de terrain... Il faut que je cuisine arabe pour me sentir une place.

Il a fallu que je transpose ma nourriture. Les premières années de ma vie ici je recevais les amis de mon mari. Je me croyais obligée de leur faire des gratins et des rôtis. Du jour au lendemain j'ai acheté tous les ingrédients de la cuisine libanaise et j'ai fait les plats de chez nous. Les amis de mon mari, lorsqu'ils venaient chez moi mangeaient arabe. Chez moi je m'habille en Djellaba. C'est comme ça que je veux vivre.

Dans cet appartement je tiens aux tapis et aux cuivres. Les tableaux sont à mon mari. C'est lui qui m'a fait découvrir la peinture moderne occidentale. Je ne voyais rien chez Miro ou Bazaine ou Ubac. Je me suis habituée. Je préfère les peintres libanais qui font de la peinture moderne en s'inspirant de la calligraphie arabe, les Irakiens aussi. J'avais des toiles d'eux à Beyrouth. La maison a été pillée, vendue... Tout est perdu.

LE RÊVE DU PARC-MÈTRES

Je me rappelle un rêve où je me sentais persécutée par les parc-mètres, par les horaires, par l'école de ma fille. J'étais prisonnière de l'heure, de la règle, de la clé de la maison. Là-bas il y avait toujours quelqu'un à la maison. Ici j'ai dû appeler les pompiers plusieurs fois. J'ai rêvé que dans ma chambre il y avait un parc-mètres à alimenter régulièrement. Mes amies libanaises se sont mieux habituées que moi à ces contraintes. Il m'arrive de faire douze heures de train pour aller voir la Méditerranée à Port la Galère pour les vagues. C'est un village face à la mer. Je regarde le soleil. J'échappe à l'extérieur à ce qui me fait souffrir ici, en vivant libanais dans mes murs, en mangeant libanais, en appelant mes amis libanais. Quand je n'ai plus été une séquestrée volontaire, quand je n'ai plus été une femme protégée, j'ai dû sortir, voir des relevés de comptes, remplir des chèquiers, répondre au trésor public... Je n'arrivais pas à lire tout ça, il me fallait dix-sept cafés... j'aime avoir l'argent liquide dans les mains, pas des chèques. Heureusement j'écris dans la langue de la France. Je n'aurais pas accepté d'y vivre. Je suis le fruit du mandat français. J'ai appris le français dans les meilleures écoles ; l'arabe est ma langue maternelle. Mon père nous a toujours fait analyser la langue arabe. J'ai une sœur journaliste en arabe au Liban.

LA LANGUE ARABE EST COMME UNE VAGUE

J'ai écrit mes premiers poèmes en français. Ils ont eu une audience dans les milieux poétiques français. J'ai continué. J'éprouve un plaisir suave à me lire en arabe lorsque mes textes sont traduits. La langue arabe est très expressive. Le « tanouine », cette liaison de la dernière lettre à la première du mot suivant, donne une impression de vague. J'ai travaillé en arabe pour un journal libanais. J'ai besoin de manipuler l'arabe. J'aime ce travail dans les deux langues. Pour les cris du cœur, je parle en arabe. Un jour, je me suis adressée à un garagiste en arabe parce qu'au Liban les petits commerçants ne parlent pas le français. Il a été surpris et au bout de ma tirade en arabe j'ai compris... Chez moi avec mes enfants je parle « le francbanais » un mélange d'arabe libanais et de français.

Et puis, j'écris de la poésie arabe en français ; ma poésie traduite en arabe sonne mieux, elle est plus ronde. J'écris en français mais je pense en arabe. Souvent les correcteurs des maisons d'édition me font remarquer des « libanismes », des tournures arabes. Je parle d'un monde arabe comme dans mon dernier livre « Vacarme pour une lune morte ». Aucun de ces personnages ne pourrait vivre à Paris. Ils sont de chez nous. Une fois j'ai interwievé Manuel Scorza, l'écrivain péruvien qui vient de mourir accidentellement. Il disait que pour écrire il devait aller dans son village péruvien. Il trouvait la France trop systématique, trop cartésienne.

JE VOYAGE D'UNE LANGUE A L'AUTRE

J'ai beaucoup traduit les poètes français. J'aime faire voyager la poésie d'une langue à une autre ; je le fais avec beaucoup de plaisir. Ce travail me préserve de la douleur de l'exil. Mais il n'existe pas de grand dictionnaire arabe. C'est malheureux et ça me manque. La poésie en Orient est vitale. Pour l'Occident elle n'est pas nécessaire, c'est un luxe. La poésie narrative qui est souvent une chronique du quotidien est très vivante chez nous. Quand je vais à des rencontres

SUITE PAGE 32 ▶

▶ SUITE DE LA PAGE 31

poétiques ici, dans la crypte de la Madeleine par exemple, j'ai l'impression de faire un acte interdit. Ici la poésie ne dit pas la vie elle n'est pas la vie. Ici les poètes récitent d'une manière impersonnelle, froide, abstraite. Au Liban on lit de la poésie comme Oum Khaltoum chante et autour du poète, on reprend les vers. J'ai récité mes poèmes dans de nombreuses villes françaises ; c'est comme ça que j'ai découvert la France...

JE NE PEUX PAS ECRIRE DES POEMES A LA MACHINE

J'écris couchée dans mon lit. Mes poèmes je ne peux pas les taper. Quand j'écris des poèmes sur les Palestiniens, je raconte l'exil d'un peuple, un peu mon exil. Je ne peux pas écrire à la machine. L'exil revient dans mes poèmes. J'écris en français. Je n'écris pas de la poésie française ni des romans français. Etre allongée ici c'est important pour écrire. A une table devant ma machine je corrige, c'est tout. Dans mon lit j'oublie l'environnement qui me pèse, qui me coupe du Liban. Les mots arrivent. J'écris à la main. Je dois me relire plusieurs fois pour éviter « les libanismes ». Je traduis mes poèmes en arabe. J'aime ce travail de passage. J'ai deux passions : j'aime faire la cuisine et écrire, mais je néglige mon corps comme souvent les écrivains et ils se découvrent des défficiences. J'ai des problèmes avec mon squelette. Je maltraite mon corps. Mon corps chez moi n'était pas le même. Exiler la tête, c'est déjà difficile... mais le corps ne se laisse pas exiler facilement. Ici mon corps a froid. Il est nostalgique du Liban, de la chaleur du soleil, de la vie de courtisane... Avant la guerre je vivais en courtisane on s'occupait de moi, on me flattait, j'avais du temps pour moi et pourtant au Liban je n'en ai pas vraiment profité, j'étais toujours inquiète pour mes livres, les éditeurs, la presse. J'étais alors en exil de la France littéraire. Ici où je suis acceptée par le milieu littéraire français, je suis en exil de cet art de vivre, de cette volupté qu'on connaît là-bas.

JE LIS DANS LE MARC DE CAFE...

Je me sens Arabe, même si je suis chétienne. Je parle en français, j'écris en français, les chrétiens du Liban prient en français... mais je suis Arabe, et mes romans sont des romans arabes. Je parle d'une réalité arabe. Je ne sais même plus si on peut dire une réalité libanaise sauf dans une enclave de 3 000 m2. Ailleurs c'est Khomeyniste, Israëlien ou Syrien. Depuis 1975 le Liban connaît la guerre. J'attends la paix pour y retourner, qu'il n'y ait plus un homme avec une arme...

Quand je lis le journal, je me jette sur la page Proche-Orient, Liban... On se téléphone beaucoup entre Libanais à Paris. Chacun donne des nouvelles aux autres. C'est indispensable. Toute ma famille est restée au Liban. Chaque jour on téléphone là-bas et les dernières nouvelles circulent. Je suis capable de rester une nuit entière près du téléphone pour mes fils qui sont là-bas, jusqu'à ce que j'aie la ligne... Je ne me coucherai pas avant.

Anne Pinson

Si Yasmine était plus grande, j'irais vivre dans ma maison du midi au bord de la mer. A Paris je suis en exil. Ce village sur un rocher m'a servi de Liban, la mer m'a réconciliée avec la France. C'est la même mer, le même terrain, les mêmes arbres. Dans cette maison je suis bien. J'écris et je bois du café turc. Je bois cinq à six cafés et à la fin de la journée j'ai six soucoupes pleines de café et je lis dans le marc de café comme chez nous. Je lis les nouvelles. Je traîne mon Orient avec moi. Au début je ne voyais rien dans le marc de café maintenant j'ai l'illusion de lire juste. J'ai reconstitué l'Orient, le mien, d'il y a dix ans avant les guerres. Quand je fais le marché je cherche le commerçant arabe, Algérien ou Tunisien pour parler en arabe et lui aussi me parle en arabe, ça nous fait du bien...

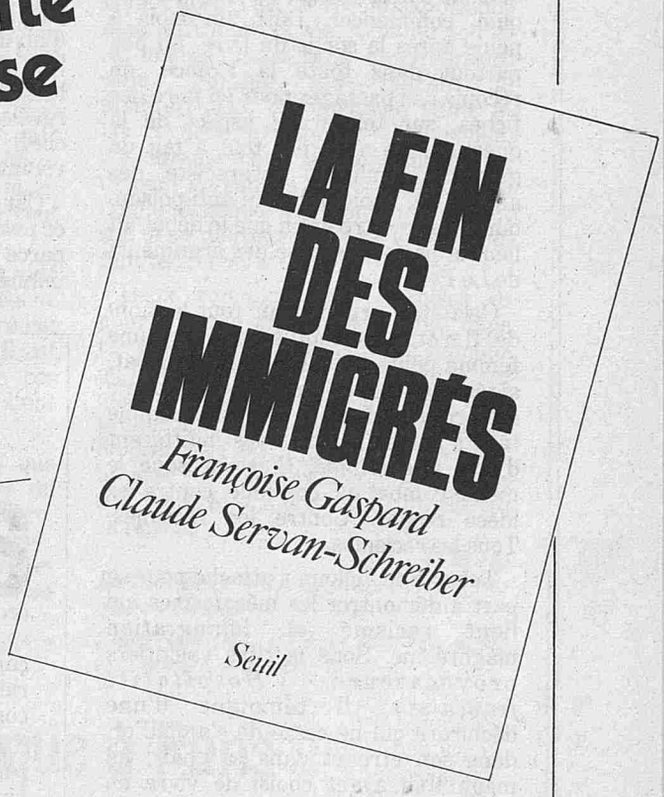
Propos de **Vénus Khoury-Ghata,**
recueillis par **Leïla Sebbar**◆

LA FIN DE L'HOSPITALITE

Deux livres, sur et à partir des immigrés viennent de paraître aux éditions du Seuil. « Hospitalité française » de Tahar Ben Jelloun,

et « La fin des immigrés » de Françoise Gaspard

et Claude Servan-Schreiber, essaient chacun à sa manière de s'expliquer, d'expliquer, de convaincre



Deux démarches complémentaires pour dénoncer ce mal qui ronge la France : Le racisme. Beaucoup de gens attendaient « *le livre de Françoise* » comme on disait souvent. Elle était même étonnée de découvrir qu'il y avait très peu d'écrits sur l'immigration. Les immigrés, on en parle beaucoup même, souvent à tort et à travers, mais rien ne se publie, rien ne transparaît de ce vécu, de cette histoire d'un siècle de l'immigration en France.

Son projet du départ était de faire un essai sur le racisme et la politique. A travers les immigrés, c'est la société française qui se devait, pensait-elle, de se regarder un peu en face et de faire le point.

Des immigrés, il y en a toujours eu, et pourtant tout est fait comme si, par un éternel recommencement, « on » découvrait les immigrés tous les 30 ou 40 ans.

Les immigrés comme bouc émissaires, cela n'a jamais cessé. Et pourtant la classe politique a l'impression de n'y voir que les récents, les nouveaux arrivants, comme on dit.

Dans une première partie, les deux auteurs se sont attachées à combattre ces idées simples et tellement fausses sur l'immigration.

SUITE PAGE 34 ▶

▶ SUITE DE LA PAGE 33

Il ne s'agit pas (ou plus) de faire une histoire des immigrés, mais comme c'est dit, de « *parler vrai, de dire ces vérités... Car le livre n'a qu'une ambition : aider le lecteur à échapper aux illusions... Le débat est urgent !* »

Il est en effet d'autant plus urgent, que ces idées fausses font des ravages dans la tête des gens. Après Dreux, c'est toute la France qui semble atteinte de « vertige » anti-immigré. Et le mérite de ce livre n'est pas tant d'amener quelque chose de nouveau, mais de servir de guide à des milliers de personnes, qui ne savent pas ici ou là répondre aux arguments xénophobes, qui souhaiteraient tant faire quelque chose et qui ne savent, par quoi, commencer. Déjà, un mois à peine après la sortie du livre, un peu partout dans toute la France, on recopie des passages pour en faire des fiches, sur tel ou tel aspect de la question. Ce n'est pas tout à fait un guide du militant anti-raciste des années 80, mais plutôt un anti-poison, qui va permettre enfin que le débat ait lieu, et pas sur la base des arguments de Le Pen.

Celà était urgent pour tout le monde. Il n'était pas inutile que ce soit une femme politique qui entame le débat, aidée par une femme journaliste célèbre, car dans ce domaine comme tant d'autres, il n'est pas indifférent d'être une femme. C'est presque le même combat qui continue, contre les idées reçues. Contre les racismes. Tous les racismes.

Tahar Ben Jelloun s'attache pour sa part à démontrer les mécanismes qui lient racisme et immigration maghrébine. Sous le titre volontiers provocateur : « *Hospitalité française* », il témoigne d'une déchirure qui ne cesse de s'amplifier, dans son être et dans sa chair, lui maghrébin ayant choisi de vivre en France.

Et pourtant, et celà se sent dès les premières pages du livre, il a failli arrêter d'écrire. « *J'en avais assez d'être "l'Arabe de service" et de passer pour le spécialiste de l'immigration, d'autant plus que personne ne m'avait jamais désigné pour être le porte parole de la communauté maghrébine.* » C'est par ces mots que T.B.J. commence son livre. C'est par ces mots qu'il exprime sa déchirure personnelle, les déchirures de sa communauté, au delà de tout faux semblant car la réalité du racisme, la mémoire de ces jeunes morts, interdisent à quiconque de se taire. Et Ben Jelloun a raison de prendre sa plume pour remettre les pendules à l'heure, car pour une fois les pays d'origine sont aussi en cause tant par leur silence pour le moins complice, que par leur vision étriquée de la question immigrée. Et celà donne les plus belles pages du livre. Parlant des jeunes, il dira : « *problème d'identité ? C'est plus complexe. C'est un problème de paternité ou plus exactement comme une marâtre embarassée, sans tendresse et sans justice* ».

« *L'Algérie, qui pourrait être une mère, est aussi exaspérée que la France ; elle a en outre le comportement de la mère amnésique...* »

Difficile de dire mieux en si peu de mots. Difficile de mieux parler de toutes ces contradiction qui empêtrent les réalités de l'immigration. Difficile de ne pas réagir à la lecture de cet essai. D'ailleurs certains jeunes n'ont pas hésité à chahuter l'auteur, lors d'un débat sur la simple accusation de leur avoir pris la parole. Attaque pour le moins puérile, mais ô combien révélatrice d'un état d'esprit qui règne chez une majorité de maghrébins vivant en France.

Car et celà est dit en filigrane dans ce petit livre de 160 pages, ce n'est pas parce qu'on est immigré ou d'origine immigrée qu'on a raison. Il faut s'attacher à expliquer, à convaincre, par des mots justes pour renverser la vapeur. C'est un cri d'alarme pour arrêter l'hécatombe : « *Je l'ai senti comme une urgence, une espèce de brûlure dans le ventre, parce que je suis arabe vivant entre la France et le Maroc, parce que je suis des deux rives, concerné par la blessure, impliqué dans ce qui arrive et bouleverse le paysage immigré...* »

Impliqué est bien le mot, car sinon on aurait reproché à Ben Jelloun son silence, comme il reproche à juste titre celui des autres intellectuels maghrébins vivant en France. Tout le reste n'est que faux débat. Mais il est grand temps que chacun assume sa propre part de responsabilité. Et rien que sa part. Pour sa part Tahar Ben Jelloun le fait. A d'autres d'en faire autant ou mieux... Mais au moins qu'on ne se trompe pas de cible...

M.A. ◆

— *La fin des immigrés.* Par Françoise Gaspard et Claude Servan-Schreiber. Edition du Seuil. 69 F.

— *Hospitalité française.* Par Tahar Ben Jelloun. Edition du Seuil. 59 F.

L'expression littéraire de l'immigration portugaise

Au sein de l'immigration portugaise on commence à parler de littérature des immigrés. C'est à peine croyable. Des universitaires n'en reviennent pas : les ouvriers, maçons, concierges, caissières auraient des choses dans le cœur à raconter et se mettent à écrire...

Dans le cadre de la Semaine Culturelle Lusophone, s'est tenue une exposition de littérature portugaise d'expression immigrée où ont été représentés des auteurs d'origine lusitanienne vivant en Allemagne, Suisse, Hollande, Angleterre, USA, Canada et France. Cette manifestation organisée par l'AEPF-Assoc. des Etudiants Portugais de France et l'ADEC-Assoc. pour le Développement des Echanges Culturelles Franco-Portugais, s'est produit du 18 au 27 avril, dans les universités de Censier (Paris) et Nanterre, ayant au programme plusieurs expositions documentaires, animations de poésie, passage de films portugais, folklore, chansons, etc.

Un débat autour du thème de l'expression littéraire de l'immigration portugaise a pu être engagé avec la participation de plusieurs auteurs et des personnes intéressées par la matière. Un large débat s'est produit et a été fourni une analyse montrant l'évolution du sujet. La thématique ne décrit plus de l'extérieur les fantasmes de référence au pays d'origine, mais étudie des personnages insérés dans le quotidien migrant. Les auteurs sont des personnes immigrés et pas des journalistes ou écrivains touchés par la situation sociale des immigrés portugais.

Des associations de Portugais commencent à organiser des expos de littérature immigrée et des auteurs y apparaissent pour signer leurs livres. Ce mouvement n'est pas très intense mais il est récent et réjouissant pour qui se préoccupe de l'enrichissement de l'expression culturelle populaire. Ces manifestations ont été « *dynamisées* » nommément par la revue « *Peregrinaçao* » (42, Bd. Barbès Paris) et l'ADEC (24, rue Sibuet, 75012 Paris).

D. Lacerda ◆

DEUX LIVRAISONS DE LEILA SEBBAR

A la recherche de la tendresse perdue...

Leïla est vraiment très prolixe. En plus des chroniques qu'elle assure régulièrement à « Sans Frontière », de son travail d'enseignante qui lui prend quand même du temps, en passant par sa famille qu'elle adore, voilà qu'elle nous donne coup sur coup deux livres, qui sont parus le même jour, parce que dit-elle « ils étaient prêts en même temps ».

tout simplement. Sacrée Leïla. Elle précise quand même, que c'est à sa demande expresse, que l'éditeur les a publiés d'un coup et qu'il est conseillé de les lire ensemble, car ils se complètent. Déjà que pour acheter un bouquin, c'est pas évident pour plein de gens, voilà qu'elle veut que le lecteur en achète deux d'un coup. Alors là, elle est gonflée, la Sebbar.

Et pourtant sitôt fini de lire, ce qu'il faut bien appeler le premier « *Le chinois vert d'Afrique* », le titre du second vous appelle, vous interpelle, vous happe dans un tourbillon qui n'en finit plus de tourner. « *Parle mon fils, parle à ta mère* ». Les quelques 90 pages du second sont à peine avalées, que vous avez déjà envie de relire le premier.

Hami a 12 ans... Comme beaucoup de personnages que Leïla Sebbar nous a déjà fait connaître, c'est un enfant éternel qui s'affronte aux duretés des adultes, qui ont décidé de fermer leur cœur aux sourires des gosses.

Leïla aime enfanter. Celà se sent, elle aime regarder pousser ces petites plantes tendres, que l'on voudrait caliner longtemps, mais qui s'échappent bien vite de vos bras, parce que la vie est plus forte que tout. « *Ce chinois vert d'Afrique* » est à la croisée des temps, des civilisations. De sa grand mère vietnamienne, il a conservé toute l'histoire, les lettres et un porte bonheur qui ne le quitte pas. De l'Algérie où elle s'est installée après son mariage, il a les parfums, les couleurs... De la France, il a les contraintes sociales, les flics, les chocs, la violence de tous les jours. Ses amours sont elles aussi « *croisées* » et restent inaccessibles. Myra baignée dans l'univers de son grand père italien et qui ne connaît presque pas son père marocain. Ses amis, métis eux aussi par leurs goûts, leurs amitiés : ouvriers, militants, intellectuels, tous à cheval sur deux mondes.

Ce qui différencie Mohammed, d'un autre enfant de son âge c'est qu'il cultive son jardin secret, comme Myra et qu'il fait tout pour se replonger dans ses rêves dès qu'un adulte veut lui mettre le grappin dessus...

Que son cabanon soit détruit et vidé de son trésor par une police confuse ne peut pas atteindre en profondeurs cet enfant des HLM et des encens. Il est déjà définitivement atteint par ces violences, car ce sont elles qui l'ont engendré.

C'est un Momo grandi, durci que l'on retrouve accoudé à la table du formica et buvant le café de la mère. Fugueur comme l'autre, rêveur aussi, insaisissable. Il est là présent, mais en même temps complètement absent. Sa maison, sa mère, sa banlieue, il a besoin de les revoir, de faire une halte dans sa galère.

Et sa mère comme toutes les mères, profite de cet instant, rare entre tous, pour l'abreuver de recommandations pour affronter la vie. Comme toutes les mères, mais sans doute encore plus, comme les mères de Méditerranée, elle mélange l'âme et les soucis pratiques. Généreuse, chaleureuse pour les siens malgré sa douleur de voir ce fils repartir, elle lui donne sa bénédiction tout en y mêlant son désir de renoncer à ces enfants qui font tellement souffrir.

Deux romans, deux histoires et pourtant une très grande unité dans ces univers de banlieue ; c'est l'amour que porte l'auteur à ces enfants en quête de leur identité. Et si vous vous prenez à la fin du second livre à rêver de prendre l'avion juste pour aller embrasser votre propre mère. Parle, mon fils, parle à ta mère, avant qu'elle ne se taise...

L.M. ◆

Leïla Sebbar — Le Chinois vert d'Afrique » — Stock.

Leïla Sebbar — « Parle mon fils parle à ta mère » — Stock.

L'Afrique à Paris

tout sur les Africains à Paris ; mais alors vraiment tout : quand on lit ce livre on est surpris par l'aisance des rédacteurs à se mouvoir dans la zone Afrique de Paris. On est aussi frappé par le sérieux et la précision des informations offertes.

Qu'ils nous parlent de l'ambiance du « maquis » de chez la Mère Félie où quand le « Saka Saka mijote, le foufou attend » ; des tribulations de sieur Piment avec l'homme blanc ; de la gare de Lyon au delà de la ceinture « drogue », la vision du « village » et de son histoire ; du resto réunionnais, des bienfaits de la Kola, ou des ravages causés par « la Vénus de Milo » ou bien encore la « Khessal production » ; ou encore, du Marabout businessman, tout est digéré.

Mille fois bravo à Brigitte Dyan et J.J. Mandel. Mandel aussi grand spécialiste de la musique africaine nous propose quelques repères sur son monde parisien. Dans ce livre vous trouverez aussi un lexique de toutes les bibliothèques, discothèques et associations africaines. Pour terminer ce bouquin nos deux éclaireurs nous dressent la liste des codes téléphoniques nous reliant aux différentes capitales africaines.

Le libre est vraiment indispensable à tous les gens (Africains y compris, oui messieurs !) qui veulent s'assurer de leur Afrique à Paris.

B.N. ◆

L'Afrique à Paris. Par Brigitte Dyan et Jean-Jacques Mandel. Editions Rochevignes. Prix 94 FF.

Foire du livre noir à Londres
du 1er au 8 mai 1984

Phénomène remarquable dans le monde de l'édition, la troisième Foire Internationale du livre noir, militant et du tiers monde s'est déroulée du 1er au 8 avril à Londres. Fruit d'un travail en profondeur mené par trois éditeurs caribéens — New Beacon Books, Race Today et Bogle Louverture — cette Foire démontre les bienfaits de l'isolement culturel des populations noires en Grande Bretagne (et plus généralement dans le monde anglophone). Plus absents que leurs homologues francophones de la culture dominante, les noirs anglophones ont créé l'infrastructure culturelle qui leur convient, et la font fonctionner avec une efficacité very British.

The Black Book Fair en est la preuve. Pendant une longue semaine chargée d'activités, un public important fidèle et éveillé a animé l'Acton Town Hall, participant avec le même enthousiasme aux débats, à l'exposition-vente des livres, à la dégustation des plats et de la musique, le tout dans un esprit de franche affirmation des cultures noires. Les trois jours d'exposition-vente des livres, qui ont vu une forte participation d'éditeurs et de lecteurs francophones, furent encadrés d'une série de forums où des intervenants d'une grande qualité s'adressaient aux questions politiques et culturelles pertinentes, alors que diverses manifestations culturelles témoignaient, par leur richesse et leur vitalité, au bien fondé des thèses explorés lors des débats. Une voix multiple et harmonieuse s'exprime dans le monde. Cette voix lutte contre toute force répressive, d'où qu'elle vient, quelle que soit sa couleur.

Depuis ses débuts en 1982, the Black Book Fair a établi des liens avec les communautés francophones. Sur l'invitation de son compatriote Clyde Alleyne, journaliste trinidadien, John La Rose de New Beacon Books est venu à Paris en fin 1981 exposer le projet de la Foire. En conséquence un important contingent de Paris a assisté à la première Foire. Depuis, cette participation ne fait qu'accroître, si bien que cette année on se sentait à tout moment dans un milieu bilingue. Et plus. Des francophones ont participé à tous les Forums. On entendait aussi l'espagnol ainsi que des accents turques et portugais. Quand est venu le tour de l'assistance de parler, des interventions fleurissaient dans un bouquet de langues et d'accents : caribéens, asiatiques, africains, pour ne pas oublier les irlandais, les écossais et les provinciaux du Royaume Uni.

L'important est l'articulation : l'articulation entre les forums et les livres, entre le livre et la pensée, entre la pensée et la libération, l'articulation entre l'Afrique et ses filles et fils installés partout dans le monde. L'originalité de la Black Book Fair est de soutenir une semaine durant une réflexion politique, philosophique et artistique à un très haut niveau où l'on ne perd jamais de vue les plus nobles fonctions du livre : une culture populaire visant la libération humaine. Si nous ne citons guère les noms des participants c'est par respect pour les valeurs collectives de cet événement. Tel écrivain récemment sorti de prison pour entrer en exil, tel jeune immigré en France venu témoigner des crimes racistes et des réponses puissantes de la part des communautés agressées, telle avocate qui raconte les violations des droits humains sur son île tout en charmant l'assistance par sa joie de vivre, tel universitaire à la pensée rigoureuse qui fait le point sur les contradictions de l'orientation politique des théâtres populaires, et tant d'autres dont on ne peut même pas suggérer l'argument passionnant — les participants sont venus à leurs frais apporter à la Black Book Fair leur contribution à une réflexion collective. Ils ne sont pas venus faire la vedette.

Les thèmes des forums s'enchaînaient en tissant une trame : depuis l'hommage à Michael Smith jeune poète jamaicain assassiné, jusqu'aux luttes actuelles dans les Caraïbes où il était souvent question de Maurice Bishop jeune leader assassiné, divers participants sont venus explorer les thèmes choisis : le théâtre militant, les mouvements féministes, les luttes des migrants, la condition de jeunes écrivains et d'éditeurs noirs et, comme pièce de résistance, un forum sur 1984 et la voie de l'avenir, où on mesurait le monde d'aujourd'hui contre la vision proposée dans *1984* de George Orwell, afin de voir bien plus clair que lui sans pour autant lui nier les qualités ni ignorer les faiblesses de cet écrivain visionnaire.

A savoir, nous sommes loin du « problème noir ». Nous avons largement dépassé le piège de race. Il s'agit maintenant des penseurs et des militants noirs, des peuples noirs, des cultures noires et de tous ceux qui savent intelligemment s'y lier pour développer une pensée lucide, un praxis fin et efficace pour sortir l'être humain de ce trou incolore qu'est la barbarie.

A peine emballées les banderoles et pliées les chaises et les tables, les organisateurs préparent la quatrième Black Book Fair qui aura lieu en avril 1985. Alors que la participation des éditeurs francophones est assuré, on souhaiterait une plus grande présence des éditeurs africains de toute langue. Il est rare qu'une manifestation éditoriale se déroule dans une ambiance si intense, si sincère. La raison en est la politique culturelle des organisateurs. Impliqués dans des luttes de libération dans leur pays avant de s'installer en Angleterre il y a une vingtaine d'années, ils ont vite créé des mouvements culturels (Caribbean Artists Mouvement) et ensuite des maisons d'édition qui participent aux luttes de libération dans leur pays : le monde entier. La lutte est toujours au présent. La culture n'est jamais oubliée. Ainsi la Foire qui a commencé avec une soirée de poésie s'est achevée sur un concert aux nobles rythmes africains du pianiste Randy Weston. Avec Talib Kibwé (flute et saxophone) il a versé dans l'oreille populaire les vibrations de la langue universelle. A l'âme agressée de 1984 les musiciens, en guérisseurs, ont apporté la voix des ancêtres. La parole se fait acte.

Nidra Poller ◆

Exagérément vôtre: Alfredo

Point de dictateurs, ni d'indigènes, ni de mythologie dans l'œuvre de ce péruvien d'origine basque et écossaise, dont l'écriture bi-polaire reflète tour à tour la confrontation des cultures et leur fusion dans la création littéraire. Entre ma rencontre avec « *Julius* » et « *La vie exagérée de Martin Romana* » dix ans se passent. Alfrédo n'a pas oublié d'écrire mais, moi, j'ai perdu l'adresse de Julius et je le retrouve en Martin avec la même joie, qu'un vieil ami perdu de vue depuis longtemps. Julius, bambin choyé passant au crible de son regard les charmes discrets de l'oligarchie péruvienne, a à peine vieilli. Il est aux prises, cette fois-ci, avec le milieu de la gauche latino-américaine réfugiée en France. Il met en pièce le mythe de la ville-lumière, épépine un premier amour, fait loucher sa belle au doux nom d'Inès et s'hémorroïde. Sans ce petit côté chien battu, cœur d'artichaud, tendresse à fleur de nerf, Martin serait féroce. Et sans son regard satyrique, totalement mièvre. Séduction dans ce mélange intime d'une plume incisive avec un esprit perméable, amoureux, la révolte pendue à un baiser. Succès de Martin auprès des femmes. Succès qui le perd car il ne serait pas lui, s'il ne perdait pas. En contrepoint à sa chute, la réussite de l'écrivain Alfrédo Bryce Echénique. Justement Alfrédo a rendez-vous avec une journaliste qui ne sait plus si elle fait son travail ou si elle fait partie d'une nouvelle de Bryce. D'abord parcequ'il parle comme il écrit et que la rencontre a lieu dans une clinique privée où l'écrivain se réfugie quand il déborde trop. C'est un homme exagéré qui, durant la première heure de conversation a, par son magnétisme probablement, empêché l'appareil d'enregistrer. Voici cependant ce qu'en retint la journaliste : « *L'œuvre de Bryce est guidée par un triumvirat : l'Amour, l'Humour, la Mort. Les amoureuses bien aimées de Martin, soit détestent l'humour (Ines) soit voient en Martin, à un moment donné, la mort (Octavia de Cadix, prochain roman). L'histoire des romans de Bryce, elle-même, ne manque pas d'humour. Voyez « Julius ». Considéré lors de sa parution comme une œuvre révolutionnaire lapidant l'oligarchie péruvienne, « Julius » est jugé aujourd'hui comme « le chant du cygne » de cette même bourgeoisie. Il n'est, probablement, ni l'un, ni l'autre. C'est tout simplement l'impressionnisme de Bryce qui montre son milieu. Il regarde, Bryce et il regarde comment on le regarde.*

DR

Et justement, ce qu'il reproche aux exilés latino-américains, c'est de vivre dans leur tour de cristal stalinienne. Là, la conversation s'interrompt car le repas de midi vient d'être servi dans la chambre d'Alfredo. La journaliste vient de constater que le magnétophone n'a pas enregistré. Bryce l'autorise à le talonner une partie de l'après-midi, puis toute l'après-midi, vive l'école buissonnière !

ELLE. — Comment vous situez vous dans la littérature latino-américaine ?

BRYCE. — On m'a signalé souvent que mon écriture était assez « *insulaire* ». Je crois être à contre courant parceque je décris le passage de la campagne à la ville et pas seulement des révolutions et des coups d'Etat militaires. La ville, mais pas la vraie ville. Et puis, une littérature des grandes familles. D'un point de vue esthétique, le ton « *Bryce* », la couleur, n'est pas très hispanique mais plus proche de l'humour juif britannique. Je tente d'exprimer la quintessence de la péruanité, de la latino-américanité car l'Amérique Latine est un continent de rapporteurs où tout le monde s'évade de la réalité par l'humour et la mythographie. On peut renverser des dictatures par l'humour — cela n'a pas été mon cas — mais j'ai tout de même réussi à convaincre un allergique (Mario Vargas Llosa) de la qualité esthétique de l'humour. Il croyait que c'était un moyen d'esquiver la réalité et finalement, il a adopté ce ton dans « La tante Julia et le scribouillard ». Je ne fais toutefois pas école...

ELLE. — Mais vous êtes agacé lorsqu'on insiste sur l'humour dans vos livres...

BRICE. — C'est que mon humour est tendre, mélancolique, c'est l'incarnation même de la tristesse, la nostalgie, le nihilisme. La mort et l'angoisse sont omniprésentes... (Là, la journaliste fond et sort se poudrer le nez).

ELLE. — Mais, on rit...

BRYCE. — Mais oui, on rit sur ce qui leur arrive à tous les deux, c'est à dire sur l'échec de Martin et Ines.

ELLE. — Et que fait Bryce là-

SUITE PAGE 38 ▶

▶ SUITE DE LA PAGE 37

dedans ? Il apparait de temps en temps dans le roman...

BRYCE. — Martin Romana situe son temps par rapport à la biographie de Bryce Echenique et dégringole pendant que Bryce monte. Dans la suite que je suis en train de finir, Martin est amoureux d'Octavia de Cadix et à un certain moment, Octavia croit qu'il a assassiné son fils par enchantement. A ce moment là, Bryce publie « *La passion selon Pedro Buelna* » et se promène avec des tas d'enfants dans la rue. Octavia croit réellement que Martin a la capacité d'intervenir par pénétration dans son destin et que pour la récupérer, il a tué son fils. Il y a la mort d'un enfant. Qu'est-ce que l'humour dans ce déchirement ? Je déteste l'idée de l'humour qui fait rire aux éclats. On ouvre tellement la bouche qu'on est obligé de fermer les yeux et on ne voit plus rien. Cette notion du rire m'agace. Je pratique un humour de pénétration, degré d'observation de soi-même, en même temps que des autres. Une forme de dérision presqu'humaniste... Regardez Inès. Elle aime Martin comme il est et elle se met à loucher dès qu'il essaie de ne pas être lui-même...

(Là, Bryce fait une longue digression sur son expérience de professeur, lance une phrase enflammée sur le roman qu'il termine, « *un roman d'amour fou, drôle, triste, macabre* » et, par le biais de ses angoisses concernant son impossibilité, parfois, à répondre au courrier abondant, en arrive à ses lectrices.

ELLE. — Comment expliquez vous le succès de vos livres auprès des femmes...

BRYCE. — Mes romans sont assez féminins. Surtout pour l'homme espagnol qui ne supporte pas cette encarnation de l'anti-machisme. Une femme espagnole, médecin, m'a écrit : « Depuis la lecture de votre dernier roman, je m'occupe des latino-américains avec le plus grand soin... » Aù Pérou, la situation de la femme est très triste. On lui apprend à peine à lire...

ELLE. — Justement, que pensez vous de la situation au Pérou ?

BRYCE. — La société péruvienne montre son vrai visage et il est atroce. Comme tous les états sud américains, le Pérou n'est pas un vrai pays et l'indépendance n'a profité qu'à une élite européenne qui a triché dans la compétition politique et économique. On a adopté sans l'adapter un système démocratique européen tout en excluant les indiens, les métis, les noirs, les Chinois. Ces « sangs mêlés » vivent dans un univers archaïque, en dehors de l'histoire. C'est pourquoi les coups d'Etats ne sont pas le résultat du sang chaud mais un sursaut de l'histoire qui essaie de faire un pas en avant. La tradition démocratique permet de faire les coups d'Etat les plus féroces au nom d'une démocratie que l'on restituera au pays dix ans après.

Aujourd'hui, au Pérou, des gens hauts placés veulent dialoguer avec « Le Sentier Lumineux ». Je ne vois pas comment. Pour eux, les gens du gouvernement sont l'incarnation du mal. Moi, si je vais au Pérou, Le Sentier Lumineux me tue. Ils ont avec eux une population indigène qui a vécue exclue de l'histoire officielle, cette même communauté qui, au moment de l'Indépendance, luttait pour la couronne espagnole. La culture indienne écrasée, n'a-t-on pas édifié une cathédrale sur le temple du soleil des Incas ? Réapparait, attirée par le messiannisme de Sentier Lumineux et plus encore, poussée par la misère. C'est un mouvement qui déroute parcequ'on est trop loin des années soixante cinq, de la gloriole romantique et du CHE, qui s'est fait abattre par ceux là même qu'il allait sauver. Comme il le dit lui-même à propos des Indiens : « Pour la première fois, j'ai vu dans les yeux d'un homme et ses yeux n'ont rien dit... » Que pouvait il comprendre à ce monde et comment ces indigènes auraient-ils compris ce grand barbu, lui qui ressemblait tellement à ce Jésus Christ au nom duquel les Indiens sont dans une telle misère ?

Quand à l'oligarchie péruvienne. Elle vit encore dans son siècle colonial avec la mondanité la plus incroyable.

ELLE. — Pas de retour au Pérou maintenant donc ?

BRYCE. — Non. Je vais vous raconter une histoire que je placerais probablement dans mon livre. La femme d'un de mes amis porte toujours un couteau sur elle parcequ'elle a très peur des Noirs. Tout le monde lui dit qu'elle est stupide mais elle ne sort pas à Lima sans son couteau. Un jour, elle est à côté d'un Noir dans un autobus et elle s'aperçoit qu'elle n'a plus sa montre. Elle braque assitôt le couteau sur son voisin, sans le regarder et lui dit : « La montre, vite ! ». L'autre, qui doit mourir de peur, lui donne la montre. Elle rentre, toute fière, chez elle et raconte la scène à son mari. Elle sort la montre de son sac et voit que ce n'était pas la sienne qu'elle avait tout simplement oublié chez elle. Le Noir, sûrement terrorisé, lui a donné sa propre montre, ahuri de se faire braquer par une bourgeoise blanche. S'il n'avait pas eu de montre, elle l'aurait tué ! ».

Fabienne Messica ◆

L'Algérie, le pays natal, la guerre

Trois livres très differents les uns des autres, sortent... quête de l'identité de l'homme, du père pour Jean Metellus. Voyage au pays des extra-terrestres (entendez immigrés), enquête menée par Emanuel Lemieux et « Les chercheurs d'os » de Tahar Djaout, histoire d'un village kabyle ou jeunes et vieux se consacrent à la recherche des os du père ou du frère, mort au combat.

Une eau-forte

Agé de 90 ans, un peintre célèbre, Hermann van Doreckstein, meurt, 0 ans après son arrivée à Lotiers, petit village suisse proche de Neuchâtel... Il n'y aurait dans le décès de ce vieil homme rien que de très banal s'il ne laissait pour toute trace de son œuvre qu'une seule et unique toile. Qu'a-t'il fait depuis sa rupture avec son passé et son arrivée en ces lieux ? A-t-il cessé toute activité artistique ? A-t-il distribué toutes ses toiles ? Sa logeuse s'est-elle emparée des précieux tableaux ? A-t-il cessé

Son ex-femme et ses quatre fils vont s'en inquiéter, s'interroger et s'employer à reconstituer la vie de cet homme énigmatique.

Ainsi commence une enquête qui rapidement se doublera de la quête d'identité d'un père. Amis et ennemis sont amenés à témoigner. Anarchiste pour les uns, communiste pour les autres, mystique pour certains, l'artiste n'a laissé personne indifférent. Tous pensent l'avoir bien connu et détenir la clef du mystère. Tous savent mais, dans le récit d'une anecdote bienveillante ou dans une diatribe haineuse, chacun ne voit-il pas dans l'autre une partie de lui-même ? La partie visible de l'homme-iceberg ?

Quête de l'homme, quête du père, Jean Metellus retrouve un univers familial cher à son précédent roman (*La famille Vortex*) mais s'il romp, ici, totalement avec ses origines haïtiennes, il donne en revanche une vision très convaincante d'un petit monde helvétiquement clos.

Bernard Magnier ◆

Jean Metellus : *Une eau-forte*
Gallimard 1983 - 196 p. 60F

Cours, cours immigré ! Le nouveau monde ne t'attend pas.

Par son « *Enquête chez les immigrés* » (1) Emmanuel Lemieux rouvrirait-il une ère de grandes découvertes ? Vu l'ignorance à l'égard des « *barbares* » de l'intérieur, on attend du salutaire. On se presse au retour du courageux qui traverse les contrées douteuses : qu'il nous rassure ou nous inquiète, on souhaite qu'il nous ouvre les yeux.

Sans doute fut-il pris de vertige par l'excessive rapidité de sa mission. Il survole un territoire immense où s'enchevêtrent des lieux qui s'ignorent. Gare à qui veut le suivre. Sa prestance réduit l'espace et le temps. Foin des minutieuses relations de voyages ou des trop pesantes analyses sociologiques. Nous avons des satellites, l'ordinateur et la vidéo. L'image est la clé du récit, le verbe et la pensée n'ont qu'à s'y faire. Emmanuel Lemieux, lui, s'y conforme sans retenue.

De chaque étape il rapporte un petit souvenir : des bruits, des clichés, des sensations. Il entasse ces bribes sur la place et nous invite à vibrer devant le chatoiement de cette mosaïque sans dessin. Sa méthode s'apparente à celle du touriste : toujours en surface, il accumule les preuves de son passage croyant que leur somme supplée la profondeur de vue.

Les planètes immigrées demeurent mystérieuses à nos yeux. Est-ce parce qu'elles le sont aussi aux siens ? Il y vécut quelques aventures alléchantes qu'il nous rapporte, et nous nous prenons à espérer. Le salut viendrait si nous savions écouter le chant des extra-terrestres, du moins ce qu'en traduit notre envoyé spécial.

Notre vieux pays, engourdi dans les brouillards de la crise, tressauterait dans ses chaussons. L'enthousiasme, désormais, se cherche dans les techniques nouvelles et la consommation d'excitants (inter)culturels. Emmanuel Lemieux le sent : à l'aise dans son époque, il brosse le portrait flou d'un nouvel exotisme.

L'explorateur réchauffe donc un vent tropical qui l'a remué, et le recrache, orné d'un pouvoir libérateur. Il danse sur une musique dégénérée, et donc propice à l'avalement par plus grand et solide qu'elle. L'air du Sud n'a pas réchauffé le Vieux Continent. Au contraire, il s'y est refroidi. L'histoire des immigrés n'est pas celle d'une invasion, mais celle d'une adaptation contrainte. Leur culture, d'abord niée par la société d'accueil, lui sert d'agrément une fois réduite en lambeaux.

Emmanuel Lemieux n'aperçoit pas ce paradoxe. Il recommande une confrontation égale sans élucider ce qui l'empêche. Il trempe le bout de ses orteils dans l'eau glacée de la misère, nous informe que c'est froid, mais ne conclut pas comme il devrait : que les jeunes têtes qui en sortent doivent s'adapter pour se faire entendre, et qu'elles doivent refuser les valeurs qui les tuent, tout comme leurs parents.

Il exalte un melting-pot dont la vertu serait de nous mettre sur les rails de la modernité, mais il néglige que les consommateurs d'interculturalité se fournissent au-delà des mers, ou dans les marchandises culturelles, mais rarement dans les cités de transit. Son mélange est donc insipide.

Jérôme Leclercq ◆

(1) Qu'est-ce qu'elle a ma gueule ? Enquête chez les immigrés. Le Hameau éditeur 1983.

Les chercheurs d'os

Tahar Djaout est Algérien et poète. Il vit à Alger où il a déjà été publié par la SNED en 1981, Tahar Djaout, avec *Les chercheurs d'os,* change de manière et de matière. Son premier roman ressemblait plus à un exercice de style, à un travail de recherche sur le texte et l'écriture qu'à un roman. Dans *Les chercheurs d'os,* l'auteur raconte une histoire. Il se laisse aller, semble-t-il, à raconter une histoire, écrite comme une fable.

Dans un village Kabyle, après la guerre, on décide que les familles vont aller à la recherche des os de leurs fils et héros... C'est presque une campagne nationale. D'ailleurs, cela n'est pas raconté dans le livre, le gouvernement algérien a honoré il y a deux ou trois ans les ossements miraculeusement retrouvés d'Amirouche. Les Algériens ont assisté à la cérémonie des funérailles à la télévision. Tahar se rappelle cette émission, mais il se souvient aussi que dans son village Kabyle, les anciens avaient ordonné aux jeunes et moins jeunes de se consacrer à cette quête macabre, pour remplir le cimetière et les tombes régulières dressées pour les martyrs.

Dans le roman de Tahar Djaout, la régularité du récit au jour le jour, accompagne la lenteur de la recherche et du voyage. L'enfant part avec un vieil homme et son âne à travers montagnes, sentiers, villes et plateaux pour retrouver les os du frère, mort au combat. Cette traversée sous le soleil, dans des paysages arides permet au petit berger qui n'a jamais quitté son village de découvrir qu'il existe d'autres langues, d'autres maisons, d'autres personnes. Peu à peu l'acte pieux devient dérisoire, et le ton du narrateur plus dur pour ceux qui vivent des morts et qui se rassurent en les enterrant plus profond pour qu'ils ne bougent plus.

Les chercheurs d'os reviennent avec les os du frère aîné dans un sac. On entend le bruit des os qui s'entrechoquent. On a retrouvé la sépulture et le visage du frère qui riait... se moquait-il ?

Le narrateur sait désormais que le village qui récupère ses morts est plus mort qu'eux et qu'il veut faire mourir les vivants, peut-être parce qu'ils sont trop jeunes ?

Leïla Sebbar ◆

De Tahar Djaout, *Les chercheurs d'os,* (Le Seuil, 1984)

Akli Tadjer : « Ni immigré, ni Beur », un Ani* !

d'aspect plutôt froid lorsqu'on l'aborde pour la première fois ; il a tout le temps l'air de « s'en battre les balloches » comme il aime à dire.

C'est vrai que du haut de son mètre quatre vingt-deux et sa belle « gueule » — et toujours sapé dernier cri — il en impose... Mais surtout n'allez pas croire que c'est un rouleur de mécaniques un peu « radjla » certes. Il ne faut pas que les « bonnes traditions » se perdent. Akli a trente ans, il est né à Paris et a grandi dans la banlieue Sud de Paris.

A l'école il n'est « ni un bon, ni un mauvais ». Il suit son bonhomme de chemin jusqu'en première mais ça ne le branche pas, alors il quitte le lycée... pour devenir mannequin ! Ça l'amuse au début puis il en a vite assez de se faire photographier sur toutes les coutures. Il décide alors de passer de l'autre côté. Il s'inscrit au CFJ et devient photographe de presse. Il fait d'abord du plateau télé, puis il entre à « Spéciale dernière » — il y est toujours — et couvre les courses de chevaux, avant de faire du reportage. Il est loin à ce moment de se douter qu'il écrira un jour un roman sur les siens.

Nous sommes dans les années soixante dix — que certains appelleront les années immigrées — Akli lui partage son temps entre son job, le ski alpin et ses amours ; l'Immigration, connaît pas !...

D'immigré il n'a que sa carte de résidence. D'Arabe que sa carte verte, et de Kabyle son prénom... Et de plus il parle mieux l'argot que le berbère. Alors c'est un « Beur » me direz-vous ? Et bien lorsqu'on lui pose la question Akli répond non sans humour : qu'il a déjà du mal à être « un Arabe à l'endroit... alors à l'envers c'est trop compliqué ». « Ni immigré ni ''beur'' je suis un ''bougnoule'' ça je le sais ».

Pourtant Akli va finir par rencontrer « l'immigration » lorsqu'il se pointera à « S.F. » voir ces drôles de zèbres, qui faisaient un journal. C'était en 81. Le Parti Communiste avait déclenché l'odieuse campagne que l'on sait...

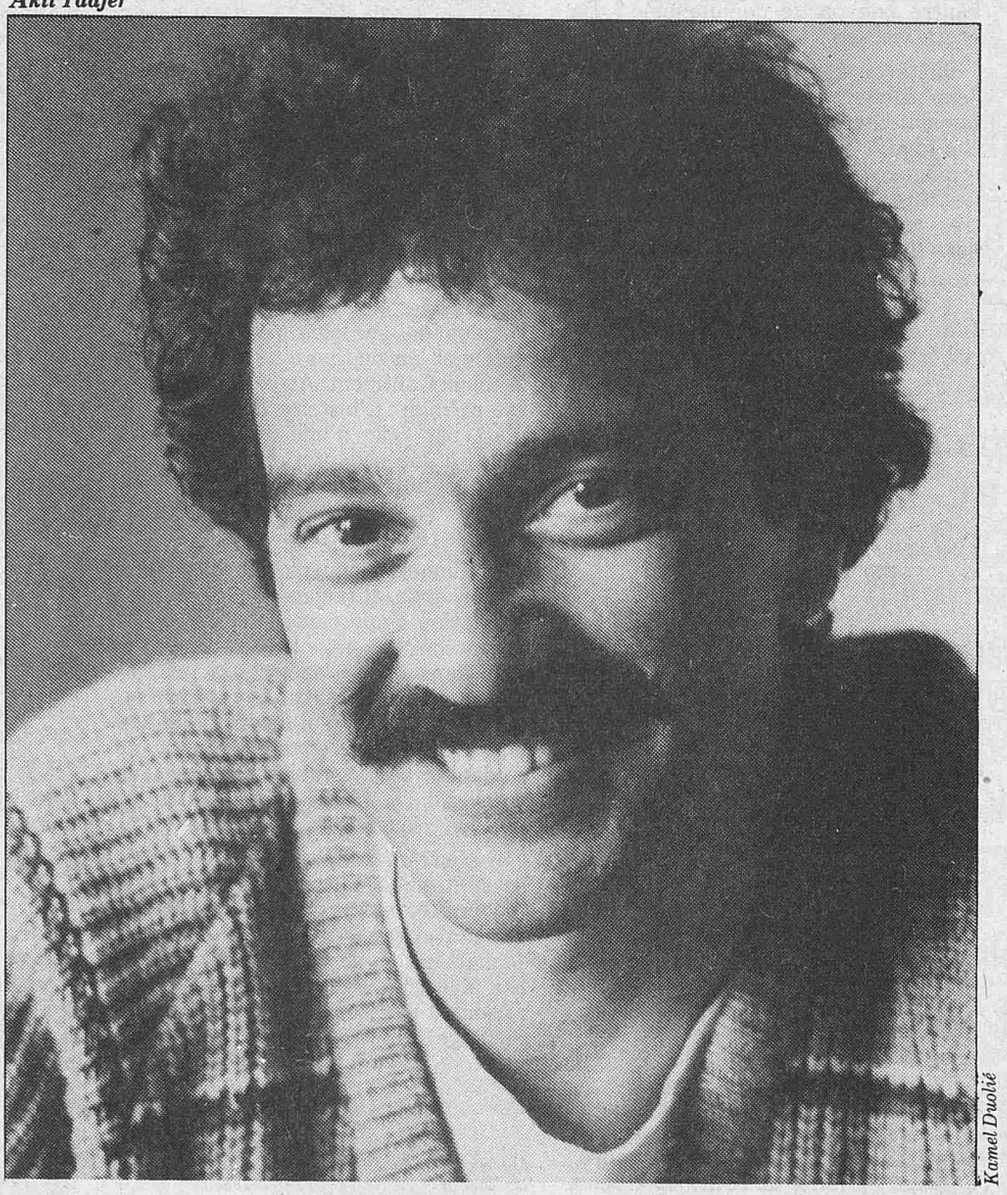
. L'idée du « carnard » si elle le séduisait n'emportait pas entièrement son adhésion car il ne comprenait pas que l'on puisse travailler bénévolement... Et pourtant il mettra la main à la pâte... comme photographe et photograveur et à l'œil pendant plus de six mois ! Mais « l'immigrisme » comme il dit ce n'était pas vraiment son « trip », alors il se retirera comme il était venu, sans faire de bruit...

Mais il « gardera le contact » d'autant plus qu'il s'est fait des amis au journal. Et puis allez savoir quelle mouche l'a piqué... l'hiver dernier il s'est mis à écrire, il s'est enfermé, a mis quelques copains dans la confidence et envoyé son manuscrit à plusieurs maisons d'éditions... l'attente fut longue jusqu'au jour où il reçut un avis favorable du « Seuil ». C'est donc au mois de juin que les « Ani du Tassili » va sortir. Nous y reviendrons dans le prochain numéro. En attendant « S.F. » vous convie à lire, en avant première ces quelques bonnes feuilles.

Farid Aïchoune◆

* ANI : Arabe non identifié

Akli Tadjer



Kamel Dwaïri

Les ani du « Tassili »

J'avais déjà par le passé utilisé à trois reprises les car-ferries de la Compagnie nationale de navigation algérienne ; toutefois le *Tassili* était un bâtiment que je ne connaissais pas. Au dire des estivants qui l'avaient emprunté, il était préférable de l'éviter pour son inconfort, son insalubrité, le bruit qui y régnait en permanence. La nourriture qu'on y servait ne valait guère mieux que celle des gargotes de Ouargla. C'est vous dire ! Tout cet aimable discours sur ce joyau de la navigation algérienne n'était pas pour m'effrayer, car ce qu'ignoraient ces haleines fétides, ces langues fourchues, ces empêcheurs de tourner en rond, ces sapeurs de morale patentés, c'est que j'étais vacciné..., totalement immunisé...

500 000 Ani

J'ai été doté à la naissance d'un chromosome supplémentaire que seul un peuple sur la planète terre possède. Son nom : « 500 000 ANI. » Les sommités du monde des sciences nouvelles et de la recherche qui se sont penchées sur ce nouveau phénomène d'une importance capitale, émettent différentes hypothèses sur l'apparition de cette nouvelle cellule.

Le célèbre généticien Peter Rampling, qui officie au centre universitaire de Melbourne, affirme que ce serait le résultat de la descendance d'une femme et d'un homme venus du Maghreb dans les années cinquante, le tout additionné d'un gaz d'origine encore inconnue que l'on respire en banlieue parisienne, lyonnaise ou marseillaise. Il prétend aussi que Lille, Strasbourg, Grenoble seraient en voie de contamination. Quelques cas d'intoxication auraient été décelés à Plouhinec, Châteauneuf-du-Faou et Quimper.

Des climatologues venus des USA et d'URSS ont emporté chez eux des échantillons de ce fameux fumet banlieusard et tentent d'élucider ce mystère. Pour l'heure, les recherches n'ont pas encore abouties. Mais, de sources officieuses non identifiées on a appris que ce gaz pourrait être à l'origine de certaines perturbations atmosphériques.

Un bataillon de sociologues français s'esquinte la santé, passe des nuits blanches à vouloir nous situer avec le plus de précision possible dans l'échelle des valeurs humaines afin de nous donner le maximum de chance d'insertion dans le tissu social français. Cette opération insertion-assimilation-digestion s'avère être pour le moment un fiasco ; rejet total, la greffe ne prend pas. Le tissu social s'est révélé n'être qu'une chape de béton parfaitement hermétique à toute injection de corps étranger. Il faut cependant saluer les mérites et le dévouement de ces hommes de science qui espèrent trouver une solution à ce véritable casse-tête chinois.

On cite même le cas de cet illustre ethnologue sud-africain qui aurait enlevé une jeune Tunisienne dans une clinique lilloise alors qu'elle était sur le point d'accoucher. Aux dernières nouvelles, ce maître de la classification des races en serait pour ses frais, car la jeune femme n'étant en France que depuis quelques mois, le bébé né à Pretoria ressemblerait à tous les bébés de la planète... Cette information serait à prendre au conditionnel, avec toutes les réserves qui s'imposent...

Sur ordre du ministère de l'Habitat, des urbanistes furent mis en demeure de plancher sur de nouvelles formes de logements adaptés à nos besoins. Un budget illimité fut accordé après un Conseil des ministres exceptionnel. L'un d'entre eux, disciple de Le Corbusier, accoucha après neuf mois de dur labeur de la « cité Mosquée ». Ce n'était ni plus ni moins que d'immenses tours cubiques surmontées de minarets et agrémentées de jardins plantés de palmiers, d'oliviers, de chênes et de peupliers.

La conjugaison de leur présent et du vécu de leurs aînés devrait conduire à l'acclimation de cette nouvelle peuplade sans problème particulier, affirmait-il aux informations télévisées tout en serrant dans ses bras un petit ANI.

Ce fut un bide. Le mélange de ces deux valeurs architecturales en effraya plus d'un, car une mosquée reste une mosquée, une HLM reste une HLM. Nous n'étions pas du tout pour la batardisation de nos demeures.

Après cet échec, l'Etat confia le projet à un architecte de renom, maître Bonny. Celui-ci flanqué d'un promoteur dénommé Lafont qui avait déjà eu maille à partir avec la justice (on le disait mêlé à plusieurs trafics, or, tableaux, devises, et autres contrats véreux). Ce joyeux tandem eut la géniale idée de tout inverser dans les appartements ; exemple : le bleu symbolisait l'eau chaude et le rouge son contraire. Les serrures des portes fermaient de gauche à droite. Leur ingéniosité ne s'arrêta pas là ; ils firent poser des fenêtres à la place des portes et des portes en guise de fenêtres. Le chef-d'œuvre était à son comble. Une fois la cité expérimentale terminée, les relogeables affluèrent des quatre coins de France. Allez savoir pourquoi !?

Deux semaines plus tard, la cité qui avait été modestement baptisée le « Paradis Bonny et Lafont » fut complètement désertée. Deux familles entières furent « déportées » par un malencontreux courant d'air. Les journaux de gauche s'emparèrent de l'affaire, parlèrent de nouveaux génocides et firent ressurgir de vieux monstres. La SPA (Société protectrice des Arabes) organisa un défilé de protestation entre Barbès et Belleville. Les manifestants hurlèrent bien fort que les deniers publics avaient servi à tuer deux familles d'innocents. Un des responsables de cette association insinua même que l'ombre de la CIA aurait plané sur cette affaire. Pour étouffer ce scandale immobilier, le ministre de l'Habitat remercia les fameux duettistes Bonny et Lafont et leur suggéra d'aller exercer leurs talents sous d'autres cieux.

Ainsi donc, un peuple nouveau est apparu

On frôla même l'incident diplomatique au sujet d'un projet de mosquée électronique comprenant flippers, bowlings, piste de danse et appel à la prière sur fond de musique reggae. L'imam de la mosquée de Paris menaça de la foudre d'Allah le ministre de l'Habitat et toute sa

SUITE PAGE 42 ▶

▶ SUITE DE LA PAGE 42

descendance. Le projet fut remballé vite fait, bien fait dans un carton, et l'affaire en resta là.

Ainsi donc un peuple nouveau est apparu sur la terre en les années 1950-1980 de notre ère. Ce peuple porte le nom de son chromosome « 500 000 ANI » (500 000 correspondant au nombre de cas dépistés et recensés, ANI signifiant Arabes non identifiés).

Ils ont la redoutable faculté de s'adapter partout où ils se trouvent. Ils investissent tous les endroits que les chants des mosquées condamnent. Ils ont, en l'espace d'une génération, créé leur propre espace culturel, leur propre code, leur propre dialecte. Ils sont beaux. Ils sont forts. Ils savent d'un seul coup d'œil faire la différence entre un vrai et un faux ANI. Ils aiment la vie et débordent d'énergie. Des brigades spéciales de police ont dû être formées à leur intention pour freiner leur ardeur. Ce sont les rois de la démerde, les rois de la navigation en eau trouble... Alors, vous pensez bien que la traversée de la Méditerranée à bord du *Tassili* n'était pas faite pour impressionner Omar de La Garenne-Colombes...

Vu du pont, je domine tout. C'est exactement comme au cinéma avec écran panoramique. Les couleurs sont fabuleuses. Jugez-en vous-même. Du bleu ciel pour le ciel, les maisons sont blanches... Ne l'appelle-t-on pas « Alger la Blanche » ? Et toujours cet immense soleil qui inonde la ville... Oui, Alger est très belle... Elle a fière allure. Pour plus de détails, passez vos prochaines vacances en Algérie. Croyez-moi, ça vaut le détour ; croix de bois, croix de fer, si je meurs... J'ai levé la main droite et craché par terre !

« T'as vu comme c'est beau Alger ? »

Tous les passagers sont sur le pont. Les plus avertis ont leur appareil photo en bandoulière et mitraillent à tout rompre, clic-clac l'Amirauté, clic-clac le mémorial du Martyr, clic-clac la façade de l'Assemblée nationale, clic-clac la grande poste, de vrais reporters... Les moins avertis se contentent d'emmagasiner les images dans leur tête. Ceux qui connaissent la capitale jusque dans ses moindres recoins ne cessent de regarder leur montre et de poser invariablement la même question aux employés de la Compagnie nationale de navigation :

— A quelle heure on largue les amarres ?

Et mon voisin de sursauter à chaque fois. Se nommerait-il... ?

Petit Rouget m'a bousculé. Son grand frère cavale derrière. Dans le genre cours après moi que j't'attrape on ne fait pas mieux. Leur numéro est au point.

Je reconnais près de moi l'homme à la montre de poche. Il est affalé sur la rambarde de sécurité et regarde le ballet des voitures s'engouffrant une par une dans la cale du ferry. Soudain il suffoque, bondit en me gratifiant d'un coup de coude au bras.

— C'est la mienne ! La 305 marron ! C'est à moi ! C'est ma voiture ! J'espère qu'y vont pas l'abîmer ou voler quelque chose dans le garage... Déjà la dernière fois... soupire-t-il... Tu fumes ?

Je prends la cigarette. Moi qui pensais en avoir fini avec les Hoggar !

— Merci rhoya... Alors qu'est-ce qui t'est arrivé la dernière fois, demandai-je, histoire de le remercier pour sa cigarette.

— Si j'te racontais, t'en croirais pas tes oreilles. Ah les salopards ! Les fumiers ! Les pourris !

— Doucement, c'est pas la peine d'hurler. J'suis pas sourd...

— Excuse-moi, mais quand j'y pense j'ai la rage !

— A ce point-là ! Ça doit être grave alors ?

— Très grave !... On m'a volé une couverture toute neuve et deux cassettes, une de Slimane Azem et l'autre d'Hadj el-Hanka. C'est pas la honte pour l'Algérie ça... cambrioler ses compatriotes... Comment tu veux qu'on leur fasse confiance après ? fulmine-t-il.

Et moi d'enfoncer le clou un peu plus :

— Y z'ont osé faire ça ? C'est dur... en plus j'parie que c'était les deux meilleures cassettes !

Et lui de démarrer au quart de tour :

— C'étaient les deux meilleures. Elles sont introuvables. (Puis il conclut, fataliste :) Qu'est-ce que tu veux y faire ? C'est comme ça mon frère.

— Eh oui ! Qu'est-ce que tu veux ? On nous refera pas..., dis-je, histoire d'en rester là.

— Au fait, jeune ! où t'habites ?

— La Garenne-Colombes ; c'est à côté de Paris.

— Merci, j'connais. J'ai mon frère qu'a une maison à Colombes.

J'ai l'impression que l'homme à la montre de poche a une grande soif de paroles à étancher. A preuve le flot de questions toutes plus intéressantes les unes que les autres :

Chérif a étanché sa soif de parole

« Qu'est-ce que t'as comme voiture ?

— Ben, j'en ai pas.

— Comment tu fais pour te balader alors ?

Je réponds que...

« T'as vu comme c'est bon Alger ?

Je réponds que j'ai vu et que c'est bon.

« Qu'est-ce que tu fais comme métier ?

Je réponds que...

« J'connaissais pas... Et ça paie ?

Je réponds que ça paie mon oxygène quotidien et que, pour le moment, j'en demande pas plus.

« Ah bon ! fait-il étonné... Et ton oxygène, ça fait combien en francs ? ironise-t-il.

— Pas convertible !

— Moi, j'ai de l'oxygène tant que j'en veux, et en plus ça me rapporte de l'argent.

— Comment tu fais ?... C'est quoi ton secret ?

— C'est pas un secret. J'suis grutier.

Effectivement, envisagé sous cet angle...

« T'as fait l'armée ?

Je réponds que...

« T'as d'la chance... Tu vas prendre le train à Marseille.

Je réponds que...

« C'est bon Alger !

Pour la seconde fois, je réponds que c'est bon.

« T'as d'la famille en France ?

Oh ! la la ! Il commence à me peser l'grutier. Mais je réponds que...

« Moi, j'm'appelle Chérif. Et toi ?

— Moi, c'est Omar !

— T'as pas envie d'aller boire une bière ; j'ai soif !

— Tout à l'heure si tu veux, j'ai pas très soif et j'suis pas sûr que la buvette soit ouverte.

— J'vais voir et j'te dirai.

Chérif a étanché sa soif de paroles. C'est la soif de bière qui l'habite à présent, et c'est tant mieux pour moi.

L'Afrique filmée

LE CINEMA AFRICAIN A VINGT ANS. DEPUIS LES INDEPENDANCES, LES CINEASTES NOIRS SE SONT APPROPRIES LA CAMERA, PROPOSENT UN REGARD SUR LEUR CONTINENT. L'AFRIQUE FILMEE S'ENRICHIT DE VISIONS MULTIPLES. LE PUBLIC PARISIEN A PU EN MESURER L'AMPLEUR EN SUIVANT LA RETROSPECTIVE DE LA PRODUCTION AFRICAINE FRANCOPHONE ORGANISEE PAR CATHERINE ARNAUD, AU REPUBLIC CINEMA DURANT LE MOIS DE FEVRIER.

Le panorama était exhaustif. Parcours jalonné par « A nous deux France » de Désiré Icaré, « *Afrique Sur Seine* » de Soumanou Vieyra, les premiers courts-métrages réalisés à Paris à la fin des années cinquante, jusqu'à « *Finyè* » le dernier long-métrage du malien Souleymane Cissé. Le documentaire du tunisien Férid Boughédir « Caméra d'Afrique » a permis d'établir un historique des films et des difficultés rencontrées par les réalisateurs en matière de cinéma.

Des œuvres rares ont pu être revisionnées : « *Cabascabo* » du nigérien Oumarou Ganda, « *Ceddo* » de Sembene Ousmane, le premier à avoir oser filmer chez lui, au Sénégal.

Mais la manifestation a surtout été le prétexte à une confrontation. Confrontation avec le regard des quelques cinéastes blancs (d'un Jean Rouch ou du réalisateur de « *Bako l'autre rive* », Jacques Champreux). Regards croisés, des africains sur leur propre histoire.

Sur la trentaine de longs-métrages présentés se dessinait une convergence : la volonté de témoigner une identité culturelle. Le cinéma africain est le fruit des indépendances, son corollaire obligé. Thèmes privilégiés : l'affrontement des valeurs traditionnelles contre celles issues de la société urbaine, les relations entretenues avec la politique, ces nouveaux régimes issus de la décolonisation, l'exil, traité avec éclat dans « Soleil O » de Med Hondo, ou « *Nationalité Immigrée* » de Sidney Sokhona.

Reste que l'approche de cette thématique donne lieu à des écritures cinématographiques complexes, variées. A cet égard, la rétrospective s'est avérée fructueuse, corrigeant une vision simpliste du cinéma africain, bien souvent taxé de didactisme.

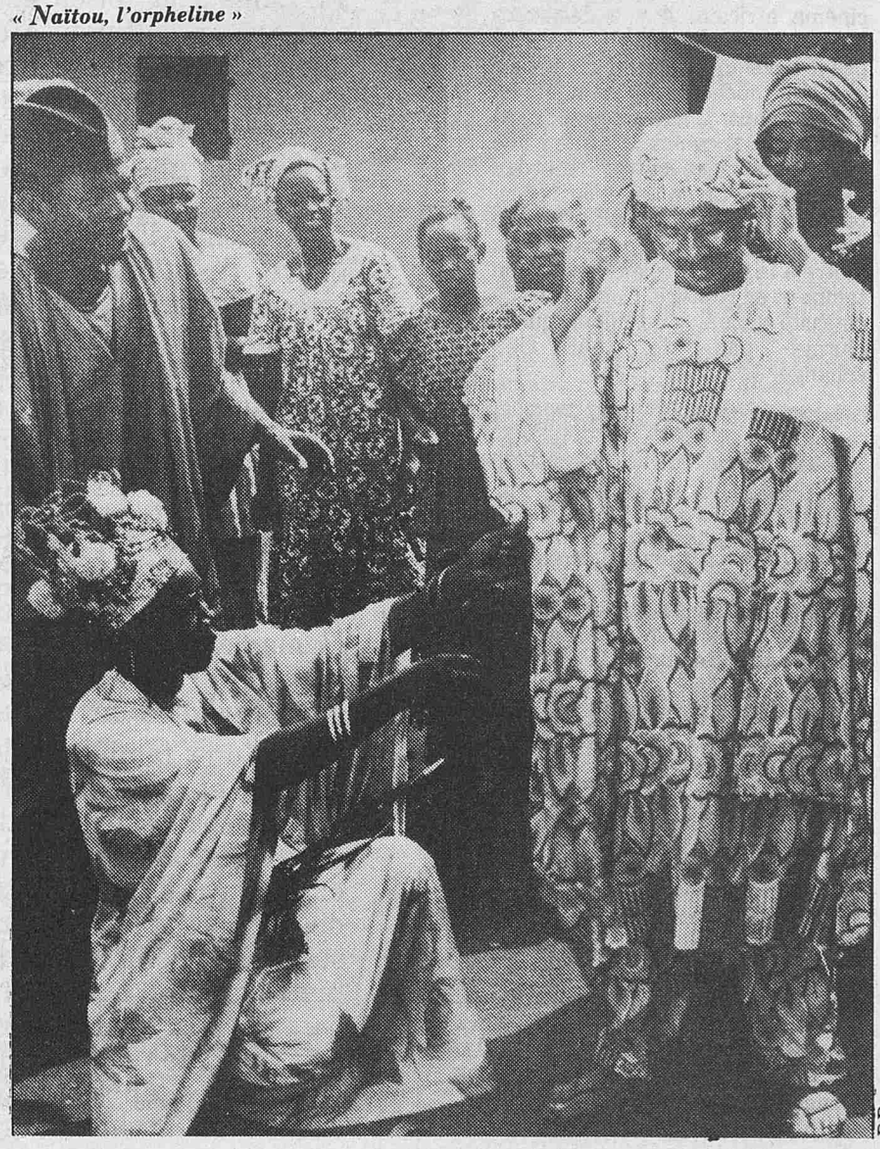
On a pu revoir avec bonheur « *Touki-Bouki* » du sénégalais Djibril Diop Manbuty. Film réalisé en 1973, qui connut un échec commercial. Onze ans plus tard, il fait preuve d'une facture originale inégalée. Au travers de l'histoire d'un jeune garçon qui tente de partir à Paris mais n'arrive pas à quitter son village trop attaché à ses racines, onirisme, conte, fantasmes s'entremêlent savamment.

Remarquables également au sein de toute la production : « *Ceddo* » de Sembene Ousmane, « *Le Vent* » de Souleymane Cissé ou « *La récolte de trois mille ans* » d'Haïlé Gérima. Chacun développe une structure narrative héritée du rituel africain et d'une tradition du conte.

De jeunes réalisateurs poursuivent dans cette voie. Interessé par les po-

SUITE PAGE 44 ▶

« Naïtou, l'orpheline »



DR

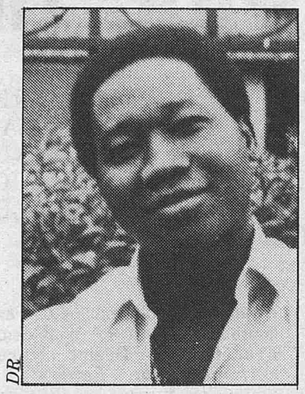
G.Kaboré: « Sortir le cinéma du ghetto idéologique »

A trente et un ans, Gaston Kaboré, historien de formation mais passionné de 7ème art, joue un rôle important en matière de cinéma en Haute Volta. Directeur du Centre National de Cinéma, il est par ailleurs réalisateurs de plusieurs court-métrages. Son premier film, « Wend Kuni », primé au Fespaco, a fait un tabac dans son pays. Ce conte superbe, tourné directement en 35 mm (une exception en Afrique) souligne l'importance d'une recherche formelle pour Gaston Kaboré.

« J'ai choisi un conte, car c'est une forme narrative proche du récit populaire, à portée de tout le monde. Chacun y trouve son compte. Le conte permet un potentiel de réflexion et de pensée auquel chacun accède en fonction de son âge.

Je l'ai situé avant l'arrivée des Blancs pour échapper aux canons de lecture, aux préjugés. L'Afrique ne se résume pas à deux siècles de colonisation. Si l'histoire coloniale a pesé sur les mentalités, la psychologie, la structure des états, elle n'a pas beaucoup affecté la société traditionnelle. Il faut nous occuper de ce qui nous appartient.

J'ai très peu utilisé de dialogues. Ce qui m'intéresse, c'est l'intériorité des personnages. Le cinéma a pour spécificité l'image. On ne doit avoir recours à la parole que lorsque l'image est incapable d'être suggestive.



DR

Le travail sur la forme est pour moi essentiel. Bien souvent dans le cinéma africain, il y a des idées intéressantes mais on n'en maitrise pas le développement. Il y a dispersion. On touche à trop de sujets en même temps. L'autre écueil : c'est de confiner le cinéma africain à une sorte de nécessité, d'ordre idéologique. Si on est trop réducteur, c'est la fin de l'art. Un film doit assumer la contradiction d'être à la fois en relation avec son temps et en rupture. Comme dit un cinéaste cubain : « un cinéma qui ne change pas, ne peut rien échanger ».

Propos recueillis par
M.C.P.

▶ SUITE DE LA PAGE 43

tiers, Idrissa Ouedraogo, dans « *Les Ecuelles* » mène un travail formel rigoureux, d'une grande plasticité. Même souci de la part de Gaston Kaboré dans « *Wend Kuni* » (voir encadré). Quant au togolais Clem-Clem Lawson, c'est en pionnier qu'il s'aventure dans le cinéma d'animation avec son court-métrage « *Bienvenue en Métropotamie* ».

Oeuvres d'auteurs, œuvres de francs-tireurs. Car réaliser un film en Afrique relève toujours de la gageure. Le débat réunissant critiques et réalisateurs au cours de la manifestation était éloquent. Vingt ans plus tard, le cinéma ne s'est doté d'aucune structure industrielle. Il n'existe ni grosse compagnie, ni maison de production. La Haute-Volta s'est équipée de studios mais ne dispose pas de labo couleur. Pour monter un film, il est encore nécessaire de venir à Paris. Et c'est le ministère français de la coopération qui fournit en grande partie le financement.

De fait, Sembene Ousmane n'a pas tourné depuis 1978 et Souleymane Cissé, malgré le succès de « *Finiè* » connait de grosses difficultés pour réunir les fonds nécessaires à son prochain long-métrage. Si « *Wend Kuni* » de Gaston Kaboré ou « *Naitou* » de Moussa Diakité ont la chance de sortir dans des salles commerciales, combien de films ne suivent que le circuit des festivals ?

Mais si tourner en Afrique reste un pari, filmer l'Afrique demeure une nécessité impérieuse. Les cinéastes présents l'ont affirmé avec force. Le cinéma africain n'a pas fini de nous étonner...

Marie-Christine Peyrière◆

Henri Barakat: « Je ne filme que les histoires qui me touchent »

Le cinéma égyptien est une exception sur le continent africain. Né au début des années trente, à l'ère du parlant, il s'est doté très tôt de structures industrielles, de grands studios et connut une expansion à travers tous les pays arabes. Si, actuellement, il traverse une crise grave, résistant difficilement à l'invasion des productions étrangères et à l'influence grandissante de la télévision, il reste encore un cinéma prolifique. Réputé pour ses comédies musicales, il a été également marqué par un courant néo-réaliste. Comme en témoigne la rétrospective qui s'est déroulée à Paris du 18 avril au 1er mai, à l'Olympic Entrepot. Un hommage a été rendu à Faten Hamama, star du cinéma égyptien et à deux grands réalisateurs, Salah Abou Seif et Henri Barakat.

Issu d'une famille aisée, d'un père syrien et d'une mère libanaise, marqué par son éducation chez les frères au Caire, cet homme modeste et discret est, à soixante dix ans, un des cinéastes les plus importants de sa génération. Près de 80 longs-métrages, en 41 ans d'activité, sa carrière, naviguant entre la veine commerciale et les films plus intimistes, épouse étroitement l'évolution du cinéma égyptien.

Cathy Chamonet

Henri Barakat

J'ai commencé à apprendre le cinéma avant la guerre, en 1935. Au Caire il n'était pas possible de se former, les productions étaient trop sporadiques. Mais j'ai eu la chance de pouvoir accompagner mon frère à Paris. Pendant neuf mois, je me rendais tous les jours dans les studios de Billancourt ou d'Epinay. Je voyais beaucoup de films, discutais avec les assistants. Puis j'ai senti trop de remous politiques en France. Nous avons préféré rentrer au Caire, avec mon frère.

J'ai trouvé tout de suite du travail, comme assistant, auprès d'Aziza Amir, une grande actrice et producteur du cinéma égyptien. J'étais aussi assistant-décorateur, et assistant-monteur pour Madame Assia, (une autre fondatrice du 7ème art). Par ailleurs mon frère tenait une salle de cinéma. J'en profitais pour visionner tranquillement tous les films et examiner la manière dont ils étaient fabriqués. J'étais « un amateur-professionnel ».

Je devins réalisateur un peu par hasard. Le metteur en scène attitré de Madame Assia lui a fait brusquement défaut alors qu'il n'avait pas achevé le film commandé. Il manquait deux bobines. J'ai été chargé de les tourner, tâche dont je me suis acquitté honorablement. Nous étions en 1940. Madame Assia s'est alors proposée pour financer un long-métrage. J'ai adapté une nouvelle de Tchekov et réalisé « le délinquant ». Le film a été un échec commercial, mais Madame Assia a continué à me faire confiance. A partir de ce moment là, je n'ai cessé de tourner, à raison de deux films par an.

A cette époque, les comédies musicales jouissaient d'un grand succès. Tous les pays arabes en raffolaient. En Egypte un public a commencé à se constituer, composé essentiellement d'ouvriers aisés qui travaillaient dans les camps anglais. Les familles grecques ou italiennes venaient aussi très souvent au cinéma car les films étaient sous-titrés en français. Cet âge d'or s'est poursuivi durant les années cinquante. En 1952, c'est l'arrivée de Nasser. J'ai moi-même participé à un documentaire sur les fêtes de la révolution. De gros bouleversements sont intervenus en matière cinématographique : l'étatisation de la production, la nationalisation des studios, du circuit des salles. Vers le début des années soixante, le climat a commencé à se détériorer. Les relations avec le pouvoir se révélaient très complexes. Les cinéastes se sentaient perdus. Il fallait composer avec la censure.

J'ai tourné beaucoup de films avec la grande actrice, Faten Hamama. Des œuvres de commande et des projets plus élaborés. Indépendamment de « La nuit de l'arrestation de Fatma », les films qui m'ont marqué restent « Le chant du courlis » et surtout « le péché », réalisé en 1965. Faten et moi, nous désirions adapter le roman de Youssef Idriss. Mais il nous semblait essentiel de tourner en extérieur. Nous voulions montrer le monde des ouvriers agricoles de manière réaliste. Ensemble nous avons bâti le scénario. Mais il nous manquait le financement. Aucun producteur ne voulait s'engager dans l'opération. Heureusement, le cinéaste Salah Abou-Seif se trouvait à la tête d'une des sociétés étatiques de production. Il s'est débrouillé pour obtenir l'autorisation de la censure, nous a donné toutes les garanties de tournage et a débloqué l'argent. Le film n'a pas connu une grande carrière commerciale car il choquait le public égyptien. On l'a trouvé « trop sérieux ». Cependant, il a été sélectionné pour Cannes en 1965. Mais en raison des relations internationales (l'affaire de Suez, le soutien de l'Egypte à l'Algérie), ni Faten, ni moi, n'avons eu l'autorisation de nous rendre au festival.

A partir de ce moment-là, j'ai préféré émigrer au Liban ou j'ai continué à tourner régulièrement. J'avais besoin de prendre du recul. Le fonctionnarisme commençait à gagner les studios égyptiens. Années douloureuses. La guerre des Six jours reste un moment honteux, que j'ai mal vécu à Beyrouth. Je suis rentré au Caire en 1970. Le public, la société, ont beaucoup changé. Désormais, une partie de la population préfère regarder des vidéos à la maison. Les étudiants, les intellectuels continuent à bouder systématiquement toutes les productions locales. Les conditions de tournage se sont détériorées. Malgré l'abandon des nationalisations, le cinéma va à la dérive. On ne trouve plus de producteurs qui accepte de prendre des risques. Nous avons dû mettre nos fonds privés, Faten et moi, pour mon dernier film « La nuit de l'arrestation de Fatma ». C'est un film auquel je tiens beaucoup. De la même manière que dans le « Péché » j'ai tâché d'innover sur le plan formel. J'ai utilisé cinq flash-backs, rompant avec la linéarité habituelle de mes films. Nous avons travaillé sur l'adaptation du roman durant six mois. L'histoire du film se déroule sur vingt ans... J'ai montré le rôle désastreux des opportunistes. Le personnage de Fatma, femme intègre, c'est l'Egypte. C'est elle qui crie au peuple : « Réveillez-vous ». C'est un film que j'ai eu beaucoup de plaisir à réaliser et à regarder.

Je désire continuer à tourner des films. Je suis toujours à la recherche d'une belle histoire, celle qui me touche...

Propos recueillis par
Marie-Christine Peyrière
et **Fatima Belhadi**◆

UN BLACK ÇA VA, TROIS BLACK...

Strasbourg-Saint-Denis métro. Un mercredi noir de mai (tous les jours sont noirs puisque toutes les nuits sont blanches) vers 17 H 30 ; Une femme, Noire, avec ses trois enfants, disant à son fiston ainé (7/8 ans) de prendre le passage interdit pour lui ouvrir la voie. Comment voulez vous que dans ces conditions, avec un tel conditionnement, plus tard ce gosse ne tourne pas avarié ? Et cette femme, Noire, mère de famille, peut-on lui en vouloir même indirectement, d'apprendre à ses gosses à resquiller, c'est-à-dire alléger ses dépenses, par ces temps de crise ? Alors qu'elle est une économiquement démunie, parce que socialement étant déjà une minorité, marginalité raciale.

Si Nous Autres, Noirs, ne voulons pas comprendre que la Dignité pour la Liberté passe par plus de Solidarité, de Volonté, contre de telles situations, minimes détails d'une condition de vie inhérent à des conceptions historiques des rapports humains rétrogrades et avilisants, alors nous serons toujours de petits resquilleurs forcés, honteux, traumatisés par notre pussillamité, proies faciles pour toutes sortes de manipulations mentales aliénatrices.

Il ne fait pas bon d'être minorité raciale à Babylone la déconne ! D'autant plus que par effet de rejet social, de contestation de société, on veut trop souvent avoir tendance à assembler minorité raciale et marginalité sociale (sexuelle : homo, idéologique : « chébran », économique : squatt). Et puis quoi encore !

Après l'ex-Palace de feu Eymaert, Paco Rabanne dit le Basque Noir au masque de..., « Actuel » au « Rex », « Libération » s'offre ses mardis noirs avec Garance et R.7... à l'« Eldorado », qui comme son nom l'indique est censé être une mine d'or... noir. Que de ténébreux engouements ! C'est à celui qui n'aurait pas son nègre à surinamiser : ça va chercher du côté de Fort-Samame-Amalgame, déculpabilisation postcoloniale légitimée par quelques frères à la peau reversible. Et que de regards de Chimène sur les Rodrigue de la musique africaine. Enfin ! C'est un trip qui prend aux... Pendant que le rock et la pop juraient contre leur société, il n'a jamais été ringard dans la musique black de chanter les bons conseils familiaux, ni de sussurer une romance pour plus de tendresses à une young girl. Il y a une dizaine, tous les canards branchés trippaient pop-rock, au summum de la funky-soul music.

Il est trop facile de dire, comme l'a fait Libération (cf interw' Millie Jackson, Diana Ross, Marvin Gaye, M.J.) que les Blacks ne chantent que l'amour hot-tamalès. D'abord qui le chanterait et le ferait aussi bien, hum ? Imaginez la biguinne ne chantant que contre les Békés, les frères Debbs auraient eu des tonnes de colombo de mourron à se faire. Et n'oublions pas que le song-protest black à l'instar du B.P.P. a été salement décimé. Oui d'accord il a le smurf...

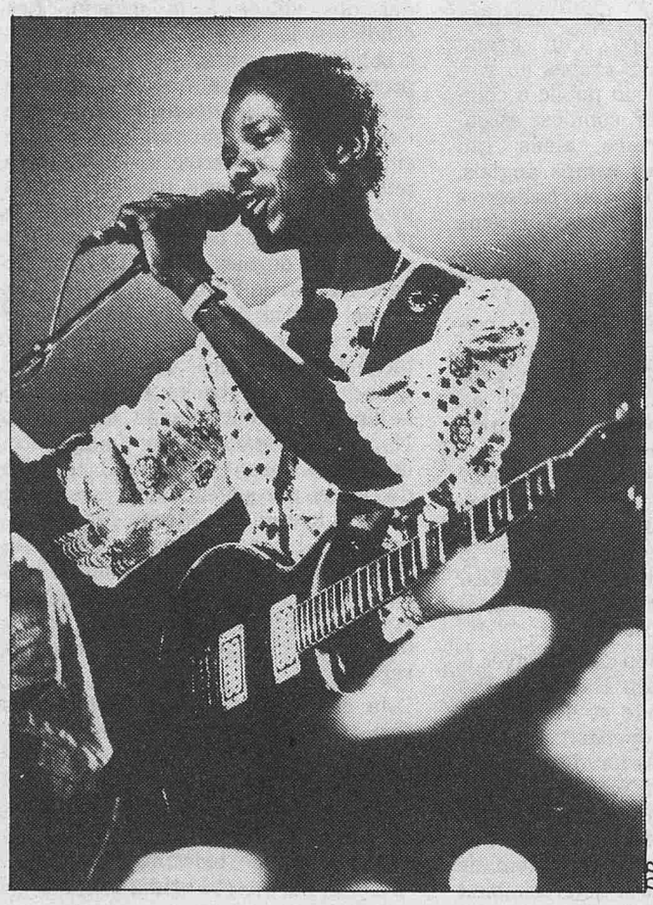
Quelque soit les initiatives branchées, il n'y aura jamais de Tamla-Motown ou même Island records en France, parceque leurs initiatives sont trop « antisociales », sans prise de conscience quelconque possible. Rien que par l'approche — inexistante — adoptée sur la musique des Dom-Tom français, permettez-moi d'émettre quelques réserves pour la musique africaine. Et ce n'est pas une carte de séjour musicale pour une seconde génération qui résoudra les « détails » de l'après-guerre d'Algérie. De là à ne rien bitter sur la phénomènologie musicale Africaine... Soit exotique et érotique Nègre, tu seras quelqu'un. A chacun son gadget : quant « certains » de mes aïeux aimaient leur prochain en le mangeant, d'aucuns, au nom de la morale judéo-chrétienne, les taxant de cannibales, leur missionèrent de la civilisation plein la calebasse. Certains de ces d'aucuns, aimant la chair nègre, et s'en délectant, situèrent les origines du sida en Terre-Mère, parceque des homo(sapiens) vibraient de rythmes noirs. Alors qu'un Nègre académique avait démontré que la raison et la passion ne souffraient d'aucune discussion.

Et Actuel qui lance Zoulou, Chaka doit se retourner dans sa tombe. Le trip black, ça tâche. Un black ça va, trois black...

Henri Kala-Lobe

Black Uhuru

DR



DR

Le conte de Mamadou et André

Il est rare de voir à la même affiche deux groupes africains d'aussi différente démarche : Osibisa, c'est un peu le groupe des années 70. L'Africa Fête 84, c'est aussi la découverte pour le public français d'un sport sénégalais appelé le LAMB ou lutte (thème favori du groupe XALAM).

Youssou N'Dour, c'est la version sénégalaise d'un show à la James Brown (voir les solos de Féfé — sax ténor —). Youssou N'Dour s'adresse d'abord à ses complices : les femmes et les jeunes sénégalais. Le rapport est d'une telle intensité que l'on est saisi par la magie de la fête et c'est là où tous les codes disparaissent pour laisser place à une expression corporelle totale qui est le ventilateur ou tout simplement, « la valse du postérieur ».

Quant au couple André-Mamadou d'Africa Fête, sortiront-ils indemmes de cette jungle parisienne que forment à eux-seuls les organisateurs de concerts ?

Sans-Frontière. — Quel est l'historique d'Africa Fête ? Hier, un directoire collégiale, aujourd'hui, semble-t-il, une organisation bicéphale ?

MAMADOU KONTE. — En 1978, au moment de la mise en œuvre de la politique d'expulsion des immigrés, nous nous regroupons (travailleurs africains, militants...) et créons une association, l'AARCTA (Association d'aide au retour créateur des travailleurs africains), qui commence à organiser les Africa Fête (label d'organisations culturelles). Entre 1978 et 1981, cinq grands concerts auront ainsi lieu à Paris. L'argent de ces concerts finance notamment l'ouverture d'une librairie à Thiès au Sénégal, « Le Kilimandjaro » et une coopérative agricole pour les immigrés de retour au pays. Ces initiatives avorteront, faute de moyens. Actuellement, Africa Fête se veut essentiellement un label de musique africaine, soucieuse de promouvoir les groupes africains en France et en Europe.

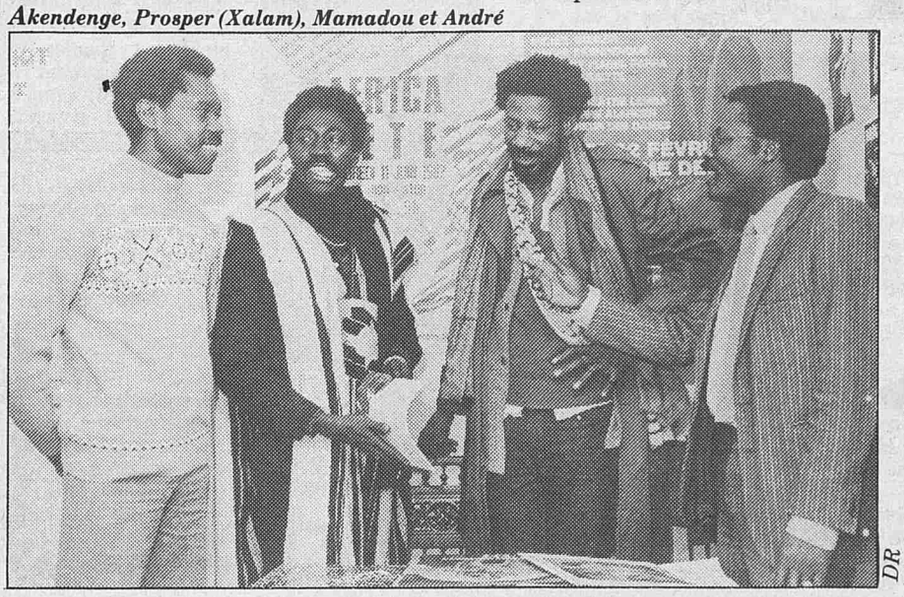
L'équipe actuelle est-elle bénévole ?

— Tous les gens qui travaillent avec moi sont bénévoles. Par contre, ceux qui travaillent avec André Nimagnon sont salariés.

Qui est André Nimagnon ?

— A l'époque ou le Xalam est arrivé en France (juin 1982), l'Africa Fête était dans les bureaux de Sibécar (productions l'Escargot). Il y eut désaccord et c'est grâce au salaire d'André, ingénieur, que nous avons pu survivre. Nous avons vécu huit mois avec Xalam dans des conditions très pénibles. C'était tantôt la misère totale, tantôt la gaité africaine. Aucun groupe autre que le Xalam n'aurait accepté de loger à huit dans un deux pièces, (celui d'André), pendant que nous logions dans la voiture d'André. A l'époque, ni le Xalam, ni nous, n'avons posé le problème du retour au pays. Puis, à l'issue d'un contrat avec un producteur italien, le Xalam s'est installé à Meudon et a trouvé une maison de production Ankor.

Akendenge, Prosper (Xalam), Mamadou et André



DR

Qu'est-ce qui vous a amené à produire le Xalam ?

— J'ai produit le Xalam en 1980, à Thiès (Sénégal), pour la première fois, à l'époque de la Tabaski. D'ailleurs, à la même époque j'ai produit le groupe Youssou N'Dour également au Sénégal. A mon retour à Paris, j'avais dans mes bagages un disque du Xalam. J'habitais chez J.J. Mandel, journaliste à Libération et je faisais des émissions à Radio Soleil avec Mohamed Nemmiche. Le disque de Xalam fut diffusé sur les ondes de cette radio libre et l'idée de faire venir le Xalam à Paris fit son chemin.

Revenons à Africa Fête et Garance.

— Garance, ce sont des producteurs de concerts blacks et jamaïcains. Ce sont les initiateurs des « mardis noirs ». Ils ont senti la nécessité, après le désistement progressif de directeurs d'endroits tels que l'Opéra Night, le Palace, le Rex, de s'adresser à des organisateurs de concerts afin de devenir eux-mêmes des directeurs de théâtre respectables...

Le 19 mai, nous organisons un concert de musique africaine avec Garance, à Balard ; de ce fait, Garance produit Youssou N'Dour le 8 mai à Paris. Je dois ajouter que c'est à travers le journal Libération que nos contacts ce sont établis avec Garance. Ayant été longtemps militant, je connais un bon nombre de journalistes de Libération. Ce journal consacre toujours un article à chacun de nos concerts.

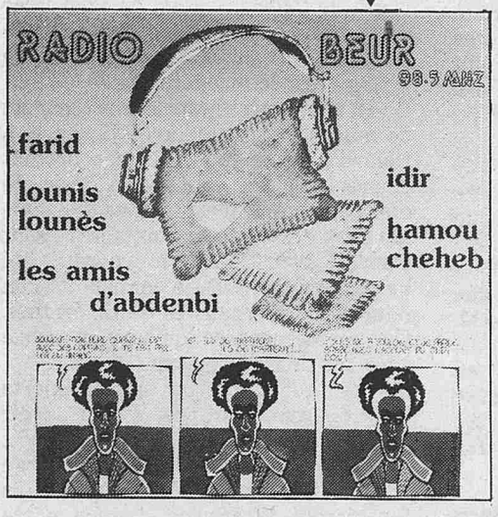
En ce qui concerne nos rapports business avec Garance, il faut savoir qu'ils produisent avec nous à 50 %, c'est-à-dire qu'ils prennent en charge 50 % de l'activité « logistique » (ils fournissent le service d'ordre entre autre, et le plateau...)

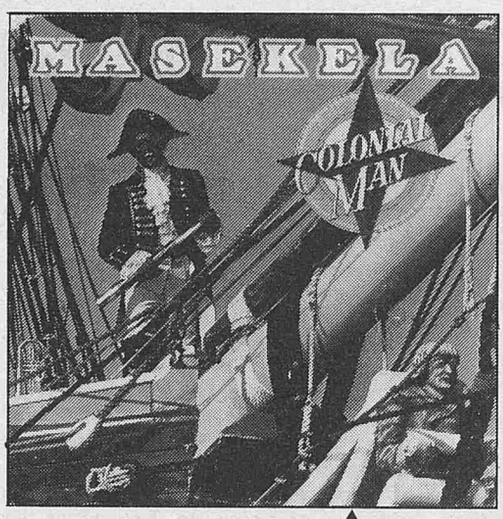
Quels sont les objectifs à long terme d'Africa Fête ?

— Africa Fête est à l'origine du premier regroupement d'associations culturelles africaines au sein de la FACEN. Et notre but est d'élaborer l'avenir culturel d'une grande partie des immigrés qui vivent en France. L'Afrique ce n'est pas seulement l'exotisme, c'est aussi un réservoir de talents originaux que les Français méconnaissent. Notre but est de promouvoir et de mieux faire connaitre cette culture. A plus long terme, bien-sûr, l'objectif est de se battre pour la mise en place de notre propre maison de production africaine, avec toute la rigueur que cela suppose.

Propos recueillis par
Birame N'diaye◆

NOUVEAU
Nouveau, radio beur vient de sortir un disque. Permettant ainsi à de jeunes artistes issus de l'immigration, représentatif de la parole et de la musique « *Beur* » — celle des banlieues et des cités de transit — de s'exprimer. Prouvant, comme le souligne dans le texte de présentation, Samia Messaoudi et Nacer Kettane que « *Cette fin de siècle ne se fera pas sans eux* ». Parmis les jeunes qui composent ce disque, on retrouve « *les amis d'Abdenbi* » avec « *grande banlieue et p'tit loubard* », chanson dédié à la mémoire d'Abdenbi, tué le 23 octobre 82 à Nanterre. Le plus évocateur étant sans doute les textes de Lounis Lounes avec « *On m'rayera pas d'ici, la France, c'est mon pays* ». Participent également à ce disque Farid, Idir et Hamou Cheheb.
La pochette est illustrée par Farid Boudjellal, jeune dessinateur de B.D. Le sigle « *Beur* » est du au peintre Rachid Khimoun. Pour vous procurer le disque, téléphoner à Samia Messaoudi *Tél. : 270.93.00.*

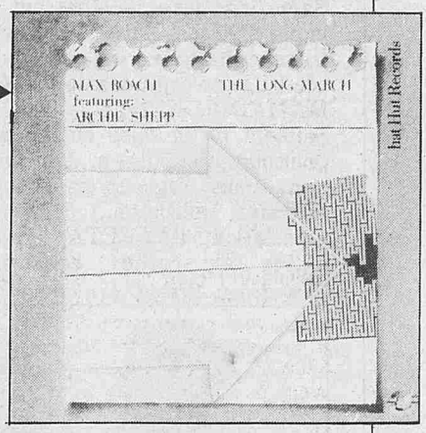




HUGH MASEKALA
Dans la musique que nous propose ce trompettiste, il y a tout ce que les groupes africains en France ont du mal à rendre (La liberté musicale).
Un très grand musicien africain dont la production est inégale, ce disque nous donne droit au meilleur Masekela.
Hugh Masekala, NBP L 7023, COLONIAL MAN.

SISSOKHO
Le nouveau Sissokho est arrivé. Bonne dégustation.
Prince Sissokho/Distr : OUAT AFRO RYTHMES

MAX ROACH/ARCHIE SHEPP
La réunion de ces deux grands du jazz est époustouflante dans South a Africa Goddam. Ils crachent leur dégoût du système de l'Apartheid. Max sera d'autre part à Dakar pour le festival de fin d'année auquel participeront également Abdullah Ibrahim et le groupe Xalam.
Max Roach/Archie Shepp, The Long Mach.



HERVE BOURDE
Hervé Bourde est un jeune musicien marseillais de grand talent, peu connu du grand public mais très estimé des amateurs de jazz. Avec Merzak Mouthana à la batterie Hervé nous convie à un « voyage méditerranéen » poignant, à la limite du rêve.
Ne vous privez surtout pas de ce disque.
Hervé Bourde, Merzak Mouhana, Destinée : BOL/002/OMD/518.

Agenda

MUSIQUE

REGGAE
La Maison des jeunes et de la culture de Draveil organise cette année son 3ème festival Afro-reggae avec Max Romeo, raggae regular, Jah Ark et Adioa, Alafia, Ras negus et Roots of exil. La fête se déroulera dans la nuit du 16/17 juin de 20 H à l'aube qu COSEC Des Mazières, rue F. Buisson, Draveil.

ANTILLES
Ils sont quatre, venus de la Martinique qui représente la nouvelle génération, la musique qu'ils jouent est marquée de plusieurs influences : reggae, bel air, gros ka, rock, jazz et musique latino. Leur nom : 6 th Continent. Ils seront les 24, 25 et 26 mai au *Phil'One-Défense, 4, parking central. Tél. : 776 44 26*

CONCERTS CHEIKH ET FOUAD NEGM
Cheikh Immam, Ahmed Fouad Negm à Marseille. La Maison de l'Etranger et l'association des travailleurs marocains en France présentent le samedi 2 juin à 21 heures et dimanche 3 juin à 15 heures deux concerts différents du Cheikh et de Fouad Negm. Avec Mohamed Ali, percussioniste et choriste du groupe.
La Maison de l'étranger 8-16, rue A. Zattara Marseille 3ème. Tél. : 95 90 15.

MALAVOI
Célèbre dans toutes les Antilles et en France, le groupe Malavoi sera pour la première fois sur une grande scène parisienne au théâtre de la Ville, les 22, 23, 26, 29 et 30 mai à 18 H 30. Malavoi, qui regroupe dix musiciens, s'inspire essentiellement de rythmes antillais traditionnels : bigine, mazurka, etc.
Pour location : *Théâtre de la Ville, 2, place du Châtelet, tél. : 274 22 77*

CHANTS D'EGYPTE
Chants d'Egypte à Paris avec Cheikh Imam, Ahmed Fouad Negm et Mohamed Ali, à la Mutualité pour deux concerts exceptionnels, mercredi 30 mai à 20 H 30 et jeudi 31 mai à 14 H 30. Ces concerts ont lieu avec le concours de l'Union Régionale Ile-de-France CFDT.
Palais de la Mutualité, 24, rue Saint-Victor 75005 Paris.
Réservation : 3 FNAC.

BAILLY SPINTO
Bailly Spinto, jeune chanteur Ivorien, sera pour deux concerts dansants les 1er et 2 juin à partir de 22 H 30 au Phil One Défense.
Tél. : 776.44.26.

THEATRE

ANNIVERSAIRE
Le ballet théâtre Lemba célèbre son 10ème anniversaire, en présentant du 12 au 16 juin à 20 H 30 « Kizingou » « Afrique en vie », sa toute dernière création. La prestation théâtrale sera suivie le

16 juin d'un bal avec Théo Blaise Kounkou, Master Mwana Congo, Tchico, Balou et beaucoup d'autres. Expo avec Trah-Bi Ninin et défilé de mode avec Motse Akanati.
Théâtre de l'Union, 14, rue de Trévise 75009 Paris. Tél. : 770.90.94.

LA TROUPE NEDJMA
La troupe de théâtre NEDJMA se produira le 25 mai à Villier S/Saône avec « Ama Chaou », spectacle de marionnettes, et le 1er juin au festival international de café-théâtre de Cannes avec « Et moi je suis resté comme une chaise ». Ahmed, conteur des « Mille et deux nuits » et chroniqueur du XXè siècle raconte « Sa vie et ses histoires ».

CONTES SOUFIS
Le Théâtre Essaion de Paris, présente du 12 au 14 juin « Tranche de conte », spectacle conçu et réalisé par José Valverde et Alida Latessa. Ce spectacle drôle tiré de contes de Soufis et d'autres sources pourrait également s'intituler « pour être en forme à mide, manger des rêves »
Théâtre Essaion : 6 rue Pierre-Au-Lard. Tél. : 278.46.42.

ANNONCES

NAISSANCE RADIOS
Sans Frontière est heureux d'annoncer à ses lecteurs de Seine Maritime la naissance de radio Figue qui émet sur 100.7 Mhz-FM en monophonie.
Vous y entendrez les infos en langues d'origines (arabe, berbère, portugais, langues d'Afrique noire) ; ainsi que des émissions sur la vie intellectuelle et artistique dans les pays d'origine, sans oublier les infos pratiques utiles pour la vie de tous les jours et la musique ; bien sûr.
Radio Figue BP 32, 76150 Maromme.
Tél. : 70 97 33.

EXPOSITION « LES REFUGIES DANS LE MONDE »
La Maison de l'Etranger présente une exposition intitulé « Les réfugiés dans le monde », préparée par le Haut commissariat pour les réfugiés auprès de l'ONU.
Cinéma, toujours à la Maison de l'étranger.
Jeudi 24 mai à 9 H 30 : « Geti Tey » film de S. N'Diaye (1978), une journée de pêcheurs du village de Cayar
Le même jour à 14 H 30 : « Le premier mil », film de J.P. Janiaud — Haute Volta : au pays Samo la fin de la saison des pluies marque le début de la nouvelle année.
Vendredi 25 mai à 9 H 30 : « Belebeleba, fitini, fitini » (les gros et les petits) film de Pavard.
A 14 H 30 : « Un autre regard » de Brunet traite de l'influence de l'art africain sur les peintres et sculpteurs européens.
La Maison de l'étranger, 8-16 rue, A. Zattara, Marseille 3ème, Tél. : 95 90 15.

MINIATURISTES !
Le centre culturel algérien, présente jusqu'au 10 juin une exposition de miniatures et d'enluminures intitulé « Les successeurs de Mohamed Racim », ainsi qu'une expo de l'école des Beaux-Arts d'Alger. *Centre Culturel Algérien : 171, rue de la Croix-Nivert, 75015 Paris. Tél. : 554.56.25.*

CRU
Qui se cache derrière CRU ? Juridiquement CRU est une association naissante dont le nom officiel est DAI : Découverte des Artistes Inconnus. Notre premier objectif est la parution d'un journal. Il sera fait avec ses lecteurs et, pour une fois, ceux-ci pourront quitter leur défroque de spectateur pour revêtir un habit d'acteur. DAI envisage par la suite d'ouvrir une maison d'édition qui publiera poètes, écrivains, dessinateurs... Alors n'attendez plus... Embarquez avec nous, juste pour le plaisir. Abonnez vous à CRU. Tout soutien aussi bien moral que financier sera le bienvenu.
CRU : 219, boulevard Voltaire, 75011 Paris.

HIMALAYA 84
La Maison des Cultures du Monde présente jusqu'à fin juin un évènement exceptionnel sur les cultures de l'Himalaya.
Les fêtes de lamas du Sikkim, un Alche Lhamo, opéra Thibétain du Népal, les danses de mariage du Ladakh, un Soufiana Kalam, musique sacrée du Cachemir.
Maison des Cultures du Monde : 101 bd. Raspail, 75006 Paris. Tél. : 544.72.30.

ANNONCES

GRENOBLE EN FETE
Programme des spectacles de l'Office Dauphinois des Travailleurs Immigrés pour mai-juin. Le mardi 33 et mercredi 23 à 20 H 30 : Rock par Cathéda, un groupe de jeunes de Mistral. Le jeudi 24 et vendredi 25 et samedi 26 « La poudre d'intelligence » de Kateb Yacine par le Théâtre de la Mer de Marseille. Farce satyrique sur le pouvoir et la religion. Le vendredi 1 et samedi 2 juin des enfants du quartier Très-cloitre, jouent leurs vacances au pays. Du 5 au 9 « 0 mon héro », création du théâtre de l'Immediat. Du Du 12 au 16 à 20 H 30 « Ferdaous une voix en enfer par le carrefour de la différence ». Adaptation du livre de l'écrivain égyptien Naoual El Saadaoui. Les 21, 22, 23 « Paroles de nègres » par la compagnie du libre échange.
O.D.T.I. Salle de Sainte-Marie-D'en Bas. 8, rue-Cloîtres. Grenoble.

TUNISIE
Régis, Martine, animateurs à l'association « Caravanes sans frontières » (loi de 1901), recherchons jeunes, garçons/filles, 15/25 ans pour séjour « découverte du Maghreb » en Tunisie / en juillet 84. Projet initial : 3 semaines en itinérant / à construire ensemble : itinéraire, type de transports, hébergements... autogestion du camp. Compter 4200 F / 3 semaines, tout compris (avion, nourriture, hébergement, transports locaux, activités, assurance...) Possibilité éventuelle de prise en charge par les comités d'entreprise.
Contacter : Régis Thiebaud, 32, rue Daubenton. 75005 Paris. Tél. : 886/04/06 (la journée).

CHANTIERS DE JEUNES
De juin à septembre, Etudes et Chantiers vous propose 200 chantiers en France (à partir de 13 ans) ou dans plus de 25 pays étrangers (+ de 18 ans).
Avec cette association vous aurez l'occasion de voyager en découvrant et en partageant la vie quotidienne des habitants des pays traversés. Alors si la vie de groupe vous plait, si l'apprentissage de techniques manuelles vous intéresse, n'hésitez plus, écrivez à
Etudes et chantiers : 33, rue Campagne Première, 75014 Paris.
Tél. : (1) 322.15.61.

MELANGE
« La France c'est comme une mobylette. Pour avancer, il lui faut du mélange » Luttez pour l'égalité et contre le racisme. Procurez-vous cette affiche format 40 x 61 cm. Prix : 0 F 50 + port.
A commander à *L'Asti : 27 rue Felibre Gant (Collectif de la Mobylette, 13 100 Aix en Provence.*
Tél. : (42) 26 26 46 89 le mardi et jeudi 18 H 30 — 20 heures.

ANNONCE
De juin 82 à février 83 plusieurs missions se succèdèrent à Beyrouth Ouest et sa banlieue sud. S'adaptant à la situation militaire et politique, elles prirent plusieurs aspects : médical, social, éducatif et technique.
La nouvelle flambée de guerre civile qui débuta en février 84 nous alarma. Une mission dont le but était de définir des projets de travail avec les associations humanitaires libanaises et palestiniennes vient de revenir.
Nous projetons de mettre sur pied un projet animation pour les enfants des bidonvilles, des plages et des « refuges » en collaboration avec certaines d'entre elles.
Pour cela nous recherchons des animateurs parlant arabe susceptibles :
- de faire le travail sur le terrain avec les enfants
- de former les jeunes volontaires sur place.
La durée minimum sur place est de trois mois. Les frais sont pris en charge par l'association.
Si cela vous intéresse contactez-nous soit par lettre soit par téléphone.
Enfants réfugiés du Monde,
90, boulevard Magenta
75010 Paris.
Tél. : 607.01.66.

OFFRE D'EMPLOI
Artisans du monde Paris cherche un(e) permanent(e) à plein temps pour un travail de comptabilité/gestion et animation à partir du 1er août 1984. Connaissance du Tiers-Monde, sens des contacts, aptitude du travail en équipe souhaités.
Adresser candidatures et curriculum vitae avant le 15 juin 1984 à : *Artisans du Monde, 20, rue Rochechouart, 75009 Paris.*

OFFRE D'EMPLOI
Association de l'immigration : recherche délégué régional à Rouen. Coordination d'équipe, liaison internationales associatives, budjet, formation de formateurs, recherche financière, relation avec les pouvoirs publiques. Envoyer C.V. et lettre manuscrite au
CLAP, 33 ter, rue de Fontenelle, 76000 Rouen.

ANGI FORMATION
L'ANGI organise une session de formation et d'information sur et avec les jeunes issus de l'immigration.
mardi 5 juin de 18 h 30 à 21 heures avec Youcef Boussee et Nassère Amara.
De la création chez les jeunes issus de l'immigration :
mardi 19 juin de 18 heures à 21 heures.
Vous avez dit « Seconde Génération », nous disons « Beur » et Nouvelle Génération » :
mardi 26 juin de 18 heures à 21 heures.
Cette session s'adresse à toute personne qui, professionnellement ou non, est en contact avec les jeunes issus de l'immigration.

EXPOSITION DE TRAVAUX DE DETENUS
Du 20 mai au 20 juin 84 Débats-rencontres autour des thèmes suivants : Les jeunes et la justice (samedi 26 mai). Interventions en milieu carcéral (dimanche 27 mai) à partir de 14 heures avec la participation de :
- un représentant du Ministère de la Justice, du syndicat de la Magistrature, du syndicat de la Police, du syndicat des Avocats, de l'Education Surveillée
- et d'anciens détenus.
La galerie d'exposition sera ouverte tous les jours de 10 heures à 18 heures, sauf le dimanche.

VACANCES
Vous êtes beur, vous avez entre 17 et 20 ans, vous êtes dit en « état d'échec » (scolaire, travail, chômeur...). Vous êtes de la banlieue, de Paris ou de la province et vous ne partez pas en août faute de moyens. Pour vous l'ANGI organise un séjour d'été dans le Jura du 5 au 27 août 84.
Pour inscription, renseignements :

ANGI, 6, rue de la Maladrerie, 93 300 Aubervilliers.
Tél. : 834 85 07. Du lundi au vendredi de 10 H 30 à 17 H 30, participation : 700 F tout compris.

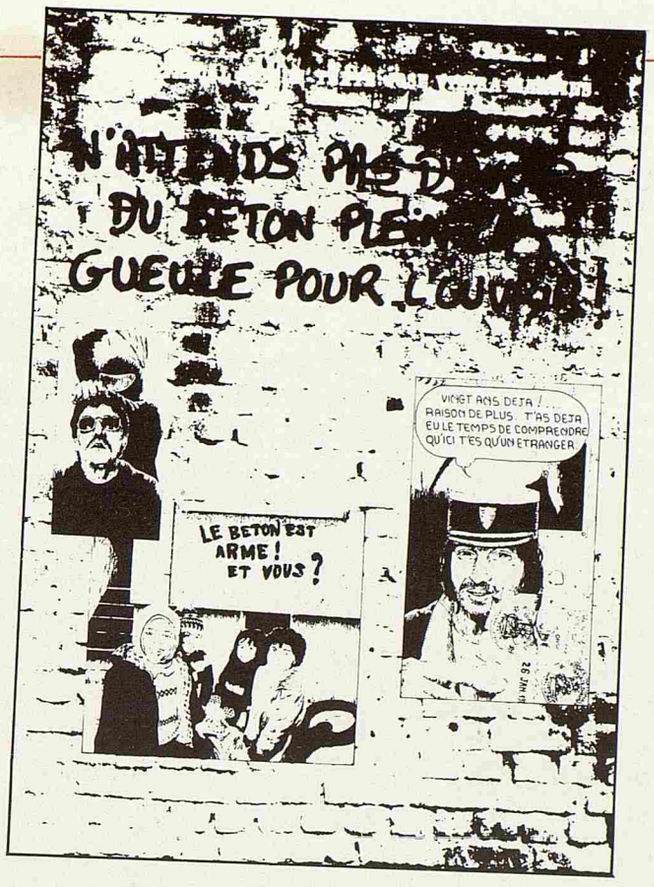
SESSION INTENSIVE D'ARABE MAGHREBIN
Session intensive d'Arabe Maghrebin à Paris 18ème. 60 heures de cours, du 2 au 13 juillet 1984. Tous niveaux. Cours basés sur l'oral pour tous ceux qui veulent communiquer avec les Marocains, Algériens ou Tunisiens. Participation financière 700 F (employeur : 1500 F). Renseignements et inscription : envoyer enveloppe timbrée à « *Alphatis-Maghrebin* » *27, rue de Chartres, 75018 Paris.*

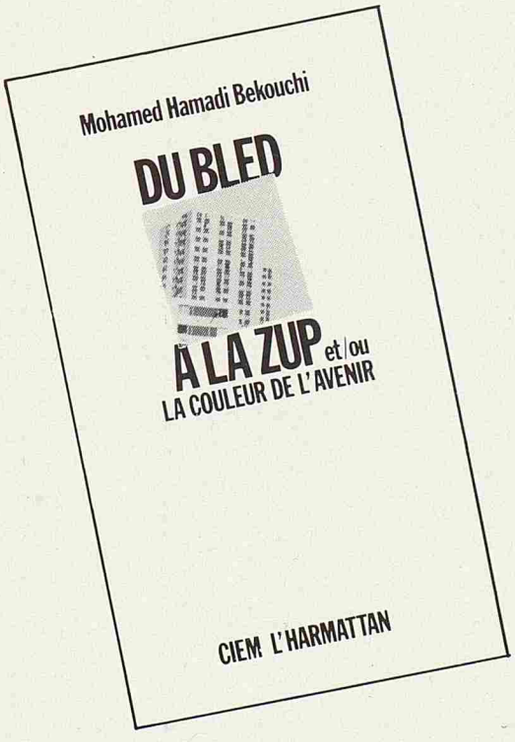
DU BETON, DU BLED, ET DE LA DIGNITE.

« N'attends pas d'avoir du béton dans la gueule pour l'ouvrir. »

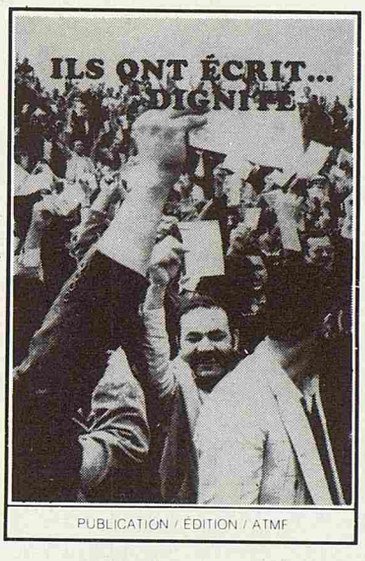
Une banlieue comme il en existe des mille et des cents, une famille — portugaise — où les enfants prennent une voie que les parents n'avaient jamais imaginée, une bande de copains qui casse du facho tout en répètant une pièce de théâtre, des élections municipales qui vous rappeleront ce mois de mars 1983 devenu tristement célèbre, et enfin des parents empêcheurs d'aimer en rond, délicatement épinglés, vous trouverez tout cela dans la bande dessinée que notre ami José Vieira et son compère Pascal Jourde viennent d'éditer et qui coûte 35 francs. Après avoir fait le tour des boites d'édition, José (qui a écrit le texte) et Pascal (qui l'a dessiné) ont décidé de se jeter à l'eau et de s'auto-éditer, et c'est ainsi que MELANGES est né. A vos commandes.

— « N'attends pas d'avoir du béton dans la gueule pour l'ouvrir » - 35 F. MELANGES, 178, rue docteur Bauer, 93400 Saint-Ouen.





Mantes-la-Jolie et sa célèbre ZUP, ses usines, sa mosaïque faite de minorités — un des plus forts pourcentage de population immigrée —, Mantes et sa mosquée, son maire, ses associations... L'enquête - étude que lui consacre Mohamed Hamadi Bekouchi, jeune chercheur maghrébin (du bled à la ZUP — L'Harmattant — 65 F) vient de paraître. A lire par tous ceux que cette ville intérêsse et intrigue.

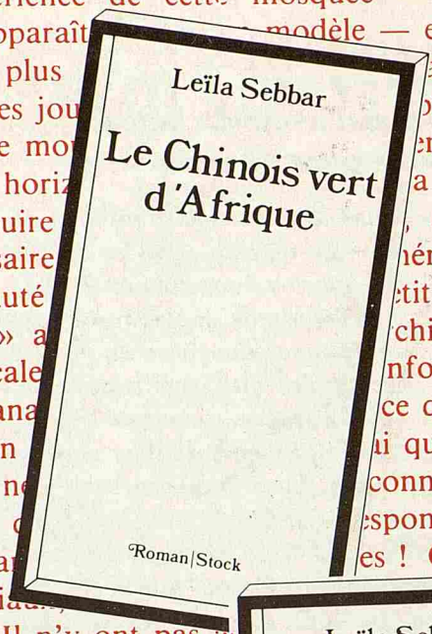


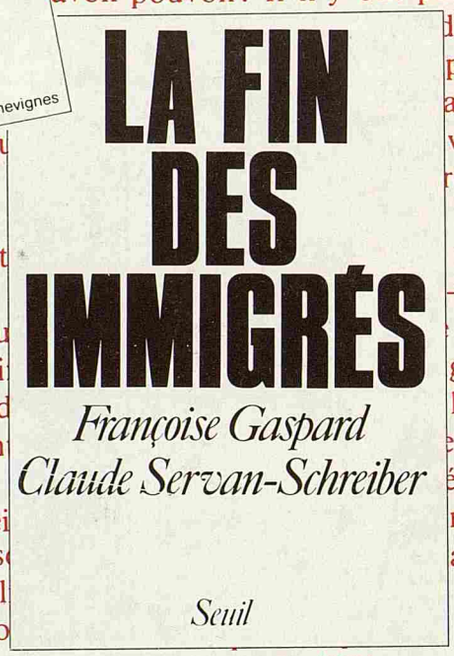
« Ils ont écrit dignité »

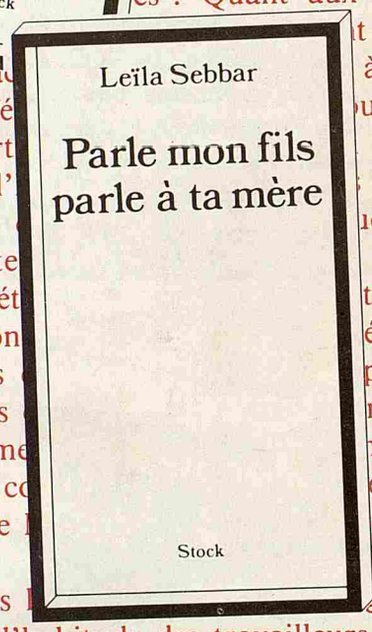
L'ATMF, association des Travailleurs marocains en France qui a été présenté de diverses manières dans les luttes de l'automobile de ces dernières années, vient de publier un livre à ce sujet intitulé : « Ils ont écrit dignité ». Bilingue, ce livre est le reflet, sur près de 300 pages, de « discussions passionnées, éparses, ou organisées, des conclusions arrêtées, des réflèxions mûres ou encore diffuses "qui" animent l'ensemble des sections » de l'association. On y trouvera ainsi, après un bref historique du mouvement ouvrier en France et au Maroc, une série de déclarations de l'association, une sélèction d'articles de presse, de témoignages sur les luttes de Citroën, Talbot, Chausson... Le livre traite en outre de la conception qu'a l'ATMF de son rôle en tant qu'association indépendante de l'immigration dans les luttes ouvrières.

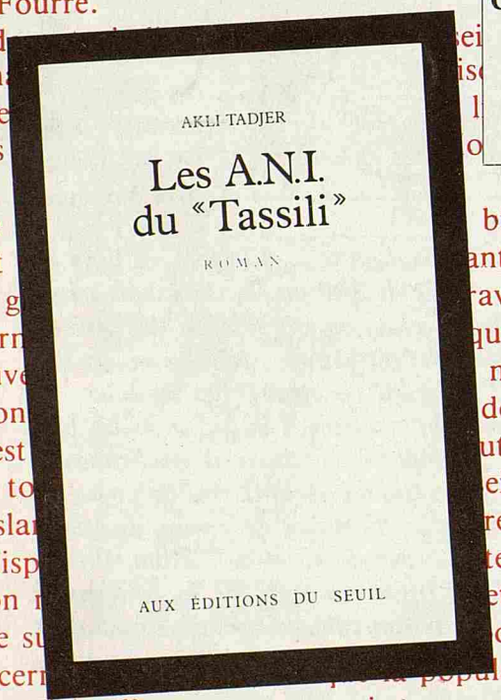
— « Ils ont écrit dignité » - publication/édition/ ATMF/1984, 32, rue Paul-Vaillant Couturier, 92230 Gennevilliers. Tél. : 793.85.30.

BRIGITTE DYAN
JEAN-JACQUES MANDEL
L'AFRIQUE A PARIS
comment vous habiller à la mode africaine • ou apprendre le peul et le swahili • tous les cours de danse • le Paris magique des guérisseurs • où dénicher un masque africain • les meilleurs restaurants africains • où écouter de la musique congolaise • etc
7000 ADRESSES
Mondes de Paris
Éditions Rochevignes


Leïla Sebbar
Le Chinois vert d'Afrique
Roman | Stock


LA FIN DES IMMIGRÉS
Françoise Gaspard
Claude Servan-Schreiber
Seuil


Leïla Sebbar
Parle mon fils parle à ta mère
Stock


AKLI TADJER
Les A.N.I. du «Tassili»
ROMAN
AUX ÉDITIONS DU SEUIL

Tahar Ben Jelloun
Hospitalité française
L'HISTOIRE IMMÉDIATE
Seuil